Domfront
053
v. 2
SMRS

LUCIEN SPALMA.

Paris. — Imprimerie de COSSON,
Rue St-Germain-des-Prés, 9.

LUCIEN SPALMA

PAR

JULES A. DAVID.

TOME SECOND.

PARIS,

LECOINTE ET POUGIN,
libraires commissionnaires,
QUAI DES AUGUSTINS, n° 49.

ABEL-LEDOUX,
libraire-éditeur,
RUE DES BONS-ENFANS, N° 29.

MDCCCXXXV.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lucienspalm02davi

LIVRE TROISIÈME.

SCEPTICISME.

Lorsqu'un homme de cœur et d'imagination se trouve blessé à l'improviste dans ses affections les plus chères, dans ses plus douces croyances, du premier mouvement, et d'abord, il s'abandonne au plus impétueux désespoir. Son emportement ne raisonne pas : les

obstacles qui ont obstrué sa marche, il les veut briser; les derniers voiles qui lui cachent la vérité, il se précipite pour les arracher.

Mais à mesure que la réflexion travaille et que la pensée se fait jour, les individus contre lesquels il s'irritait si fort ne lui apparaissent plus que comme les instrumens aveugles d'une idée. Puis, quand il a laissé tomber sa colère partielle pour s'attaquer à l'idée même, la question de personnes devient une question de principes, et de là d'ordinaire une révolution dans le cerveau, un changement complet de système.

Ce que nous disons ici arriva exactement à Lucien. A sa violente colère contre sa femme, succéda un morne abattement et un découragement plein de larmes. Malgré le mouvement fugitif d'enthousiasme et de poésie que l'apparition pittoresque de Stella avait réveillé en lui, sa blessure s'envenimait, et la plaie toute saignante allait s'élargissant. Ce n'était plus à une femme jeune et irréfléchie, coquette et légère, qu'il s'en prenait, c'était à un pouvoir plus fort, à une influence qui, pour demeurer occulte, ne l'accablait que plus douloureusement. D'où ve-

nait cette malédiction mystérieuse, qui s'était étendue sur sa vie comme un manteau de deuil? D'où partait ce souffle empesté qui flétrissait une à une toutes ses croyances, laissant un regret vivace en place d'une illusion effeuillée, une douleur en place d'une espérance? Comment expliquer ces événemens, dont l'analyse ne pouvait trouver la cause, ces actions impossibles à comprendre et les coups inattendus qui le frappaient par tous les chemins du cœur?

Lucien imagina une puissance cachée et maligne conjurée contre lui; et, soit qu'elle s'appelât destin, fatalité ou hasard, il vit en elle une irréconciliable ennemie, un mauvais principe enfin, luttant sans cesse contre ce que les hommes ont de saint et de bon. Dans l'espèce de délire que lui donna cette hallucination fiévreuse, ses fibres se raidirent, ses pensées s'entrechoquèrent tumultueusement dans son cerveau; il crut sentir un démon qui, de ses poumons infernaux, aspirait son âme dans l'abîme béant de Pascal. Alors il résolut de le suivre et de se laisser aller jusqu'au bout.

Aussi ce fut une chose bien triste que de voir Lucien, cet homme si contemplatif, abandonner tout d'un coup sa vie de calme et de recueillement pour demander aux plaisirs les plus grossiers leur activité la plus dévorante. Le bruit des verres, la pompe des festins, la folie des convives, les éclats stupides de l'ivresse lui semblèrent le but et la fin de son existence. Pour lui le jeu et ses poignantes émotions devint un incident commun, une manière de passe-temps; sa gaîté même à lui était plus retentissante que la gaîté des autres, sa joie plus intense et, pour ainsi dire, plus convulsive. Il sortait le dernier de table, le dernier du jeu; et plus d'une fois le jour en naissant le trouva opiniâtrément accoudé sur un tapis vert. A sa figure pâle et froide, à son attitude silencieuse et calme, on l'eût jugé insensible aux coups du sort; si bien que les joueurs les plus infatigables se demandaient comment il en était venu là si jeune, et ce qu'il avait dû souffrir pour arriver à cette résignation muette, à cette immobilité stoïque. Ils igneraient que cet homme avait un duel avec la fortune, et qu'entre elle

et lui s'agitait une question de vie et de mort.

Une seule chose en Lucien, plus inconcevable encore que sa conduite, c'était son langage. Tout ce qu'il y a dans Byron de scepticisme amer et déclamatoire se reproduisait dans ses discours avec des formes plus passionnées encore; toute l'imagination qui s'était épanouie dans sa foi tourna au profit de son incrédulité. Sitôt qu'on parlait devant lui d'un dévouement, d'une vertu naïve, il n'est pas de plaisanterie si incisive, de sarcasme si cuisant qu'il n'inventât, avec la persévérance d'un infidèle et la rage d'un renégat.

Plus d'une fois, à la suite d'un souper éclatant, d'une bruyante orgie, il nia la vertu, la gloire, le bonheur. Pour s'exciter alors, et pour allumer sa verve, le vin venait à son aide; et si on lui demandait comment un homme de pensée pouvait s'abaisser à d'aussi brutaux excès : — La pensée, disait-il, c'est le vautour de Prométhée, il faut l'étourdir pour s'en défaire.

Jamais, du reste, un mot à Amélie, pas une observation, pas un avis, pas un regard; jamais le mari et la femme ne parlaient ensemble, ne

demeuraient face à face ; chacun avait ses plaisirs à lui, ses affaires, ses amis. Le ménage n'existait que de nom ; en réalité, c'était le divorce. La chaîne semblait rompue, et un seul anneau commun en réunissait les deux bouts : Oscar ! Oscar, l'ami du mari, l'amant de la femme.

Pauvre Lucien ! Dans son incrédulité affectée, dans son scepticisme universel, Oscar demeurait le seul homme qu'il respectât. Au milieu de ses espérances détruites, l'amitié était restée debout comme une colonne de granit parmi des débris épars.

Pauvre Lucien ! malheureux par les croyances qu'il avait perdues, plus malheureux peut-être par les croyances qu'il conservait encore.

Pour Oscar, tout allait bien. Madame de Nangis était devenue sa maîtresse, et l'aimait de toute la haine qu'elle portait à son mari. Chaque jour sa position s'améliorait, son avenir se montrait plus brillant ; le ministre, chez lequel il s'était présenté puissamment recommandé, l'avait reçu avec distinction, avait admiré la profondeur de ses vues, la sagesse de

ses conceptions, et lui avait fait la promesse positive d'un avancement prochain. Oscar touchait au but; mais, pour y arriver, il fallait ménager Lucien, qui, par un éclat intempestif, aurait pu ruiner l'édifice de sa fortune si laborieusement échafaudé.

Il n'était donc pas de précaution qu'il ne prît, de ruse qu'il n'employât pour empêcher son ami d'ouvrir les yeux; le billet même que Lucien avait découvert était la preuve de cette prudence et de cette habileté dont nous parlons. Un autre qu'Oscar n'eût confié à personne le soin d'une correspondance d'amour; lui, au contraire, s'était bien gardé de se compromettre, et avait employé une main étrangère jusque dans l'intimité d'une intrigue secrète. Dans la détermination même que Lucien avait prise, ses conseils n'avaient pas été inutiles, ses insinuations sans effet.

—Pourquoi, avait-il dit à Lucien, qui le consultait, pourquoi faire un éclat? A quoi bon mettre ainsi le monde dans la confidence de ses chagrins domestiques; le scandale n'adoucit pas le mal, et on a le ridicule de plus.

Et maintenant Oscar suivait Lucien avec soin, observant chacun de ses mouvemens, étudiant chacune de ses paroles, prêt à parer tous les coups que la malveillance ou le hasard essaierait de lui porter.

Il faut l'avouer, Oscar n'était pas un homme ordinaire; et à voir cette persévérance qui va au but sans se détourner jamais, cette constance de tous les jours et de tous les instans que rien ne ralentit ou n'arrête, peut-être quelques uns de nos lecteurs ne seront pas éloignés de lui reconnaître ce que dans un moment d'enthousiasme il s'était accordé si généreusement lui-même : du génie.

Qu'est-ce donc en effet que le génie, et qui pourra expliquer à quels signes on le reconnaît? Croyez-vous à la définition que Lucien en a donnée au commencement de ce volume? Écoutez ce qu'il en disait maintenant.

Dans un salon où la conversation était encore tombée comme autrefois sur ce vaste sujet, Lucien prit encore la parole, mais sous des inspirations et des auspices différens. Ses adversaires d'autrefois n'avaient pas la moitié du scep-

ticisme qu'il étala dans cette circonstance, et il faut aussi en convenir, leurs paroles étaient moins désordonnées :

— Le génie, disait-il ; qui vient encore évoquer ce fantôme invisible, ce squelette sans forme, cette ombre vaine qui n'a jamais existé ? Le génie ! c'est-à-dire un choc de consonnances, un cliquetis de mots, un concetto à l'italienne, le *qu'il mourût* de Corneille, ou le *marche! marche!* de Bossuet! La belle chose! Où cela conduit-il, et à quoi cela sert-il? A désennuyer quelques écoliers, ou à faire vivre quelques obscurs commentateurs ? Et si le génie est autre chose, si c'est une lumière pour les peuples, un moyen utile à l'humanité, brisez le moyen, mettez la lumière sous le boisseau, pourquoi vouloir du bien aux hommes ? A quoi bon ? La vérité ici-bas c'est le plaisir, c'est l'étourdissement, c'est l'ivresse. Fi des abstractions de vos philosophes ! Il n'y a rien de bon au monde si ce n'est une pièce d'or qui brille, un œil de femme qui pétille.....

A ces dires passablement incohérens, il en ajouta d'autres plus incohérens encore. Mais on

remarqua que, malgré le feu de ses gestes et la vivacité de ses paroles, ses traits restaient mornes et ses yeux ternes ; il y avait même dans la contraction de ses lèvres je ne sais quoi de grimaçant qui faisait peine : on eût dit un mourant s'efforçant de sourire.

C'est que le scepticisme n'effleurait que ses lèvres, et qu'au fond de son cœur le désespoir commençait à germer.

UN PORTEFEUILLE DE POÈTE.

I.

Vous avez vu la nature en automne. Les arbres, à chaque bruissement du vent, perdent de leur feuillage ; les prés n'étalent plus leur verdure ; les vignes rampent sur la terre, jaunes et comme fatiguées. Le chant des oiseaux s'est envolé comme une riante chimère ; il n'y a plus

de roses, plus d'harmonies, plus de parfums. Ainsi l'âme de Lucien était jonchée de douleurs. Ses rêves se fanaient, ses espérances penchaient vers leur déclin ; le vent de la réalité avait desséché toutes ses fleurs idéales.

Encore si l'énergie factice que lui avait imprimée son parti pris de scepticisme avait pu durer ; peut-être aurait-il trouvé dans le sarcasme et le blasphème un étourdissement grossier et de brutales consolations. Mais ce n'était qu'irrité par la discussion que sa verve ironique s'allumait. En public, il se montrait fier de ses dédains byronniens ; seul, et en face de ses réflexions, il en rougissait. Alors, s'il ne croyait plus ni au bonheur ni à la souffrance, du moins se plaisait-il au spectacle de sa foi passée et aux souvenirs de ses premières et saintes douleurs. Et plus, par instans, il avait été furibond et déclamatoire, plus il avait besoin de se retremper dans sa candeur d'autrefois pour s'estimer encore.

Aussi, à son retour de la soirée où il venait de nier le génie, s'enferma-t-il dans son cabinet ; et là, au milieu de ce calme de la nuit qui apaise si victorieusement les fausses exaltations,

il se mit à prendre un à un les papiers où, à de longs intervalles de temps, il avait déposé ses plus secrètes pensées.

Le premier sur lequel il tomba était daté de deux mois avant son mariage. Il l'avait sans doute écrit dans un accès de sombre mélancolie et de noble indignation contre les vices de notre société.

La tête appuyée sur ses deux mains, Lucien, transformé, lut lentement ce qui suit :

« Quand je songe à cette vie obscure que mène le jeune homme entre ses quatre murs, à cette uniformité d'un ciel gris qui vous pèse comme du plomb sans un seul rayon d'amour; — quand je songe à ce printemps tardif dont les gelées et la neige empêchent la floraison de s'épanouir, à ces fumées douloureuses de réputation et de science qui nous passent devant les yeux sans pouvoir aujourd'hui, comme autrefois, nous rien arracher que des larmes vaines; — quand je songe à cette solitude extérieure, image de la solitude du cœur, cette poussière du plancher moisi me ramène au souvenir de tant de cendres froides, à l'idée de

ce qu'un jour sera la mienne. Et les carreaux étroits de ma chambre, dans leurs disques de plomb aplatis, ne me laissant voir que de rares lambeaux du ciel, me font souvenir combien la vie humaine réfléchit peu souvent, et par des vitres ternes ou brisées, les reflets épars de ce bonheur que l'homme ne possède qu'en rêve. Je descends en pensée les années que l'avenir me garde encore, et comme sur ce demi-cercle que je ne sais quel artiste populaire s'est amusé à colorier pour le vendre aux foires, je monte pour la redescendre la colline fictive de ma vie future; je songe à ce froid automne que le vieillard traverse si souvent seul, et je compare mon isolement actuel à cet isolement plus grand où mes sens refroidis ne tireront plus des surfaces colorées de la réalité que des images déteintes, des idées appauvries et rares, avec quelques souvenirs pareils aux feuilles rouillées de l'automne, déjà mûres pour cette poussière végétale que le vent emportera sans pitié.

» Qu'est-ce que le travail de l'homme, ô mon Dieu? Qu'est-ce que son but dans ce pauvre monde, sinon de jouir avec mesure des biens

que vous lui avez donnés, et de ne pas y trop arrêter son cœur? Est-ce que le pain et le vin ne sont pas assez pour des mendians, des malades et des convalescens comme nous? Du pain et un peu de soleil sur la terrasse à midi, avant que la nuit nous prenne et nous endorme dans ce grand berceau de fleurs, dont le rideau bleu fut semé d'étoiles! — n'est-ce donc pas le cas d'oublier les haines qui divisent les ombres humaines, et de répéter avec le poète arabe :

« Ah! qu'un simple habit soit ton vêtement,
» et que quelques bouchées soient ta nourriture;
» comme l'araignée prends une habitation mo-
» deste, en te disant à toi-même : Demeurons
» ici en attendant la mort. »

» L'homme n'est malheureux que lorsqu'il ne peut pas obéir aux lois de sa nature, ou qu'il ne le veut pas, et s'écarte des voies de l'ordre universel. Ce n'est pas la jouissance en elle-même qui est bonne, c'est l'odeur morale qu'elle trahit et qu'elle doit exhaler. Ce n'est pas le lis qui est beau, c'est l'idée de candeur et d'innocence qui s'y rattache. Ce n'est pas la rose qui

est belle, c'est l'amour épanoui d'une vierge, dont elle est la figure. — La loi du monde est amour, harmonie, ordre; celles de la société ont changé tout cela : elles ont envoyé les passions sans distinction aux galères du bagne ou du mépris. Au milieu d'une société et d'une civilisation pourries, les lois de la nature sont devenues des crimes, ou, ce qui est plus redouté, des ridicules. On a inventé pour cela des codes et des tarifs de peines, et les infractions ont été si fréquentes et si lâches, que les codes ont pu se croire suffisamment justifiés d'avoir coté l'adultère. L'amour sérieux de deux créatures de Dieu a été livré au mépris et à la haine ironique. L'amour frivole et sans cœur a eu ses évangélistes. Le rire a étouffé bien des affections généreuses. Le cœur a dû battre dans telle direction sous peine de l'ironie des singes et du mauvais œil des hypocrites. Le mariage est devenu une affaire de commerce, une association d'actionnaires, où chacun s'est mis à tromper avec le plus d'hypocrisie possible et de séduisans dehors. C'est la nécessité indispensable aujourd'hui, l'amulette qui conjure la médi-

sance, et permet au vice ses coudées franches.

» Le monde est ainsi fait : — Ceux qui se permettent d'avoir une Dulcinée sont pendus au moins en effigie; mais Sancho gouverne l'île de Barataria, et ne s'agenouille qu'en face de son ventre (comme ces Narcisses chrétiens qui ne font leur prière que devant une glace). — L'idéal est partout raillé, même par les Cervantes, et cette vie semble un acrostiche ironique, où la douleur a bien plus de lettres que la volupté. — Don Quixote et Sancho! — hélas! c'est l'homme tout entier, — deux ménechmes ennemis attachés par le dos avec un lien qui ne se brise qu'à la mort! — Nous avons tous beau faire les vaillans, qui n'a pas sa rossinante, son dada favori, sa princesse du Toboso? — Pauvre et sublime poète espagnol! ah! la poésie t'avait trompé, n'est-ce pas? et cela de concert avec la vie; l'idéal t'avait fait bien du mal sans doute, lorsqu'avec la pointe de ta dague éblouissante et rude de pierreries, tu crevas le portrait de cette maîtresse adorée! — Nous en venons tous là! Nous rions, infortunés, de ce qui nous

eût naguère fait pleurer. Le vin généreux devient vinaigre, acide corrosif; — la vie montre la corde comme un habit usé par le frottement; — le soc de charrue s'aiguise en paratonnerre. L'enthousiasme et l'illusion se sont retirés à pas lents. Ce sont de vieux chœurs d'une fête antique; notre âme en a désappris les *andante* riches et délicieux. — Nous ririons de ce qui nous ravissait à quinze ans! — La muse classique de la joie a fait place à je ne sais quelles chansons fiévreuses, dont le refrain qui torture est l'amour physique. Psyché n'est plus qu'un pastel qui s'efface à force d'avoir été pressé contre le cœur, et ses sœurs ne sont pour la plupart que des statues de fange sans Pygmalion. »

Après cette lecture, Lucien tomba dans la plus grave des méditations. Semblable à saint Augustin dans sa solitude, il jugeait avec une douloureuse impartialité toutes les pensées et toutes les actions de sa vie. Il parcourait ces pages de chaste et profonde tristesse de l'œil dont on regarde les fleurs desséchées d'une rose. Tantôt comparant la lassitude de son scepticisme actuel à l'énergie de sa haine juvé-

nile contre l'humanité, tantôt souriant avec désespoir aux rêves magnifiques de son adolescente poésie, vous l'eussiez vu frapper sa poitrine comme un chrétien qui accuse sa vie aux pieds du Christ. Il s'arrêtait surtout aux plus violentes déclamations sociales, et celles que nous allons citer fixèrent le plus impérieusement son attention. Ces papiers dataient de plusieurs années déjà; c'étaient, pour ainsi dire, les premiers vagissemens de son âme au contact glacial de l'air empesté du monde.

— Pourquoi, disait le jeune poète, refouler ses pensées, éteindre ses émotions? Dissimuler, voilà le pis de l'existence! et cependant c'est là une nécessité souveraine, une nécessité qui nous courbe tous. Malheur à celui qui veut relever la tête, elle tombe et roule atteinte d'un glaive prompt comme la foudre, et la foule est là qui poursuit cette tête sanglante de ses froides risées. Il n'y a pas de pardon, pas de clémence, pas de pitié pour quiconque, une fois entré dans la société terrestre, refuse un seul jour de plier sous son joug. Le monde est un despote tout puissant, dont la civilisation est le satellite,

dont tous les hommes sont les courtisans ; 10 d'autant plus redoutable que, qui le hait, ne sait où le frapper. Il a des milliers de têtes ; et, quand il se venge, tous ses sujets lui servent de bourreaux.

Oh ! ne croyez point qu'il soit possible en la vie d'épancher tous nos sentimens, de s'abandonner à tous nos enthousiasmes, d'écouter toutes nos inspirations et de leur faire jour, de pleurer toutes nos larmes ; non ! non ! Pour les sentimens, il y a des paroles qui flétrissent; pour les enthousiasmes, des sarcasmes qui glacent; il y a des haussemens d'épaules pour les inspirations, et des doutes pour les larmes.

Voyez maintenant où en sont toutes les saintes croyances ! Le monde les a tuées. Tous les livres, depuis cent ans, débordent d'athéisme. La société et la religion sont descendues dans l'arène pour se combattre comme deux athlètes vigoureux ; à force égale, la religion, plus exaltée, eût terrassé son adversaire. Mais, ô trahison perfide ! ô déloyauté sans exemple ! la civilisation a forgé des gantelets de fer pour l'un des combattans, et Voltaire les a

attachés aux mains de la société. Alors la religion a été frappée au cœur. Depuis trente ans, elle pleure, elle crie, elle se tord dans sa délirante agonie, et nul ne se lève, nul n'ose porter secours à la noble vaincue!

Eh bien! pour un pauvre jeune homme qui souffre, qui se désespère d'être né dans un siècle athée, qui implore, les yeux au ciel, une croyance forte et sainte, une religion, quel recours? En est-il? Vers quoi traîner son âme meurtrie? vers qui lever ses mains suppliantes? où poser ses genoux pour prier? dans quel temple pousser ses lamentations? Dites? Répondez? Il n'est plus de religion qu'il puisse bénir, de temples qu'il puisse hanter.

Ce qui m'a fait la vie mauvaise et triste dès mon enfance, c'est la perpétuelle déception, qui m'est toujours venue après mes rêves les

plus dorés et mes illusions les plus enivrantes. J'ai le malheur d'espérer toujours de l'avenir, de me créer des hommes enthousiastes et poétiques, de voir surgir devant moi de magnifiques événemens. C'est un défaut bien grand dans le monde tel qu'il est usé de nos jours; c'est un défaut que je me reproche sans cesse; Dieu peut seul en délivrer ma vie.

Je me suis trompé sur les affections humaines, je cherchais partout des sympathies pour la poésie, et nulle part je n'en ai rencontré; je me suis trompé sur la gloire, cette religion qui n'a plus de martyrs. Qui voudrait aujourd'hui écouter mes rêves, applaudir à mes exaltations? Dans mon âme, la haine seule demeure vivace comme l'arbre de cendre dans les plaines de Gomorrhe.

Ce que je hais le plus énergiquement, c'est la société pourrie dans laquelle je suis contraint de vivre; c'est ce monde, dont l'haleine infecte souille et flétrit dans leur fleur les sentimens les plus naïfs! Oh! pour lui, à toutes les heures de ma vie, j'ai de la haine qui fermente et bouillonne dans mon sein; et, quand je suis

seul, cette haine, je la fais déborder en malédictions.

Haine à ce monde qui me force de revêtir un caractère que je méprise; haine à ce monde dont les lois me dictent des paroles de fausseté et de froideur!

Voy z-le sur ces théâtres, dans ces romans, dans ces cercles surtout où il vient se communiquer son venin; voyez comme il se travaille à émonder dans les jeunes cœurs, comme branches inutiles et pernicieuses, tous les sentimens simples et naturels; voyez comme il se hâte d'extirper de l'âme, comme d'un terrain, les mauvaises herbes, l'enthousiasme et la vérité, tout ce qui peut rendre supportable la terre, cet exil du ciel.

Sur les théâtres, ces mimes éhontés qui, pour de l'or, s'étudient à parodier l'amour! Ils prennent la main de leur amante et la couvrent de baisers, comme s'ils éprouvaient cette électricité rapide et puissante qui détache deux âmes de deux corps, et les fait monter au ciel pour se confondre un instant devant Dieu.

Dans les romans, cet abus du langage de la

passion, ces mots que l'esprit cherche et que le cœur ne prononce pas, ces paroles de flamme extraites avec labeur d'une âme glacée, tout cela ce sont des sacriléges! C'est s'en prendre à des choses saintes pour en faire la plus méprisante parodie!

II.

Lucien avait déclamé à haute voix ces derniers fragmens, comme pour se faire honte à lui-même de son indifférence coupable et de sa lâche apathie.

Ainsi était déchu ce poète, qui avait com-

mencé la vie avec de si splendides illusions!

Son enfance avait été un long espoir de triomphes éclatans; il avait couronné son front des gloires les plus sublimes et des plus purs amours. Il avait fait de l'univers entier un sanctuaire que sa divinité devait habiter. Il voulait entrer dans la vie, comme Raphaël au Vatican, avec l'adoration de tous.

Ses vœux étaient insensés!

Il ne trouva pas d'amis; le siècle répondit à son ambition.

Enfant laisse sommeiller tes rêveries. La poésie, vain hochet, pouvait amuser le monde encore jeune, mais elle est détruite à jamais, et remplacée par le compas mathématique. Que nous importent les poètes dans nos cités, où nous possédons de commodes maisons, bâties selon les lois de la géométrie, et non avec la lyre d'Amphyon.

Les médecins lui prouvèrent phrénologiquement que l'idéalité était sœur de la folie.

Les littérateurs lui dirent que le métier ne valait rien, et que ce n'était plus la peine de s'y mettre.

C'est à cette époque que Lucien, nié et blasphémé par tous, tomba dans un désespoir profond; il devint maigre et pâle, il était plein de tristesses amères, et d'ambitions inquiètes. Pauvre encore, il regardait avec un œil d'envie ceux-là qui ont des richesses ou du génie, des plaisirs ou des honneurs. Il se répétait souvent qu'il est doux d'avoir des amours logés en des palais magnifiques, des fêtes où arrivent des femmes parées de vêtemens soyeux, de pierreries étincelantes, et dont les bouches de rose ont un remède sûr contre l'ennui et le désespoir.

Il songeait souvent aux applaudissemens et au respect de la foule, à l'adoration naissante au sein des jeunes âmes, à un nom promis à l'avenir et proclamé dans les âges futurs.

Et puis, quand, après avoir déroulé devant ses yeux ces sublimes tableaux, ce chant universel des bonheurs de la terre, il pensait que Dieu ne lui avait pas donné une part dans ses merveilles, que jamais son nom ne serait une des notes de ce grand concert; quand, dis-je, il songeait à toutes ces choses, il versait des

larmes abondantes, et voici les plaintes misérables qu'il exhalait.

Oh! mon Dieu, mon âme a rejeté tous ses rêves, et n'est plus qu'un espace vide où s'étend la pensée du néant; j'ai peur de m'avouer que je suis seul pour m'aimer. J'ai compris que mon esprit n'était pas un esprit vulgaire; qu'il s'y développait chaque jour un instinct de génie: et quand j'ai révélé aux hommes ce glorieux mystère, je les ai trouvés incrédules à ma parole et riant de mon orgueil.

Hélas! je succomberai à de pareilles épreuves; je n'ai pas la force et le courage d'aller toujours, quand chacun me crie: arrête!

Je me suis dévoilé à quelques uns, et j'avais compté sur eux pour une gloire particulière, et de belles consolations. Mais les amis demandent

seulement que l'on soit joyeux, et que l'on ait de l'esprit pour les divertir. Ils ont assez de leurs propres chagrins, sans prendre encore les nôtres ; il ne se veulent point charger d'un double fardeau, ils auraient peur de plier sous le poids!

L'amitié est le mot le plus vide que l'humanité ait inventé, le plus grand mensonge que l'âme se soit fait à elle-même. Qui n'a pas des amis? qui ne contracte chaque jour une connaissance nouvelle? L'amitié n'est qu'une chose qui repose l'esprit, un pur amusement. Un homme sage se fait beaucoup d'amis, afin que sa vie soit remplie, et que nul ennui ne puisse s'y glisser. Il a soin de choisir des amis rieurs, amans des fêtes et des plaisirs, qui l'entretiennent de leurs joies éternelles. Il se donne même le divertissement d'un poète à l'eau de rose, d'un chagrin amusant, d'une mélodieuse mélancolie. Ainsi une vie s'écoule dans le sein des arts et de l'amitié!

Oh! mon philosophe, vous faites bien d'agir de la sorte! et si par hasard quelqu'un de vos amis choisis tombait dans une passion

profonde, renvoyez-le; dites-lui que vous n'êtes pas assez fort pour de pareilles émotions; qu'il doit comprendre qu'il n'existe point d'union assez intime, pour faire sacrifier une vie calme et simple à la maladie morale d'un individu.

Dites cela, et le monde vous approuvera. Insensé, celui qui s'est donné tout entier à vous, qui a marié son âme avec votre âme, et n'a pas vu qu'il fallait mourir ou supporter la vie tout seul, que chacun avait sa misère et qu'il n'était pas juste d'en charger un autre!

Lucien avait donc vécu dès son adolescence avec ces pensées de haine et de mépris pour les hommes, il n'avait eu aucun dessein, aucune résolution certaine. Il avait confié son âme au temps : selon l'atmosphère, il espérait où dés-

espérait. Une foule de gens médiocres s'étaient fait un nom et un talent autour de lui; leurs succès l'indignaient, car il se sentait meilleur qu'eux. Mais ces gens avaient suivi une route toujours la même; lui, en prenait mille et n'en adoptait aucune; ses volontés n'étaient que des caprices. Oh! mon Dieu, pourquoi n'était-ce pas une femme!

Tel avait été Lucien au seuil de sa vie intellectuelle, tel il était encore maintenant, que les chagrins réels de la vie et les dégoûts de la domesticité avaient glacé son cœur, comme une pluie froide et incessante. Aussi, quel drame que cet homme ému de ses douleurs éteintes, comme un spectateur désintéressé d'une pièce de théâtre! Quel drame que sa terreur croissante, que ses gémissemens sourds, que ses remords, que ses larmes! Il aurait voulu s'arrêter sur une seule impression, celle de sa haine vertueuse contre l'égoïsme du monde; mais l'action l'entraînait, car il fallait un dénouement à cette solitaire tragédie.

Auprès de ces pensées désespérantes, voici les vivantes paroles d'amour que le hasard avait

jetées. Lucien les lut à travers ses sanglots, car c'était à sa femme, à madame de Nangis que son premier enthousiasme les avait adressées.

Oh! je t'aime! je t'aime! ta pensée se mêle à tout dans mon âme! tu es là, toujours là; près de moi, dans mon cœur!...

Ce matin, seul et dans la solitude de ma pauvre demeure, j'étais assis pensif, c'était à toi que je rêvais! mon âme, non encore absorbée par un travail machinal et abstrait, non étourdie et languissante sous le poids d'une conversation stérile, mais au contraire rafraîchie par des songes doux et pleins de toi, mon âme toute poétique enfin, parce qu'elle avait oublié sa vie inquiète et tourmentée, et qu'elle s'était reprise à tisser des espérances merveilleuse et

à s'en envelopper comme du plus beau des manteaux, mon âme causait avec la tienne! c'étaient des révélations d'amour qu'elles se disaient ces deux âmes unies et embrassées, c'étaient des sermens saints et solemnels qu'elles se faisaient! puis Dieu prenait sa place dans cet entretien céleste : il y venait pour nous bénir; et nous lui racontions la pureté et l'énergie de notre passion, nous lui disions nos souffrances de toute heure dans ce monde sceptique et froid, dans ce monde qui ne comprend pas l'amour idéal, et qui s'en rit. Et, des pleurs ruisselant de nos yeux, nous lui demandions pitié pour nos épreuves terrestres, pour nos joies écourtées et nos peines infinies. Surtout avec redoublement de prières et de soupirs, nous le suppliions de nous accorder ici-bas au moins quelques heures d'isolement et d'amour! Alors Dieu étendait ses mains, comme au jour où il descendit sur la terre sous le nom de Jésus, et il recommençait à nous bénir.

Ces calmes et limpides paroles firent résonner en Lucien les fibres des plus délicates douleurs. Il continua :

Le ciel est parsemé de nuages; ils se groupent avec grâce, s'isolent, se rapprochent; et le bleu de l'immensité, le bleu du vide des airs se détache foncé et vif au dessus de ma tête, tendre et plus doux à l'œil au fond de mon horizon. Oh! j'étais né pour être poète! Je suis de ces hommes qui vivent de soleil, de parfums, d'images! Je suis de ceux qu'un reflet de lumière enchante, que la vue d'un arbre, d'une fleur, occupe des heures! Il ne faut qu'une brise fraîche et embaumée à travers un bois de chênes verts; moins que cela! une colline de bruyères, parsemée de bouleaux, pour me faire rêver long-temps, rêver des choses du ciel, un amour

chaste et long, un bonheur de contemplation et d'extase! Oh! ma bien aimée, quand pourrons-nous passer des jours entiers à étudier la nature, aspect par aspect, fleur par fleur, feuille par feuille; car c'est à s'arrêter sur les moindres détails que le cœur s'emplit et s'élève; souvent, à partir d'une branche ramassée et qu'on regarde, on en vient à comprendre le prodigieux développement, la structure sublime, la splendide variété de la nature : et de là à Dieu il n'y a qu'un pas! Oh! un an à vivre avec toi, dans une campagne belle et riante, loin des yeux importuns, en face d'une riche nature, avec des prés, des eaux, des touffes d'arbres et de fleurs, un an à vivre dans tes bras, nos âmes et nos mains entrelacées, un an ainsi! et j'accepte tous les dangers d'une existence sans cesse menacée! Un an ainsi, et je te ferais atteindre le ciel par tous les échelons de l'idéalité.

Aujourd'hui, par une nuit calme et transparente, nous gravirions une côte élevée pour assister au religieux sommeil de la nature.

Le lendemain, nous choisirions l'heure où le soleil darde tous ses feux; alors ce seraient l'ombre

et les ruisseaux que nous irions chercher au fond des ravins et des bois ; et toujours pour aliment à nos rêveries , notre amour immuable, infini, éternel.

. . . . . .

. . . Ici, au milieu de la ville , sans horizon de montagnes ou de plaines, sans masse de verdure étincelante de rosée ou toute brillante de lumière, à ne voir que le ciel, et un ciel sans étendue, un ciel encadré dans une étroite fenêtre ; eh bien ! la nature m'étonne encore par sa beauté, et j'ouvre les ailes, et je plane. Oh ! mon amie, tu sais la grandeur , la somptuosité, la richesse toujours nouvelle d'un lever de soleil? Pour moi, je suis jeune encore, et mille fois dejà j'ai assisté à ce beau spectacle; j'en ai admiré sous le ciel limpide de l'Orient , c'est le

symbole de la virginité; d'autres sous le ciel d'Écosse, dans la saison des brouillards, ce sont des palais de vapeurs qui s'écroulent et se dispersent sous l'action incessante de l'astre brûlant. En face de la mer, avec une vaste perspective de vagues changeantes, bruyantes, tourbillonnantes sur une large grève, c'est alors le plus prestigieux des spectacles. D'abord, ce jour qui croît, qui perce les nuages et les chasse devant lui; puis, ces eaux qui, de noires et épaisses, deviennent transparentes et azurées; au loin, sur terre, ces montagnes qui se détachent à la vue et repoussent l'obscurité de leurs sommets; plus près, ces arbres, ces herbes qui revêtent leurs couleurs et font saillir leurs formes; enfin cet ensemble si divers et si harmonieux à la fois, n'est-ce pas en effet le plus prestigieux des spectacles?

. . . . . Mais regarde encore, regarde, ma bien aimée; voici le disque de feu qui s'élance, qui d'un bond s'empare de l'horizon et inonde de ses rayons la mer, la terre, le ciel; on dirait Dieu qui se manifeste, qui prend aux yeux de l'homme possession des mondes.

Oh! je t'emmenais loin des lieux où tu m'as fixé pour toujours. Reviens, mon ange, reviens, tout m'est beau avec toi !... Ce matin donc, le ciel était couvert, il avait plu, quelques gouttes retardataires tombaient encore. Tout ce qui m'environnait était mouillé, mais légèrement, et avec cette délicatesse qui donne aux feuilles plus desouplesse, aux fleurs plus de fraîcheur. De quelques cheminées d'alentour s'échappaient des filets de fumée, qui se mariaient aux vapeurs de l'aube et de la pluie; c'était dans l'air mille couleurs diaphanes, mille formes fantastiques qui s'évanouissaient bientôt comme dans l'âme un rêve de bonheur. Quelques oiseaux chantaient, et leurs voix résonnaient étranges et sonores.

La ville dormait. Point de perpétuelles rumeurs, point de cris fastidieux. Seulement le retentissement lointain d'un chariot matinal, ou par intervalle le rauque craquement d'une porte sur ses gonds. Ce silence dans ces mêmes lieux où d'ordinaire je suis fatigué des clameurs et du tumulte journaliers, ces sensations nouvelles et pures, tout cela émouvait mon âme

autant que le spectacle le plus solennel. Tout à coup au milieu de ce jour encore indécis, de cette clarté terne et confuse, un éclair rapide paraît, demeure, quadruple la lumière; c'était le soleil qui se levait aussi éblouissant que dans les mers dorées de l'Archipel oriental, aussi magnifique qu'au milieu des brouillards poétiques du Nord.

Oh! maintenant, je puis aimer la nature, je puis l'étudier dans ses moindres variations, dans ses plus légers accidens; partout, elle m'enthousiasmera! Pour moi, elle ne sera plus un spectacle vide, sans chaleur; à tout il y aura une âme, et ce sera la tienne, ô mon Amélie! Ton amour est le soleil de ma vie, il échauffe mon cœur, et tous les germes de poésie y éclosent à la fois. Aime-moi donc toujours; et ta pensée, de degré en degré, d'admiration en admiration, m'élevera de l'œuvre au maître, de la nature à Dieu!

Lucien assistait aux premières et calmes émotions de son amour avec une profonde douleur.

Quel déplorable dénouement, en effet, à un amour commencé sous des inspirations si poétiques, et brusquement interrompu par un adultère honteux et obscur! Ainsi il fallait que Lucien offrît en quelques années un exemple de la plus rapide décomposition intellectuelle! Une enfance peu choyée, une maladive et inquiète jeunesse, enfin, à l'âge de la poésie et des passions, ce malaise moral, qui résulte d'une existence sans but, d'une pusillanime volonté, voilà le spectacle que lui offraient à lui-même les diverses périodes de sa vie. Il avait long-temps erré de projets en projets, cherchant tour à tour la gloire et le bonheur; mais nulle étoile ne s'était levée dans son ciel, et il sentit peser sur lui des nuages de plus en plus lourds et sombres. Alors la fatigue finit par l'endormir; il eut ce repos douloureux qui succède à une grande agitation. Après les premières illusions de son mariage évanouies, il devint négatif et concentré; peu à peu,

sa vie réelle prit la ressemblance des existences les plus médiocres : pourtant il lui restait encore son âme. Eh bien ! cette âme, toute meurtrie par les froissemens de la fatalité la plus acharnée, semblait devoir bientôt elle-même expirer de lassitude et de dégoût.

Lucien ne put continuer cette émouvante lecture de lettres amoureuses. Il ouvrit au hasard l'album, où ses projets d'étude s'étaient accumulés peu à peu ; et pour se reposer des accidens de sa vie réelle, il voulut feuilleter les rêves de sa vie idéale. Son attention se fixa d'abord sur cet étrange et exalté paradoxe, qui se rapportait à son enthousiasme pour l'Orient.

C'est un signe certain de décadence pour les civilisations que de trouver des historiens ; et à

ce compte on peut croire que celles de l'Asie n'ont pas long-temps encore à se débattre contre l'invasion de nos progrès. Mais qui saurait dire d'avance quel sera le fruit de nos conquêtes sur l'Asie? car enfin nos mœurs ne sont pas faites.

Pour renverser le vieil édifice des lois et des constitutions antiques, il n'a fallu qu'une indignation populaire de trois jours, il n'a fallu qu'une heure d'agonie, une dernière convulsion du dix-neuvième siècle. Mais comme il est plus long de refaire une société que de la détruire, notre âge s'écoulera tout entier peut-être en travail d'une moralité. Aujourd'hui, en effet, les divers élémens sociaux, déplacés par tant de secousses révolutionnaires, cherchent à s'équilibrer de nouveau. Les idées s'agitent pour retrouver leur hiérarchie, les principes pour reprendre leur rang. Or, il n'est pas inutile d'arrêter sa pensée sur le symptôme le plus remarquable de toute régénération européenne : je veux parler de cette tendance des esprits vers l'Orient, qui, suivant les forces de chaque époque, fait entreprendre aux nations oc-

cidentales une croisade ou une mission, jette les rois de France en Palestine, Napoléon en Syrie, et de nos jours encore les Russes à Constantinople, et les disciples de Saint-Simon en Egypte. Ne semble-t-il pas que les civilisations européennes, si vite et si facilement corrompues, aillent se retremper à temps marqué dans la primitivité orientale? n'ont-elles pas une marche fatale et périodique vers le point de tangence, où notre monde d'Occident doit se saturer pour un siècle ou deux de force et de vie? Je crois que ces temps sont proches. C'est pourquoi je veux porter aussi ma pierre à la réédification des mœurs; c'est pourquoi je veux étudier cette Asie, si mal connue et tant méprisée.

Mais peut-être si je hasardais au jour mes idées, peut-être mes discours sembleraient-ils étranges, et sonneraient-ils mal aux oreilles de plusieurs.

Il est des gens stupides qui m'accuseraient de prêcher le retour à la barbarie, de méconnaître à plaisir les bienfaits d'une civilisation avancée. Quelques pédans prononceraient em-

phatiquement le mot de paradoxe, bien certains sans doute d'avoir la raison pour eux seuls. Mais je ne serais pas long à leur répondre que, pour l'homme, il n'existe pas de véritable absolu. Le spectacle des nations est comme celui de la nature, il change avec le point de vue. Et parce que je me suis assis en haut de la montagne, devez-vous me reprocher de voir plus loin et mieux que vous, qui rampez dans la vallée.

Il y a une admiratiou fatale, une inévitable émotion qui s'empare des masses à l'aspect des choses vraiment belles et vraiment supérieures : c'est là le parfum de la beauté ou de la grandeur. Qu'importe que les masses ne comprennent ni l'excellence intime, ni l'élévation de ces choses merveilleuses; toujours est-il que le

cœurs s'extasient et que les mains applaudissent.

Pour quel poète l'Orient n'a-t-il pas été l'emblème de toutes les richesses, de toutes les voluptés? A l'Orient se rattache ce que l'imagination peut rêver de plus frais, l'esprit de plus capricieux. L'Orient, c'est un pays de magie et de délices, de luxe et de féerie, dont Saadi a donné l'éblouissante esquisse dans son *Parterre de roses*, dont les Mille et une Nuits sont la magnifique mais réelle histoire. Qui jamais a rêvé d'Orient, sans rêver en même temps d'escarboucles et de saphirs, d'émeraudes et de diamans, de palais enchantés, de houris, enfin, d'une incomparable et immortelle beauté? Est-il un esprit si glacé, un cœur si pauvre en illusions, qu'au nom d'Orient il ne lui soit venu parfois des visions bizarres, de merveilleuses hallucinations? Quel est celui qui n'a jamais bâti son harem à Smyrne, son paradis à Constantinople? Comment donc expliquer ce vertige qui entraîne encore ceux qui veulent nier le luxe oriental?

Quelques récens voyageurs sont revenus d'A-

sie disant : Ce pays est désolé, la misère et les contagions le déciment; c'est partout une inévitable décadence! Et voilà que, forts de ces témoignages de gens irréfléchis, quelques sceptiques ont traité de chimères les descriptions des richesses asiatiques.

On nous a montré des palais, s'écrient-ils, mais qui nous dira combien de toits chétifs il faut traverser pour arriver jusqu'à eux? qui nous dira combien d'existences étiolées et souffrantes pour une existence tranquille et radieuse? combien de ronces pour une fleur? combien, pour un bonheur exceptionnel et unique, de calamités infinies, de souffrances cruellement variées?

Déplorable fatalité! l'Orient, dont les perles et les tissus servaient à broder les odes des enthousiastes du dernier siècle, va maintenant devenir le but mesquin des épigrammes de nos vaudevillistes!

Et cependant les enthousiastes ont raison.

L'imagination, qui agrandit les idées du vulgaire, n'a rien inventé de comparable à cette sublime réalité.

Au temps de la civilisation orientale, tout était or et parfum, joies et fêtes. Ne suffit-il pas d'énumérer quelques unes de ces magnificences : les rayons du soleil d'Orient, ce luxe de la lumière céleste; le palmier, le roi des arbres; l'orange, le plus exquis des fruits; le cachemire, le plus beau des tissus!

Avez-vous assisté, le cœur bondissant d'émotions, au réveil des choses, à l'aurore d'un mois de mai? avez-vous entendu ces chants timides et de plus en plus gais des oiseaux : l'alouette qui prélude si naïvement, la fauvette qui hésite en réponse aux merveilleuses mélodies du rossignol? Vos yeux ont-ils été enchantés de cette sérénité du jour, de cette lumière suave et pure? Toutes les teintes sont si douces, les bruits si harmonieux! Quel contraste avec ce soleil lourd du midi, cette nature harassée, ce tumulte des villes actives, des populations remuantes! Eh bien! ce charme exquis du réveil de la nature, nous le trouvons au spectacle de ce monde oriental toujours à l'aurore de l'existence, calme et beau, insouciant et grave; c'est la même admiration que nous éprouvons

pour ces jeunes générations, ces peuples que le soleil de la civilisation n'a pas encore fatigués de ses feux.

Cette inactivité poétique, cette magnifique paresse, cette âme émue seulement des bienfaits de la vie; voilà le phénomène que la Providence nous propose comme un enseignement.

Admirons donc leur sensualité, voyons-les conformer religieusement leur vie à la marche de la nature, suivre les phases diverses de l'hémisphère durant les saisons, de la lumière pendant les jours. Les voilà, au printemps, s'éveillant à l'aube, étudiant avec ivresse les progrès de la clarté, aspirant par tous les pores la délicieuse fraîcheur du matin.

A quoi voulez-vous qu'ils emploient leurs pensées, si ce n'est à détailler avec délices les suavités accoutumées de l'aurore, la germination des herbes, les modulations des eaux, l'épanouissement des roses. Ils écoutent les pieuses recommandations du *muessim* qui les exhorte du haut d'un minaret, et ils répondent par la prière à ses conseils sacrés. N'admirez-

vous pas que la prière soit le premier acte de leur existence, de même que la parole humaine du *muessim* est la première voix qui, au matin, vibre dans l'air et salue de ses actions de grâce la promesse divine d'une nouvelle journée. Que le soleil se lève maintenant, qu'il étreigne de ses bras lumineux la terre, son épouse. Ne comprenez-vous pas les joies auxquelles doivent s'abandonner les Orientaux à l'aspect de ses féconds et ravissans baisers; mais l'ardeur du soleil s'augmente, la terre semble lasse, la nature haletante. Eh bien! n'est-ce pas l'instant où les paupières s'appesantissent, où le corps s'étend langoureux et appelle le repos. Aussi, à midi, les Orientaux s'abandonnent-ils à ce sommeil qui semble imposé par le ciel même.

Mais l'exhortation à la prière retentit de nouveau : chacun s'agenouille sur la pointe sacrée du tapis, et le front prosterné du côté de la ville sainte, de la *Mecque l'illuminée*, on renouvelle les actions de grâce et les vœux. Ainsi, Dieu est aux deux bouts de cette existence; et c'est la prière encore, l'hymne accoutumée de ces peuples primitifs.

L'Asie est la terre natale de la mysticité, et, si le christianisme a fait quelques emprunts aux secrètes sublimités des religions orientales, on peut facilement s'apercevoir combien ces trésors mystérieux ont été dénaturés par l'influence d'un ciel de fer. N'a-t-il pas fallu rapetisser les magnificences de la contemplation à la taille de notre pensée, de notre foi, de notre amour? Et l'arbre de la spiritualité pouvait-il croître au milieu des souffrances infinies, des misères toutes physiques que nourrit le so glacé de l'Europe. Voici une âme tendre qui aspire à se confondre au sein de Dieu; déjà elle a cherché à secouer ses chaînes matérielles; elle n'a plus qu'un désir, celui de renoncer à elle-même, à son individualité, et de s'absorber dans l'Etre-Suprême, dans le grand tout. Mais non! Sans cesse restreinte dans son essor, elle retombe sur elle-même; toute meurtrie par les barreaux de sa prison, comme un jeune aigle à qui la place manquerait pour déployer

ses ailes. Alors il faut que sa brûlante activité se rejette d'un autre côté. La pensée se concentre et se replie sur elle-même; elle n'a pu s'élever, elle se creuse; elle n'a pu dévorer l'espace, elle se ronge elle-même. Est-ce là de la contemplation!

Oh! c'est un tableau cruel que celui de pareilles souffrances! Voyez donc ces pleurs qui roulent dans les yeux des jeunes vierges du Nord! Dites, pourquoi vos grands artistes ont-ils fait briller une larme dans ces regards d'espoir? Pourquoi cette extase ressemble-t-elle à un long remords? C'est qu'en faisant de l'espérance une vertu, la société chrétienne s'est marquée au front du sceau de la misère. Vos artistes ne se sont pas trompés; chez vous l'espérance est un regret, une plainte.

En Orient, au contraire, la pensée est libre. Aussi à voir cette existence de lumière et de relief, de volupté et de parfum, ne dirait-on pas une magnifique trame où les plus brillantes couleurs, les plus gracieux dessins viennent s'entremêler et se fondre? Les poètes n'ont jamais inventé quelque chose de plus délicieux

que ce demi-sommeil sans interruption et sans lassitude, qui jette sur tous les objets son voile idéal, et ne laisse de place qu'à des rêves dorés et à de ravissantes émotions. C'est pour les Orientaux seulement que la vie peut être comparée à un clair ruisseau qui coule à travers les fleurs, sans regretter les sites qu'il a quittés la veille, sans s'inquiéter de ceux qu'il visitera demain.

Oh! l'Orient! l'Orient! c'est là que je veux aller vivre, quand je serai trop fatigué de la société occidentale!.....

Lucien s'arrêta navré et abattu. Le souvenir de ses exaltations juvéniles inondait son cœur de regrets plus amers encore que l'aspect de ses premières douleurs. Il résolut de rompre cette mélancolique chaîne des événemens de sa vie, et se rendit chez le docteur Ludolph pour le questionner sur son avenir et sur l'état critique de sa pensée.

LE DOCTEUR LUDOLPH.

Le docteur était seul chez lui, et il reçut Lucien avec une grave et affectueuse amitié. Bientôt la conversation suivante s'établit entre eux.

— Lucien, vous ne pensez pas ce que vous avez déclamé dernièrement contre le génie?

— Je le pense, répondit Lucien, d'un accent convaincu.

— Ne vous souvient-il donc plus alors d'une soirée chez madame de Castelmare?

— Il m'en souvient. C'est de ce jour que datent et mon bonheur si vite enfui, et mes chagrins qui ne s'achèveront pas!

— Et votre incrédulité peut-être! Je me souviens de vos paroles, et je vous entends encore vous écrier d'un accent convaincu : Le génie, c'est la foi.

A ces mots, Lucien releva la tête et regarda fixement son interlocuteur, comme s'il eût cherché à renouer des souvenirs brisés, à raviver des couleurs éteintes.

— Que me rappelez-vous? demanda-t-il. Vous qui avez tant d'expérience, docteur, partageriez-vous les chimères avec lesquelles j'ai fané ma vie? N'avez-vous pas ri de ma crédulité d'enfant, de ma confiance si naïve? Dites? Croyez-vous que j'avais raison autrefois, ou que j'aie raison maintenant? Croyez-vous que le génie soit la foi?

— Et la volonté, dit le docteur d'une voix ferme.

A ce mot, Lucien baissa la tête afin de redescendre dans le passé, puis il reprit :

— La volonté!..... je ne sais; mais j'ai déjà entendu ce mot, ou j'ai cru l'entendre! Sans doute ce ne fut qu'un rêve ; mais alors je vous avais deviné, car la voix dont je me souviens ressemblait à la vôtre.

— Oui, jeune homme, dit le docteur avec un sourire significatif, oui, vous avez entendu cette voix, et ce n'est point un rêve. J'étais à ce bal de madame de Castelmare, et c'est de là que viennent vos souvenirs confus ; c'est là aussi que je vous connus, là que je commençai à vous estimer et à vous plaindre.

— Pourquoi me plaindre, docteur?...

— Pourquoi? c'est que des natures comme la vôtre sont destinées, en naissant, à souffrir; c'est que nos lois, nos institutions, notre société, notre morale les froissent à chaque instant. Enlacés dans nos usages mesquins, dans nos convenances étroites, de pareilles natures languissent et meurent faute d'air et de soleil; et ne pouvant épancher au dehors leur vie et leur séve, elles se replient sur elles-mêmes pour

se dévorer comme le seul aliment digne d'elles. Écoutez : j'ai trop vu pour croire, trop réfléchi pour nier, je doute et j'observe. Vous m'avez paru une étude curieuse, je me suis attaché à vous connaître, et peut-être saurais-je vous dire mieux que vous-même ce que vous avez senti, ce que vous avez souffert, et pourquoi vous avez senti et souffert. N'avez-vous pas, dès votre adolescence, après quelques pas seulement dans la vie, éprouvé un dégoût prématuré, une lassitude sans cause, comme un voyageur qui se sentirait fatigué dès le commencement du chemin? Dans vos méditations, dans vos insomnies, ne vous semblait-il pas voir toujours un but lointain qui fuyait toujours devant vous? Ne sentiez-vous pas dans votre cœur un vide qui s'élargissait de jour en jour? Pour combler l'abîme, vous y avez jeté tout ce que vous avez pu saisir d'ivresse et de bonheur : des rêves d'amour, des rêves de gloire, des rêves d'humanité; l'abîme a tout englouti sans se fermer, et il semble au contraire que chaque désir accompli l'ait creusé davantage.

— Docteur! docteur! s'écria Lucien d'une voix suppliante et en se cachant la figure dans ses mains comme un malade qui veut fuir son mal.

Le docteur continua : — Que voulez-vous! Il faut que votre destinée s'accomplisse, il faut que les lois souveraines qui régissent le monde aient leur exécution dans les phases individuelles comme dans les révolutions générales. Je conçois ce que vous avez souffert, et je ne vous dirai pas ce que les sots répètent avec tant d'acharnement : vous pouvez faire, prétendez-vous; faites, ou je ne vous croirai pas. Je crois que peu d'hommes ont des germes aussi vivaces, une organisation aussi magnifique que vous; mais à quoi bon tout cela? Sentir qu'on peut de grandes choses, et voir devant soi un obstacle insurmontable; vouloir se lever de toute sa hauteur et tomber sous le poids d'un fardeau invisible, d'une nécessité fatale! cela est cruel, et cependant voilà votre sort. Vous avez la puissance qui crée, vous n'avez pas la volonté qui agit. La volonté, cette autre moitié du génie, qui surmonte les empêchemens, franchit l'espace, efface la difficulté; la volonté enfin, qui

d'un homme médiocre fait un homme supérieur. La moindre fleur du chemin vous attire, la moindre pierre vous arrête, le moindre buisson vous déchire. L'homme qui *veut* ne s'attarde jamais; son but est devant lui : il va! En vain le ciel gronde, en vain les hommes murmurent; il va! Ni plaisirs, ni dangers pour lui, ni espérance, ni crainte; il va! la route est droite; et au bout de la route, le but : voilà tout.

— Mais, docteur, pour vouloir ainsi, il faut n'avoir ni sensibilité dans la tête, ni générosité dans le cœur. Faudra-t-il donc briser l'amitié, le dévouement, tous les sentimens nobles de l'âme? Cela est odieux.

— Oui, si vous le faites pour vous et dans un vil sentiment d'égoïsme. Mais si vous agrandissez le but, si à votre volonté vous assignez pour limite la prospérité publique, le bonheur général, croyez-vous alors que la fermeté devienne rigueur, la persévérance infamie; et blâmez-vous le Christ, préoccupé de la régénération du monde et du bonheur de l'humanité, d'avoir dit à sa mère : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

Les paroles du docteur frappèrent vivement Lucien. Son intelligence s'ébranla, son âme s'émut. Plus d'une fois il avait rêvé de semblables choses, mais sans précision et sans netteté. Jamais la puissance de l'homme dans ses moyens et dans sa fin ne lui avait été démontrée aussi clairement. Ce qu'il avait senti, il le voyait : le raisonnement avait achevé l'ouvrage de la sensation.

— Vous avez raison, docteur, reprit-il vivement après un moment de silence; je ne me suis jamais assez demandé ce que je voulais faire et où je voulais aller; et je me suis contenté de penser, sans essayer de rendre mes pensées intelligibles et mes sentimens saisissables. Voilà le travail que je dois et que je veux faire.

— Vous voulez! dit le docteur d'un air mêlé d'ironie et de compassion; mais ne savez-vous pas que *vouloir* est aussi difficile que *pouvoir*, et que la volonté, pour ainsi dire, est indépendante de la volonté. Vous voulez? Comprenez-vous ce que c'est que vouloir? Avoir chaque jour, à toute heure, à tout, instant le même but, la même pensée; soumettre à cette

pensée toutes ses actions, toutes ses démarches, tous ses désirs, toute sa vie; ne pas faire un pas sans connaître sa destination, ne pas dire un mot sans savoir sa portée; les yeux sur le terme, ne regarder ni en avant ni en arrière, ni à droite ni à gauche; franchir les barrières, briser les obstacles, que ces obstacles s'appellent amitié ou amour, plaisir ou peine; n'exister enfin que pour arriver au but et après mourir, voilà, jeune homme, ce que c'est que *vouloir!* Croyez-vous que cela ne soit pas une grande difficulté, un travail immense, et vous sentez-vous capable de tant d'efforts?

— Oui, dit Lucien, je m'en sens capable. J'ai déjà le but, j'aurai le moyen. La société est malade, je la guérirai; l'humanité dépérit et meurt, je la ressusciterai. Jusqu'à présent, il n'y a guère que les méchans qui aient marqué dans le monde, il est temps qu'un homme de bien y marque à son tour, et imprime son nom sur le front des siècles à venir. J'ai une tâche à remplir, que Dieu me soit en aide, et je l'accomplirai.

Le docteur regarda Lucien en hochant la

tête : — J'ai peur que vous ne vous abusiez ; j'ai vu certains malades prendre un accès de fièvre passager pour un accroissement de force. Vous ressemblez un peu à ces malades. Le destin vous a fait une large part, mais une part défectueuse ; et pour faire de vous une nature complète, il faudrait qu'un autre homme y mêlât sa nature.

Le docteur avait appuyé sur ces derniers mots pour éveiller la curiosité de Lucien. Son attente ne fut pas trompée.

— Quel homme ? demanda celui-ci.

— Un homme que vous appelez votre ami : Oscar de Savigny.

— Oscar ?

— Lui-même. Prévenu comme vous l'êtes, vous n'avez jamais cherché à expliquer sa conduite, à fouiller dans sa conscience. Oscar *veut* parvenir : voilà son but, but égoïste et mesquin, mais qu'il atteindra à coup sûr. C'est un de ces hommes petits par le centre, mais grands par la circonférence. Donnez-lui votre intelligence et votre cœur, vous en ferez un grand homme. Prenez la faculté qu'il a de vouloir,

vous révolutionnerez le monde ; autrement il sera un misérable et vous un fou, le Lovelace de la vie, dont vous serez le don Juan ; le monde vous méprisera et le redoutera ; briller et nuire, voilà sa vocation : il sera ministre ; dormir et prier, voilà la vôtre : vous serez un lazzarone napolitain ou un poète persan.

— Docteur, dit Lucien, je ne puis laisser ainsi calomnier mon ami. Oscar n'est pas ce que vous croyez, heureusement pour lui et pour moi. C'est une âme généreuse, un excellent cœur. Souvent j'ai éprouvé son amitié sans jamais la trouver en défaut ; il est moins et plus que vous ne pensez.

— Dieu le veuille ! dit le docteur sans rien ajouter de plus.

— Quant à moi, continua Lucien en souriant, j'espère échapper à votre prédiction fatale, et n'être ni lazzarone ni poète oriental.

En disant ces mots, il tendit la main au docteur qui la serra affectueusement, et il se rendit chez lui pour relire ses papiers et ses notes politiques. Avait-il donc une intention réelle, une résolution immuable ? Dieu le veuille !...

UNE REVANCHE.

I.

Dans une pareille exaltation d'esprit, Lucien alla s'enfermer seul au fond de son hôtel; et sa femme ne lui sembla plus digne de colère, mais de pitié. Un obstacle aussi vulgaire devait-il comprimer son majestueux essor? Qu'était-ce qu'un chagrin domestique, qu'une affaire

de ménage, en comparaison des hautes idées qu'éveillaient en lui ces deux mots : gloire, humanité ! Au milieu même de ses rêves sublimes, il s'arrangea une position future et se fixa une destination, comme si rien ne pouvait s'opposer à ses vues et contrarier ses désirs.

L'Orient, dont le fat Lionnel était revenu avec des idées si étroites et si fausses, lui avait toujours paru un noble et libre champ pour la pensée, un espace immense pour l'imagination.

L'Orient ! s'écriait-il avec enthousiasme, c'est-à-dire une nature toujours vierge quoique féconde, un soleil doux et resplendissant à la fois, qui peint et dore merveilleusement ce beau jardin de la terre, qui allume le génie et lui offre la poésie comme une de ses fleurs les plus éclatantes ! L'Orient, c'est-à-dire l'humanité dans toute sa verdeur et sa sensuelle innocence ! L'Orient, seul monde toujours primitif, et qui ne peut exister sans le demeurer sans cesse, primitif à son développement le plus complet, à son ère de civilisation et de

règne, primitif encore à ses instans d'indolence naïve et mystique! Oh! c'est encore là qu'il faut aller demander la lumière et le bonheur; et comme l'Orient a servi de berceau aux sociétés naissantes, de l'Orient encore notre société à l'agonie doit attendre une vie nouvelle!

Qui sait, ajoutait-il, si Dieu n'envoie pas certains esprits, à des époques fixes, pour régénérer l'espèce humaine, et si je ne suis pas un de ces esprits prédestinés!

Alors, et comme s'il eût voulu rompre entièrement avec le passé pour ne songer qu'à l'avenir, il prit, dans un casier de sa bibliothèque, un papier jaune que souvent il avait froissé dans ses mains, qu'il avait souvent trempé de ses larmes, et il le brûla.

Croyait-il donc ainsi mettre au néant ses souvenirs? ignorait-il que les hommes de génie, si différens d'ailleurs des autres hommes, leur ressemblent pourtant en un seul point : la douleur!

Après avoir anéanti ce muet témoignage d'infamie, et voulant se prouver à lui-même com-

bien il était détaché des vaines inquiétudes qui l'avaient occupé jusque-là, il sortit, l'air tranquille et serein, et ce fut vers la demeure de Stella qu'il dirigea ses pas.

II.

Stella était chez elle, et pourtant, lorsque Lucien sonna à son appartement, on ne répondit pas. Il insista ; même silence. Ayant alors crié son nom, il remarqua une espèce de mouvement, et comme le bruit d'une porte qui se refermait. Un instant après, Stella accourut ou-

vrir, presque calme, et sans beaucoup d'émotion apparente. Lucien d'ailleurs était trop mauvais observateur pour se livrer à des conjectures quelconques. Il venait chez Ste la comme un ami chez son ami, pour causer; et, prenant un siége, il se mit en disposition de commencer sa confidence. Stella rougissait d'impatience et de dépit.

— Eh bien! dit Lucien en s'asseyant, le calme est-il rentré dans cette âme inquiète et tourmentée? Croyez-vous maintenant aux vanités creuses du plaisir et à la quiétude de la retraite? Voilà ce que je suis venu savoir, et en même temps vous rendre la visite que vous m'avez faite, politesse pour politesse.

— Je vous remercie, dit Stella, mais...

— Je dois aussi, reprit Lucien en l'interrompant, vous annoncer mon prochain départ.

— Vous partez! murmura-t-elle d'une voix émue et basse, comme si elle eût craint d'être entendue.

— Il le faut; mais j'ai songé à vous.

— A moi?...

— Écoutez, Stella. Vos fautes ne viennent

pas du cœur, mais de la tête; vous êtes faible, mais non vicieuse, et il faudrait être bien sévère pour vous condamner. Aux mains d'un homme d'intelligence et d'âme, peu de femmes vous eussent valu. Ce qui vous a manqué, c'est de la force pour vous conduire, de la volonté pour vous guider. Mais vous ressentez un repentir sincère, n'est-ce pas? Vous avez bien compris que le bonheur ne peut fleurir sur la pente vicieuse où l'on vous a entraînée. Il vous faut fuir l'abîme, et je viens vous en offrir les moyens. Vous m'avez parlé du village où vous êtes née, où vous étiez vierge et heureuse. Retournez-y; je m'engage à vous y assurer en partant une existence indépendante et calme. Seulement, dans votre pieuse solitude, quand les jours écoulés se retraceront à votre pensée, promettez-moi un souvenir et une prière.

Stella avait écouté jusque-là debout et immobile; à l'inquiétude de son regard, à l'agitation de sa physionomie, on eût pu la croire distraite et inattentive. Mais aux derniers mots de Lucien, elle le regarda fixement et avec une sorte de sollicitude.

— Une prière, dites-vous, une prière de mes lèvres!..... Vous souffrez, avouez-le-moi? Vous êtes malheureux? La vie vous pèse : vous voulez mourir!

Un sourire passager colora la pâle figure de Lucien.

— Mourir! s'écria-t-il, oh non, pas encore! A peine suis-je au seuil de ma vie! Lorsque j'aurai fini ce que Dieu m'a imposé de faire, lorsque j'aurai mérité un nom cher aux hommes, une immortalité glorieuse, alors je pourrai mourir!

Stella respira, et reprit son immobilité première. On aurait facilement distingué qu'elle souffrait. Était-ce toujours de dépit ou de honte?

— Eh bien! reprit Lucien après quelques instans de silence, acceptez-vous ma proposition?

— Elle est généreuse, répondit Stella, mais, mon Dieu, peut-être n'ai-je pas mérité tant d'intérêt.

— Pourquoi?

— Parce que, comme vous le disiez, je suis une femme faible et sans volonté. Tenez, mon-

sieur, vous savez ma vie jusqu'au jour où je quittai mon pays ; mais vous ne savez pas combien de fautes j'ai accumulées durant mes jours de vertige. Pourtant j'atteste Dieu que mon cœur fut toujours ouvert aux bons sentimens, que jamais une noble inspiration, un mouvement vertueux ne m'ont trouvée froide et insouciante. Mais la vertu, chez moi, n'est qu'une fugitive velléité, un caprice ! Que vous dirai-je ! la force me manque, et le mal est plus facile à faire que le bien.

— Mais qu'importe, dit Lucien, cela c'est le passé, mais maintenant, Stella, maintenant !

— Hélas, monsieur !

En ce moment, un meuble roula avec fracas dans le cabinet voisin.

Stella n'acheva pas.

— Il y a quelqu'un ici ? demanda Lucien.

— Oui, répondit Stella attérée et à voix basse.

— Je comprends vos scrupules, et, à cette heure, je m'explique tout. Stella, vous m'avez donc trompé ! Et ce repentir, et ces larmes

n'étaient qu'un amusement, une railleuse comédie! Mais c'est horrible! Se jouer ainsi de la crédulité d'un honnête homme, lui en imposer par de fausses paroles, par des simulacres de regrets! Stella, avez-vous songé à tout cela? Et n'y a-t-il donc plus rien de vrai sur la terre?... Pas même le remords!

— Grâce! dit Stella humble et suppliante, grâce! Je ne vous ai pas menti, mes regrets étaient sincères et mes remords véritables; mais je suis une lâche et malheureuse créature, et j'ai trop tardé de rompre avec le vice.

En prononçant ces paroles, la voix de Stella était si plaintive, sa figure si pâle de douleur, ses gestes si expressifs et si vrais, que Lucien en eut pitié.

— Vous l'aimez donc? demanda-t-il en étendant le bras vers le cabinet où s'était fait le bruit.

— L'aimer! répondit-elle, et cette fois à voix haute! oh non, non; pourquoi voulez-vous que je l'aime? M'aime-t-il, lui? Mais vous ne savez donc pas combien il faut peu de chose pour rendre une femme coupable et infâme?

Que sais-je, moi !... Un moment d'amour-propre, une parure qu'on désire; une rivale qu'on déteste; le besoin quelquefois! Oh! monsieur, aux femmes qui manquent de tout, et qu'une première faute a flétries, il est bien difficile d'être vertueuses; et ce ne sont pas celles-là qui méritent le plus de vos blâmes et de votre mépris.

— Silence! silence! dit Lucien baissant la voix à son tour. Ne songez-vous pas qu'il est là, et qu'il vous entend?

— Qu'il m'entende! reprit Stella avec une effrayante énergie. Croyez-vous qu'il ait compté sur mon amour, qu'il s'en occupe seulement; croyez-vous que le cœur soit pour quelque chose entre nous? Sait-il seulement si j'ai un cœur! Monsieur, si vous voulez me pardonner, j'accepte votre proposition : j'irai pleurer ma vie au lieu de ma naissance...

Le personnage du cabinet poussa, à ces derniers mots, un rire éclatant et prolongé. Lucien s'arrêta.

— Ce ne peut être qu'un fat qui rit de la sorte, s'écria-t-il; je veux voir cet homme qui se

fait un jeu si bouffon de la douleur et des larmes.

En parlant ainsi, il s'approcha du cabinet pour l'ouvrir, la porte était fermée à double tour et verrouillée en dedans.

— La clef? demanda Lucien.

— La clef? je ne l'ai pas, répondit Stella; à votre arrivée, et dans mon trouble, je l'ai jetée : elle est perdue.

— Mais dites-moi donc alors le nom de cet homme!

Stella hésita.

Lucien saisit une lettre à demi décachetée qu'il avait aperçue sur la cheminée, espérant y découvrir le nom qu'on voulait lui cacher.

Oh! qui pourrait exprimer alors la triste scène qui suivit! A la vue de la lettre fatale, comment dire le trouble, l'ébahissement et la rage qui se peignirent tour à tour sur la physionomie mobile de Lucien? Quel secret si affreux cette lettre renfermait-elle? Lucien y avait-il vu sa perte tracée en caractères magiques, comme autrefois Balthazar sur les murs de son palais? Pourquoi cette contraction subite de tous ses nerfs, ce tremblement convulsif de

tous ses membres? Pourquoi enfin cette exclamation qui résumait en elle la variété de ses douleurs, la divergence de ses passions : Pas de signature encore!

Pas de signature!... Vous comprenez! Y avait-il donc une fatalité attachée à sa vie, et qui le forçait à se souvenir quand il voulait oublier? Cette écriture funeste qu'il avait anéantie le matin, la voici qui se reproduisait encore; la même main, le même homme avaient écrit les deux lettres! Et cet homme était là, près de lui, gardé par des verrous, et ne pouvant plus lui échapper!... Oh! alors Lucien s'avoua intérieurement la fragilité de son scepticisme social et de son mépris des préjugés, et il reconnut qu'une passion violente s'interposait entre sa volonté et lui : la vengeance.

A l'aspect de cette scène si inattendue, Stella demeura épouvantée; et lorsque Lucien se précipita éperdu et bondissant vers le cabinet, elle se jeta au devant de lui comme pour prévenir une catastrophe terrible.

— Qu'avez-vous? lui disait-elle; oh! je ne mérite pas que vous preniez ainsi mon parti.

Calmez votre colère, je vous en conjure, et laissez-moi : je suis assez vengée.

Lucien n'écoutait pas. Deux fois il essaya d'ébranler la porte sur ses gonds, deux fois la faiblesse de ses mains frêles le trahit.

Épuisé enfin et hors d'haleine : — Qui que tu sois, cria-t-il à travers la porte, tu ne m'échapperas pas! Dussé-je rester et le jour et la nuit à attendre que le courage te vienne; et si tu t'obstines à te taire, si tu persistes à me cacher ton nom, eh bien ! tous deux nous périrons par la faim, moi ici, toi là; car il faut que l'un de nous deux meure!

— Mourir! disait Stella, mourir pour moi ! Mais voyez donc qui je suis; mon honneur vaut-il la peine que vous fassiez le sacrifice de votre vie ? Songez à ce que dira le monde! Quoi! Lucien Spalma mort pour une fille perdue! c'est infâme, savez-vous! c'est une tache indélébile sur un homme que de mourir pour une femme comme moi!

Pauvre Stella, qui faisait en vain si bon marché d'elle, ignorante qu'elle était de ce qui causait le colère de Lucien.

Et lui, sans rien entendre, continuait d'une voix amèrement ironique : — Vous ne serez pas assez lâche, n'est-ce pas, pour vous taire? Vous comprenez bien qu'une pareille chose demande du sang. Vous ne voudriez pas que j'aille requérir la justice pour forcer votre refuge, comme si vous étiez un voleur. Voyons, répondez!

Alors une carte luisante et vernie se glissa lentement à travers l'entrebaillement de la porte ; Lucien l'arracha avec avidité, et y lut ce nom : Lionnel de Beauval; et plus bas ces mots écrits au crayon : Vous m'avez autrefois donné une carte, je vous la rends.

De rouge et d'enflammée qu'elle était, la figure de Lucien Spalma devint livide; il chancela quelques minutes comme frappé de la foudre.

Pourtant il eut la force de se retirer, en disant d'une voix glacée à la pauvre femme pleurante : Adieu !

III.

Lorsque Lionnel put enfin sortir de sa retraite, il ne s'occupa guère de sécher les larmes de Stella et d'écouter ses reproches. La scène violente qui venait de se passer l'avait surpris sans l'effrayer, et ce fut pour satisfaire sa curiosité qu'il courut à sa demeure, espé-

rant que Lucien y serait allé l'attendre. Son espérance en cela fut trompée; il ne trouva personne. — Allons, dit-il, c'est un cartel écrit que je recevrai. Tant mieux; car ce Lucien crie si fort, que j'ai les oreilles brisées.

Puis, sans plus s'occuper du résultat de cette affaire, il fit ses préparatifs pour paraître avec honneur à une soirée où il était invité, et où madame Duterme lui avait assigné un amoureux rendez-vous.

Pour un homme plus grave et plus raisonneur que Lionnel, il y avait pourtant de quoi réfléchir et s'étonner. D'où venait cet emportement si soudain de Lucien, qu'aucun motif suffisant ne paraissait justifier? et par quel étrange hasard la chambre de Stella avait-elle réuni en même temps le frivole habitué de Tortoni et le penseur grave et sombre? Quant à M. de Beauval, il se contenta de remettre au lendemain les affaires sérieuses, et nous pouvons assurer qu'il ne laissa point dans sa toilette la moindre irrégularité insolite qui eût révélé ses souvenirs ou sa préoccupation. Insouciant et gai jeune homme, se laissant aller avec

une indolence charmante au courant de la vie, il acceptait le bonheur sans l'expliquer, le malheur sans se plaindre.

Dans la maison où il se rendait, on ne dansait pas, mais on jouait. Lionnel, après mille tendres œillades échangées avec madame Duterme, prit une place à la bouillote. Jamais le jeu ne lui avait paru si piquant, l'or si léger; ce furent pendant quelque temps des ballottemens continuels et d'incroyables reviremens du sort. Peut-être le bonheur eût-il secondé la folie, mais Lionnel avait un adversaire redoutable par son sang-froid, par la rectitude de ses calculs, par l'impassibilité de sa figure; c'était Oscar de Savigny. L'étourderie du jeune noble y succomba.

— Ma foi, mon cher Oscar, dit-il en se levant et la main dans la poche de son gilet vide, il faut convenir que j'ai du malheur avec vous et les vôtres; vous m'enlevez ma bourse ce soir, et demain peut-être votre meilleur ami m'enlevera la vie.

— Que voulez-vous dire? demanda vivement Oscar que ces paroles avaient étonné.

— Je vous conterai cela tout à l'heure; mais finissez votre partie.

Oscar céda sa place à un de ceux qui environnaient la table de jeu, et prenant Lionnel par le bras :

— Qu'y a-t-il donc? Voyons, parlez; je ne vous comprends pas.

— Imaginez-vous, dit Lionnel parodiant le langage de madame de Sévigné, imaginez-vous la chose la plus folle, la plus triste, la plus bouffonne, la plus tragique, la plus étourdissante, la plus ennuyeuse surtout.

— Qu'est-ce encore?

— J'étais ce matin chez *la Stella*, une Marseillaise à l'œil vif, avec des cheveux noirs comme du jais, presque une Italienne enfin; je causais avec elle... Je ne sais pas trop ce que nous disions... des extravagances, des folies...

— Après?

— Laissez-moi donc, que diable! Vous m'interrompez à chaque instant, et vous empêchez mon récit d'avoir la grâce dont il est susceptible..... Nous causions donc paisiblement lorsqu'on frappa à la porte. Nous nous taisons : on

redouble. *La Stella* était troublée; moi, qui serais désolé de mettre une femme dans l'embarras, je propose, pour me cacher, le moyen ordinaire, le cabinet de toilette... On accepte. La clef tourne sur moi : cloîtré. Devinez quel était l'importun? Ce serait encore ici le cas d'employer la tournure de madame de Sévigné, mais je vous en fais grâce. L'importun n'était rien moins que votre ami intime, monsieur Lucien Spalma. Rencontre singulière, n'est-ce pas? Je l'avais autrefois trouvé caché chez celle qui devait être ma femme, maintenant j'étais caché chez sa maîtresse.

— Sa maîtresse! à Lucien? demanda Oscar stupéfait.

Parbleu oui; autrement que serait-il venu faire chez elle? Pourtant j'en ai douté d'abord, car il lui tenait des discours d'une piété édifiante, il la traitait comme une Madeleine repentante. J'avoue, moi, que je l'aime mieux pécheresse.....

Enfin, enfin! dit Oscar, allez donc au fait... Ne voyez-vous pas mon impatience?

— Nous y voilà. J'écoutais assez tranquil-

lement, et n'eût été l'ameublement mondain de ma retraite, j'aurais pu me croire au sermon, lorsqu'en me retournant je fais tomber par mégarde un petit meuble encombré de flacons.

— Et encore! dit Oscar qui se mordait les mains.

— L'orage commence. Il y a quelqu'un ici! dit votre ami. Son nom? Stella, je veux son nom! Et comme la pauvre petite femme résistait, il saisit sur la cheminée un billet que j'avais écrit la veille.

— Un billet, dites-vous! Est-ce un billet de votre écriture? s'écria Oscar haletant.

— Certainement, j'ai vu tout à travers la serrure. Oh! alors, je ne pourrais dire sa colère. Sors! sors! me criait-il, il faut que l'un de nous deux meure!...

Oscar n'écoutait plus; déjà il s'était éloigné de Lionnel, et lui faisait à la hâte un geste d'adieu.

— Vous ne m'en voulez pas au moins, reprit Lionnel, nous n'en serons pas moins bons amis pour cela; et quand vous aurez besoin de moi pour votre correspondance amoureuse, vous savez, je suis à votre service.

OSCAR DE SAVIGNY.

I.

Oscar était déjà loin. Tourmenté de l'idée foudroyante que la collision de ces deux hommes devait jeter sur sa conduite un éclat scandaleux, il traversait les salons encombrés, avec une rapidité choquante; son trouble était si violent, qu'on le lisait sur sa figure, ordinaire-

ment impassible. Oscar était hors de lui-même, mais son instinct des convenances, sa dissimulation le dirigeaient encore dans un moment pareil, et l'entraînaient loin des observateurs.

Il se trouva mieux, quand l'air froid de la nuit eut frappé son visage, et cependant le calme avait fui son cœur. Parcourant à grands pas les rues désertes et noires, il murmurait contre l'odieuse oppression du sort. Parfois une exclamation sortait de sa poitrine, et traduisait brièvement d'orageuses pensées. C'est que le matin même, Oscar avait été reçu chez le ministre; c'est qu'il en avait recueilli des promesses formelles; c'est que le soir, une misérable intrigue éclatait sur sa tête et compromettait son avenir.

— Est-ce vivre! Est-ce vivre, que d'attacher toute son existence à la possession d'un bien qui s'évanouit autant de fois qu'on cherche à l'atteindre? Quoi donc! n'est-il pas de génie si puissant et si fort que le hasard ne puisse rien sur lui, pas d'espérance si bien fondée qu'elle n'échappe à ses coups, ni d'intrigue si bien conduite qu'il ne la déjoue facilement? Ce

qu'un homme bâtit en dix années de peine, un souffle le renverse? Ah l'indigne existence! heureux qui l'ose rejeter!

Ainsi pensait Oscar. Il s'était vu si près de recueillir le fruit d'une dissimulation longue et pénible, que ce dernier échec avait confondu sa raison, et, pour ainsi dire, brisé les barrières qu'une énergie de toutes les heures imposait dans son âme aux faiblesses humaines. Elles éclataient donc alors, ces afflictions honteuses si long-temps refoulées, et la nature se vengeait, en faisant succomber devant une tracasserie celui que le malheur eût trouvé froid et dédaigneux!

Quelques larmes de rage humectaient les paupières de cet homme stoïque; son esprit lumineux se débattait en vain dans un chaos d'idées bizarres. Par instant il s'arrêtait dans sa marche incertaine, passant les mains sur son front, comme pour le rafraîchir, et remettre à leur place les pensées tumultueuses qui l'avaient débordé.... Oscar s'aperçut tout à coup qu'il longeait les quais, éveillé par le sourd murmure des eaux qui roulaient et venaient se

briser contre les arches d'un pont voisin. Il s'arrêta; la nuit était devenue belle et sereine, mais sa lucidité prêtait une apparence plus sévère aux longues rues alignées où quelques lumières jetaient, de loin en loin, leurs clartés vacillantes : l'œil y plongeait sans se reposer nulle part sur un être vivant. Ce spectacle fut un bienfait pour l'homme tourmenté qui le considérait, car la nature nous communique ses calmes, ses tristesses et ses tempêtes.

Pourquoi, disait Oscar en soupirant, n'est-ce qu'harmonie dans la nature et désordre dans la société? d'un côté des lois immuables, de l'autre le hasard; pourquoi cet injuste partage? peut-être ceux-là sont-ils sages qui, sans rêver au lendemain, s'endorment chaque jour dans la même insouciance que la veille; et peut-être insensés ceux qui, semblables à moi, dévorent en combinaisons pénibles leur existence d'un moment.

Ainsi tout est poésie dans la faiblesse et la douleur; cet homme, qui n'avait jamais détourné ses regards de la société, s'aperçoit d'aujourd'hui que la nature est belle, parce qu'il souffre

d'aujourd'hui, parce que d'aujourd'hui son âme s'est ouverte aux émotions d'un esprit faible.

Oscar rentra dans sa demeure, délivré du désespoir, mais encore plongé dans un étrange accablement; il se laissa tomber dans un fauteuil et s'endormit. Son agitation finit par se calmer; pour la première fois, le sommeil était bienfaisant envers lui, car pour la première fois il y avait dans son âme des plaies saignantes à fermer.

Quand Oscar s'éveilla, tous les ressorts de son intelligence avaient repris leur tension accoutumée; le sommeil par son lent travail venait de réparer jusqu'aux moindres désordres. Sa première émotion fut celle de l'étonnement, quand il se retrouva couché dans un fauteuil; mais cette circonstance en réveilla bien d'autres: il se souvint de tout ce qu'il avait été la veille, et la honte colora son visage.

Etait-ce moi, se disait-il, qui renonçais au prix de tant d'efforts, après m'être approché si près du but? non! non! ma volonté peut rétablir ce que le hasard a détruit. Je tiens encore entre mes mains les fils déliés de cette in-

trigue, et je serai maître des autres, si je suis maître de moi-même.

Son esprit se fixa rapidement sur les différentes issues qu'il pourrait donner à cette provocation, dont le dénouement naturel devait, par une explication entre les deux adversaires, détruire à jamais sa fortune. Il finit par résoudre que l'affaire serait assoupie, et que cette fois encore le duel n'aurait pas lieu.

Qu'avait-il donc à faire qui pût effrayer son audace? tromper Lucien Spalma? mais combien de fois ne l'avait-il pas trompé? ne s'en était-il pas joué de toutes les manières? n'avait-il pas acquis sur ce caractère indécis une influence irrésistible? Tromper Lionnel de Beauval? mais ce Lionnel était un étourdi que n'avait pas même étonné la bizarre fureur de Lucien, et qui laisserait tomber cette provocation avec autant d'insouciance qu'il en avait mis à l'accepter. Tout en réfléchissant à ces détails qui lui montraient sa position sous un jour favorable, Oscar se rappelait avec orgueil des circonstances bien plus délicates encore dont il était sorti victorieux. Fort du sentiment de sa force, il se rendit chez Lucien.

II.

Celui-ci n'avait pas ressenti de moins rudes secousses; mais faite à la douleur, son âme pouvait en supporter plus long-temps les atteintes; elle savait la transformer en souffrances poétiques, c'est-à-dire la perpétuer sous une forme plus dévorante, parce qu'elle ronge à la

fois l'esprit et le cœur. Cette fausse énergie avait fait du mal à Lucien. Tandis qu'inhabile à souffrir, Oscar s'était endormi de douleur et s'était relevé puissant; lui, pâle et fatigué d'une longue insomnie, se débattait encore sous des idées confuses. La stupide nécessité du duel, la honteuse plaie de l'adultère, l'horreur d'un abandon complet faisaient successivement passer son âme de la rage à la honte, et de la honte au désespoir.

Tout à coup Oscar parut, et Lucien se précipita dans ses bras, en s'écriant d'une voix mêlée de larmes : Non ! non ! je ne suis pas abandonné ! loué soit Dieu qui t'envoie vers moi, quand j'ai des maux à partager ! je sais aujourd'hui, je sais dans quel sang laver mon injure! Cette lettre, cette écriture insaisissable qui m'a rendu si malheureux !... j'ai tout pénétré maintenant; et c'est encore ce Lionnel de Beauval que mon indignation rencontre! Oscar, porte-moi ce cartel chez lui, tu me rendras service.

En disant ces paroles il lui présentait une lettre cachetée en noir. Oscar la prit et la déchira sans l'ouvrir.

— Que fais-tu? s'écria Lucien.

— Mon devoir! répondit Oscar avec calme, et tous deux gardèrent un moment le silence: l'un confondu d'étonnement, l'autre ne voulant pas risquer les avantages que lui promettait la brusquerie de son attaque; et Lucien, dont le sang bouillait, parla le premier.

— Dans mille occasions qui n'intéressaient que ma fortune, Oscar, je me suis laissé conduire et diriger par toi; mais je n'écoute en fait d'honneur que ma propre inspiration, et je te jure....

— Ne jure rien, car tu ne te battras pas.

— Je ne me battrai pas!

— Non, si tu veux t'asseoir et m'écouter quelques momens. Je ne veux pas te reproduire tous ces vieux argumens dont on a bercé notre enfance; et pourtant, si la science philosophique, que je t'ai vu méditer long-temps, n'était autre chose qu'une rêverie creuse, cette aversion des préjugés que tu manifestais dans notre intimité avec une éloquence si persuasive, ne serait pas anéantie au jour des passions, précisément au jour où la raison l'invoque. Moi, je

veux bien admettre que l'homme, quand il se choisit une femme, engage son honneur au sien, et soit également couvert de l'infamie qu'elle a fait rejaillir sur elle; mais si la violence avait rivé ses chaînes, et qu'on l'eût traîné vers l'autel un poignard sous la gorge; crois-tu que de la sorte on eût lié son honneur, et que ce malheureux dût prendre sur sa tête une responsabilité qu'il refusait? Non, tu ne le crois pas, et le monde non plus ne croirait pas une pareille chose. Eh bien! ce mariage, c'est le tien, et ce poignard qui te conduisait à l'autel, c'était l'opinion. Ne sait-on pas comment s'est faite l'union d'une femme comme elle avec un homme comme toi? Ne sait-on pas que sa légèreté mettait sa réputation à tes pieds? Ne sait-on pas aussi qu'un homme délicat n'épouse qu'à regret celle qu'il a compromise, et que s'il lave au prix de son bonheur la tache qu'il a faite, il n'est pas tenu du moins d'en effacer d'autres au prix de ses jours!

— Non, je ne me paie point de tes subtilités. Si le monde a vu toutes ces choses, que m'importe, je ne les ai pas vues moi! D'ailleurs,

lorsqu'on a fait un sacrifice, il faut en accepter toutes les conséquences, sous peine de ridicule ou d'infamie.

— D'infamie! tu sais bien qu'elle ne peut t'atteindre; et quant au ridicule, c'est courir au devant de lui que de t'engager plus avant dans cette misérable affaire. Le monde a su ton déshonneur bien avant toi, Lucien; quoi donc! se dira-t-il, quand il apprendra ton cartel, quoi donc, est-ce d'aujourd'hui qu'il devient susceptible, ce mari si commode?

— Comment! s'écria Lucien, tu connaissais mon déshonneur et tu me le taisais!

— Sans doute! et je te le tairais encore, si le hasard ne t'avait éclairé. N'es-tu pas bien heureux, depuis que ce fatal mystère est tombé dans tes mains! peux-tu me dire une illusion qu'il ne t'ait pas flétrie, un rêve qu'il ne t'ait pas empoisonné, une nuit de sommeil qu'il t'ait laissé goûter? Et que sera-ce encore si tu ne veux pas m'écouter? Est-ce toi qui supporterais l'indigne affront du ridicule? Mais moi qui passe pour un esprit froid, je pâlis d'épouvante à la seule pensée de voir naître partout

le rire à mon passage. Non, Lucien, tu fus insouciant trop long-temps pour cesser de l'être aujourd'hui. Si tu prétends ouvrir les yeux, ce sera pour voir des risées dont tu ne pourrais t'affranchir qu'en les provoquant toi-même, comme fait un Duterme ; et encore le pourrais-tu? celui qui aurait joué sa vie contre les amans de sa femme, saurait-il s'offrir en plastron à la gaîté publique? Mais peut-être te plaît-il d'abandonner ta gravité philosophique et d'essayer un peu de la vie triviale....

— Assez! je ne plaisante pas!

— Ni moi non plus, reprit Oscar, en passant par un bond soudain de l'ironie amère aux accens pathétiques, ni moi non plus, je ne plaisante pas, quand j'assiste à la ruine d'une destinée si belle! Ah! malheureux Lucien! je ne plaisante pas quand je vois toutes les richesses que la nature avait accumulées en toi devenir à jamais stériles; lorsque je te vois descendu de cette élévation d'idées qui faisait ta gloire et ta force; lorsque je te vois oublier ces rêves d'une âme généreuse, ces grandes innovations que tu m'avais confiées; non, Lucien, devant une

chute si grande, je ne plaisante pas, je pleure.

Il y avait effectivement des larmes dans la voix d'Oscar. C'est qu'en apercevant Lucien si malheureux, si déchiré par les impressions contraires qu'il lui imposait incessamment, Oscar avait senti s'élever dans son âme un mouvement de pitié d'autant plus impérieux qu'il avait presque identifié cette existence avec la sienne, à force d'en absorber toutes les productions, et de la conduire à son gré.

Lucien semblait presque vaincu, surtout par lassitude; d'une main il pressait convulsivement sa poitrine, tandis qu'il abandonnait l'autre entre celles d'Oscar. Mais tout à coup, en s'arrêtant sur un bouquet fané qui s'échappait d'un vase, ses yeux brillèrent d'une clarté terrible. Voici qui me réveille la mémoire! s'écria-t-il, en arrachant les fleurs avec une telle violence que le vase s'alla briser contre le mur. Ce bouquet est celui qui m'a révélé l'infamie! Béni soit le ciel que je ne l'aie pas encore détruit, car il me fait songer à la vengeance!

Oscar passa son mouchoir sur ses yeux. Si je suis faible, pensa-t-il, tout est perdu pour moi.

— Mon ami, dit Lucien en lui tendant la main, j'estime tes conseils et je ne peux les suivre; tu raisonnes, je sens.

Il se dirigeait vers la porte, Oscar s'élança sur ses pas : — Où vas-tu?

— Chez Lionnel de Beauval.

— Mais, écoute-moi donc !

— Je veux me battre.

— Encore un mot.

— Je veux me battre, t'ai-je dit.

Il s'avançait encore vers la porte ; Oscar lui barra le passage.

— Tu ne sortiras pas.

— M'empêcher de sortir !

— Je t'en empêcherai.

Et saisissant la clef dans la serrure, malgré l'effort de Lucien qu'il arrêtait d'une main, il la tourna deux fois et la mit froidement dans sa poche. Maintenant nous allons raisonner, dit-il.

Tant d'audace étonna Lucien. Irrité, mais pardonnant tout à celui qui paraissait prendre un intérêt si grand à son malheur, il s'assit avec une résignation factice. Oscar se promena quelques minutes devant lui dans un profond

silence, les bras croisés, et méditant les résolutions qu'il communiquerait à cette âme malade. Son front, tout à l'heure inquiet, s'éclaircissait de plus en plus. Il embrassait d'un seul coup d'œil toutes les circonstances qui lui présageaient un triomphe; il avait affaire à un ennemi plein d'ardeur, mais d'une haleine courte et que le combat épuisait, tandis que lui-même y retrempait son courage. Aussi prit-il de suite l'ascendant et la sévérité convenables à son rôle, et commença-t-il en homme qui n'est pas empressé d'arracher la victoire, et qui se plaît à la savourer lentement, parce qu'il comprend bien qu'elle ne lui peut plus échapper.

— Ne t'es-tu pas étonné quelquefois, en jetant les yeux sur le monde, d'y rencontrer des hommes d'une capacité commune, d'une imagination vulgaire, d'un esprit médiocre, qui pourtant s'étaient élevés par degrés de la misère à la richesse, et de l'abjection aux honneurs ? et te comparant toi-même à ces hommes, ne t'es-tu pas dit, Lucien, que ta tête renfermait cette puissance de concevoir, cette facilité de

produire, ce génie enfin qui leur manque. Pour qu'ils aient fait ce que tu n'as pu faire, il faut qu un vice bien profond se soit glissé dans ta riche nature, et certes le sentiment d'impuissance que tu t'es surpris tant de fois n'a rien qui m'étonne moi-même, car ce vice profond je le connais, et je vais te le dire, puisqu'il faut tout te dire.

Le sentiment du vrai, celui de la réalité, n'ont point de place dans ton âme. Ta volonté peut s'appliquer à des travaux d'intelligence, mais non te guider dans le monde vers un but matériel; tu peux sentir, mais tu ne peux pas agir. Replace sous tes yeux tous les souvenirs de ta vie, et dis-moi s'il en est un seul qui te rappelle un éclair d'énergie, une étincelle de volonté. Non! tu n'en peux citer.

Eh bien! je t'ai trouvé vers cette époque où ton âge et ta position sociale t'engageaient malgré toi dans la nécessité d'aborder ces détails, auxquels tu répugnais si violemment. Ton imagination ne serait pas sortie sans souillure des luttes qu'il t'aurait fallu soutenir. Voilà ce que j'ai vu. Je m'étais passionné pour

les nobles inclinations que la nature t'avait accordées, et je t'aimais déjà, sans que ce lien étroit des services donnés et rendus nous attachât comme à présent; et je pris sur mes bras le poids qui t'excédait, et je l'ai porté jusqu'à ce jour. C'est moi qui te menais par une douce pente au travail nécessaire; j'étais ton conseiller dans les moindres affaires, toujours dans les plus graves... Quitte-moi si tu veux maintenant, mais tes yeux sont ouverts. Te sens-tu capable de faire aujourd'hui ce que tu n'as pas pu faire à vingt ans? Te sens-tu capable d'apprendre la vie, le monde et la société? Non, ce n'est pas possible! Ce n'est plus à ton âge que l'on peut acheter, même par le sacrifice de ses plus chères illusions, le triste privilége de descendre dans la vérité. Tu t'es jusqu'à ce jour appuyé sur ce bras, rejette-le si ton cœur ne te dit rien pour moi; rejette-le, mais hâte-toi d'en prendre un autre!

Lucien était toujours assis, et se tordait les mains d'un air désespéré.

— Tu voulais sortir tout à l'heure, et je t'ai contraint à m'entendre; voici ta clef...

Lucien ne la prit pas.

Il est donc vrai que tu me restes! s'écria violemment Oscar en se penchant vers lui; notre vieille et sainte amitié ne sera pas rompue! Tu seras encore près de moi pour me faire partager tes nobles rêves, tes sublimes inspirations, et je resterai près de toi pour écarter ces malheureux obstacles qui viennent entraver ta marche.

En achevant ces mots, il saisit le bouquet que Lucien tenait encore, et le jetant par la fenêtre : — Qu'avec cet odieux symbole soit aussi rejetée la haine et la colère, dit-il, et que les passions de ce monde étranger ne montent plus jusqu'à toi!

— Je suis bien malheureux! murmura lentement Lucien.

Oscar le serra dans ses bras.

LES TROIS DEMANDES.

I.

Lucien fut vaincu, et le duel n'eut pas lieu. Oscar était parvenu à jeter son ami dans un état d'atonie complet, en éteignant par degrés cette soif de vengeance, qui devenait le dernier mobile de ses actions. Dès que cette passion, qui l'attachait encore à la vie matérielle, se fut

assoupie sous l'influence magnétique d'Oscar, Lucien se reprit à ses rêves de gloire.

Quant à M. de Beauval, il voulut bien oublier les menaces de Lucien, et le pacificateur put s'applaudir encore une fois de son adresse et de sa puissance. Il venait de prévenir à temps un éclat qui pouvait le perdre : un peu d'audace encore et il atteignait le but. Une fois parvenu au poste éminent qu'il convoitait, une fois loin de ces créatures obéissantes dont il s'était joué, il lui importait peu qu'elles se déchirassent entre elles. Son seul motif, en s'opposant au duel, était d'empêcher une explication possible, où l'innocence de M. Lionnel de Beauval eût été sans doute démontrée à ses dépens. Au reste, le jeu se faisait terrible et compliqué : Oscar sentit qu'il était temps d'en finir.

Un matin, que madame Spalma à moitié endormie s'abandonnait nonchalamment, dans une chaise longue, à cet état de calme et de repos qui n'est plus le sommeil déjà, et qui pourtant n'est pas encore le réveil, Oscar entra précipitamment dans sa chambre, et compri-

mant par un baiser le cri d'étonnement que cette vue allait arracher à la jeune femme mal éveillée :

— Madame, dit-il, d'un ton de voix bref et ferme, il faut que vous sortiez.

— Déjà, répondit Amélie, et pourquoi mon Dieu? m'allez vous annoncer quelque malheur?

— Non pas : mais apprêtez vous d'abord, et je vous dirai ce qui m'amène.

— Mais qu'avez-vous donc? au nom du ciel, Oscar, dites-moi pourquoi cette voix brusque et cette précipitation?... Et avec une moue charmante elle ajouta : Vous ne m'embrassez pas!...

Oscar en fronçant le sourcil s'approcha d'elle, la prit dans ses bras, et l'élevant jusqu'à sa bouche, imprima sur son front des baisers comptés d'avance. Cela fait, il reprit ainsi :

— La place de chargé d'affaires en Grèce est vacante. Le Moniteur en donne aujourd'hui la nouvelle officielle.

— Eh bien? demanda Amélie.

— Eh bien! vous ne comprenez pas : cette place, il me la faut; et j'ai compté sur vous pour cela.

— Sur moi? que faut-il faire?

— Habillez-vous.

— Et après?

— Habillez-vous d'abord.

Amélie, dit-il en adoucissant sa voix, après quelques instans de silence, vous m'avez parlé d'une toilette charmante qu'on vous a apportée dernièrement, mettez-la, voulez-vous?... Vous avez aujourd'hui une importante visite à faire, vous allez chez un grand personnage.

— Chez qui donc? demanda Amélie étonnée.

— Chez monseigneur le ministre des affaires étrangères.

— Ce matin?

— Ce matin. Votre lettre a produit peu d'effet; je veux essayer si votre présence en produira davantage.

— Mais, dit Amélie tristement, êtes-vous donc si pressé de me quitter, et songez-vous à ce que je souffrirai, si je reste seule ici, et abandonnée?

— Que voulez-vous? dit Oscar, affectant à son tour de la tristesse, il est des choses qu'on ne peut empêcher; et peut-être ce départ est-

il aussi nécessaire pour vous que pour moi. Ecoutez, Amélie, votre mari sait qu'on le trompe : d'un jour à l'autre il saura qui le trompe; et alors vous comprenez ce qu'une pareille découverte doit vous apporter de malheur et de honte. Allons, je vous en prie, apprêtez-vous.

— Eh bien! dit Amélie exaspérée, j'ai un moyen d'éviter tous ces maux! Si tu m'aimes, Oscar, partons ensemble! je possède des diamans, de riches bijoux, des dentelles de prix, nous vendrons tout cela, et nous serons assez riches! Dis, Oscar, veux-tu?...

— Tu m'aimes donc bien? demanda Oscar d'un ton de complaisance égoïste.

— Je t'aime, répondit la jeune femme, autant que je le hais.... lui!

— Votre mari?... Et Oscar sourit insolemment.

Il pouvait sourire en effet. Lui être aimé! et Lucien haï! lui, si froid, et si profondément égoïste! Lucien si généreux, si enthousiaste! serait-ce donc que les femmes veulent être dominées plutôt que chéries, et que pour l'hom-

me qui les aime et ne les rudoie pas, elles n'ont que de l'indifférence, si ce n'est du mépris. Oscar pouvait sourire en voyant tous les événemens asservis à ses destinées, toutes les volontés à la sienne, par cela seul qu'il voulait toujours et fermement.

Ces réflexions, si elles lui vinrent, ne le préoccupèrent pas long-temps : pour lui, les instans étaient trop précieux.

— Nous parlerons de cela une autre fois, répondit-il à Amélie, qui le regardait troublée et inquiète ; maintenant il faut vous habiller.

— Je ne peux appeler personne devant vous.

— Je vous aiderai, moi.

Oscar prononça ces mots gravement. Pour lui la fin ennoblissait les moyens ; et dès qu'il y avait profit, le ridicule cessait.

Ce fut donc un spectacle bizarre que cet homme si sérieux, s'astreignant aux minuties d'une toilette de femme. Ni la robe si étroite à agrafer, ni la ceinture à poser ne le rebutèrent. Pas de détail si futile qui ne fût un pas de plus vers le but ; et lorsque Amélie offrit à ses

yeux l'assemblage de ses grâces et l'élégance achevée de sa parure, il ne lui vint qu'une seule pensée : — Je serai chargé d'affaires en Grèce.

Comptait-il donc sur les charmes de sa protectrice pour obtenir la faveur du ministre? jusqu'où devait aller cette influence? où devait-elle s'arrêter? Voilà ce que je veux laisser dans le doute. J'ai trop de peine à mentir, et la vérité serait trop horrible à avouer. Quoi qu'il en soit, Oscar drapa lui-même sur les épaules de la jeune femme un cachemire épais et long; lui-même attacha à son chapeau le voile obligé des solliciteuses; et, quand elle fut prête à partir, il la baisa au front, en lui disant : — Adieu! bon courage!...

II.

Comme ce chapitre *des Trois demandes* est destiné à réunir sous un point de vue semblable, et pour ainsi dire dans un cadre commun trois personnages différens, il nous semble nécessaire de vous retracer une scène parallèle à la scène précédente, et qui se passait ailleurs.

A peu près au même instant où Oscar entrait si précipitamment chez madame Spalma, un jeune homme se faisait annoncer chez la marquise de Castelmare.

La vieille dame était encore au lit, et, comme on dit, il ne faisait pas jour chez elle. Aussi ne fut-ce pas sans un vif sentiment de crainte qu'un valet ouvrit doucement la porte de sa chambre à coucher, et murmura, en avançant la tête, un *Madame* presque inintelligible.

Madame de Castelmare, sans être trop fière et trop pointilleuse, tenait assez aux habitudes du monde noble et riche, et il lui semblait mauvais qu'on vînt l'importuner avant qu'elle eût été déclarée visible. Au bruit que fit le domestique en entrant, elle tourna la tête et demanda qui venait à cette heure, et pourquoi on troublait ainsi son sommeil. Le domestique hésita un peu; puis, reprenant courage : — Monsieur Lionnel de Beauval désirerait parler à madame la marquise. — Au nom de Lionnel, madame de Castelmare releva la tête, et chassant un reste de mécontentement, ordonna de *faire entrer*.

Quoiqu'il fût à peine dix heures du matin, la toilette de Lionnel était déjà achevée. Au lieu du négligé élégant qu'il portait d'ordinaire à son lever, c'était une mise grave et cérémonieuse qui annonçait une visite d'apparat. Madame de Castelmare en fit la remarque.

— Combien, dit-elle, mon cher Lionnel, je suis étonnée de vous voir! Certes, il faut que vous ayez fait un mauvais rêve pour être éveillé de si bonne heure, et paré comme à une audience de ministre; mais, puisque vous voici, asseyez-vous, et causons comme de bons amis que nous sommes.

En même temps la vieille dame tendit à Lionnel sa main ridée. Celui-ci la baisa avec respect; et, s'asseyant dans une bergère au chevet du lit, il attendit que la conversation reprît son cours.

— Savez-vous, mon enfant, reprit madame de Castelmare, que vous négligez un peu votre plus ancienne amie? Oui! Lionnel, votre plus ancienne! car je vous ai vu naître, moi, et bien des fois vous avez passé des genoux de votre mère sur les miens. Pauvre Marie! elle

était si bonne et si belle! Vous avez ses yeux, Lionnel, et c'est peut-être pour cela que je vous aime autant ; vous me la rappelez.

Lionnel, pour toute réponse, inclina la tête et baisa une seconde fois les doigts maigres de sa protectrice.

— Cela vous attriste, reprit madame de Castelmare, en passant la main sur ses paupières, comme pour essuyer une larme et chasser de pénibles souvenirs, j'ai tort! Parlons d'autre chose, parlons de vos espérances, de votre avenir, de vous enfin. Cela est plus gai, n'est-ce pas? Voyons où en sont nos petites affaires : puisque ma nièce n'a pas voulu se rendre à nos communs désirs ; avez-vous d'autres vues, songez-vous à prendre femme?

— Non, répondit Lionnel qui avait ses projets, et qu'une affection si causeuse impatientait un peu.

— Je comprends cela, répondit madame de Castelmare; quand on a manqué une alliance aussi convenable, aussi bien assortie, il est difficile de songer encore au mariage. Pauvre garçon! j'en ai toujours voulu à ma nièce d'avoir

repoussé votre main! Et pour qui? Pour un homme obscur, sans naissance, sans famille; pour un songe-creux qui ne s'occupe pas de sa femme; pour un homme enfin très-médiocre: car, depuis que je connais ce Lucien Spalma, jamais je ne lui ai surpris un mot aimable, une repartie spirituelle. Dans notre temps, Lionnel, les jeunes femmes n'étaient pas si folles, et le mariage ne ressemblait en rien à un roman. Sous l'empire, par exemple, quand une jeune fille avait seize ans, on la mariait à un officier supérieur assez peu romanesque, mais chargé de pensions et d'honneurs. Un malheur arrivait-il et devenait-on veuve? eh bien! comme il fallait toujours des généraux, les maris ne manquaient jamais. Une de mes amies épousa successivement trois colonels de housards, encore la plaignait-on de ne pas avoir obtenu d'avancement.

Cette dernière plaisanterie avait mis madame de Castelmare en gaîté; mais une toux funeste, en arrêtant son rire, ramena sur sa figure une expression digne et solennelle.

Lionnel profita de ce moment pour entrer

en matière et expliquer l'objet de sa visite.

— Madame, dit-il d'un ton résolu quoique poli, j'ai à vous parler d'une affaire sérieuse.

— A me parler! reprit vivement madame de Castelmare, que ne le disiez-vous plus tôt? Je suis à vous ennuyer de mes récits de vieille femme quand vous êtes venu pour me parler, et, ce qui est plus extraordinaire, d'une affaire sérieuse. Je remarque en effet que votre figure est plus grave ce matin qu'à l'ordinaire et plus compassée. Qu'avez-vous donc, mon cher enfant? N'êtes-vous plus ce jeune homme si insouciant et si fou dont toutes les femmes font l'éloge? Seriez-vous exilé de Tortoni ou banni de l'Opéra? Avez-vous rompu tout pacte avec le plaisir?

— Le pacte est rompu en effet, dit Lionnel en soupirant, non par moi, mais par *lui*.

— Par le plaisir? demanda madame de Castelmare en riant.

— Précisément. Je vous ai prévenu, madame, qu'il s'agissait d'une affaire sérieuse, veuillez m'écouter, de grâce.

— Je vous écoute.

— Si je ne vous regardais pas, madame, comme ma meilleure amie et comme ma seconde mère, dit Lionnel avec un ton de pécheur repenti qui lui séyait à merveille, je ne viendrais point, auprès de vous, accuser mes fautes, et vous confier mes erreurs. Hélas! madame, le plaisir dont vous parlez est un ami perfide, qui conduit à l'abîme par des chemins fleuris, et dont la voix ne flatte que pour mieux tromper...

Le ton de Lionnel était si insinuant et si humble, l'expression pénitente de ses traits contrastait si singulièrement avec l'air d'insouciance et de légèreté qui lui était habituel, que madame de Castelmare ne put réprimer accès de gaîté qui la gagnait.

— Mon Dieu! Lionnel, où donc avez-vous pris ce ton de prédicateur janséniste, et ce style de puritain en extase. Si vous étiez femme, on vous prendrait vraiment pour une sainte pécheresse.

En disant ces derniers mots, madame de Castelmare se prit à rire de nouveau. Lionnel garda l'air sérieux et froid qu'il avait.

— Plût à Dieu, reprit-il gravement, que je ressemblasse complétement à celle dont vous me parlez! Une sainte pécheresse n'a que des remords; j'ai pis que cela.

Qu'est-ce donc? dit madame de Castelmare sans colère et prête à tout bien prendre.

— Des créanciers.

L'aveu était fait, le mot fatal prononcé. Lionnel resta les yeux fixés en terre, l'attitude droite et immobile, on aurait cru qu'il se raidissait pour tenir tête à l'orage.

Après quelques instans de silence, la conversation se renoua ainsi :

— Avez-vous beaucoup de ces choses-là?

— Assez.

— Il faut les payer.

— Je le voudrais.

— Cela est donc bien cher?

— Trop.

— Lionnel! Lionnel! voici qui est mal. Comment se fait-il qu'avec les vingt-cinq mille francs de rente que vous possédez, et les six mille francs de votre place de maître des requêtes, vous trouviez le moyen de vous endetter?

— Mon Dieu ! madame, cela est tout simple, répondit Lionnel en levant les yeux pour la première fois, et il me sera facile de vous le démontrer. Mettez douze mille francs pour mes chevaux, douze mille pour le café de Paris, six mille pour l'Opéra; voilà mes dépenses avouées, publiques, ostensibles; tout mon revenu y est compris sans peine. Restent donc les cadeaux, les promenades, les voyages, les dépenses secrètes enfin, qui me composent un excédant d'environ cent cinquante mille francs que je dois.

Il y avait dans les confessions de Lionnel une confiance si naïve, un laisser-aller si spirituel, que madame de Castelmare ne le trouva point blâmable. Dans un autre temps, peut-être, elle l'eût trouvé charmant.

— Eh bien! dit-elle d'une voix affectueuse et douce : voyons, cherchons ensemble le moyen.....

— Il est trouvé, reprit vivement Lionnel.

— Et lequel?

— Faites-moi nommer chargé d'affaires en Grèce.

— Rien que cela ! Et si vous administrez les affaires de la France comme les vôtres ?

— Madame, écoutez. La place est officiellement vacante de ce matin. Nul doute donc qu'elle ne soit déjà demandée, et accordée peut-être. Si nous tardons davantage, plus d'espérance. Mes créanciers refusent d'attendre ; on me poursuit, on me... Vous voyez bien, madame, qu'il est impossible que je ne sois pas chargé d'affaires. Pour cela, que faut-il faire ? Rien qu'un mot au ministre, à votre neveu, qui vous respecte et vous chérit. Me refuserez-vous cela ? à moi ! le fils d'une ancienne amie !

Lionnel avait dit tout cela avec chaleur ; son geste avait pris plus de vivacité, sa figure plus de mouvement : le prédicateur s'était fait avocat.

— Si je ne vous demandais cela, continua-t-il, que pour satisfaire une vaine ambition, oh ! alors vous auriez mille fois raison de vous opposer à mes désirs ; mais ce que je fais, c'est par honneur, par délicatesse, par probité ; c'est pour satisfaire à des engagemens sacrés, pour ne pas flétrir le nom que je porte, la mé-

moire de ma mère!... Croyez-vous que j'aie tant de plaisir à retourner dans cet ennuyeux et maussade pays ? Mais... il le faut, et j'accepterai ma place comme on supporte un exil.

Ce flux de paroles avait étourdi madame de Castelmare; Lionnel, la voyant à demi vaincue, s'empressa de lui apporter ce qu'il fallait pour écrire; et quand la lettre de recommandation fut faite comme il la voulait, quand il eut baisé la main de sa protectrice en signe d'adieu et de reconnaissance, il se dirigea vers la porte de sortie; et, s'étant arrêté sur le seuil pour essuyer la sueur qui couvrait son front : Ce n'est pas sans peine, murmura-t-il, si je suis chargé d'affaires en Grèce!

Chargé d'affaires! voilà donc quel était le but actuel, le projet immédiat d'Oscar et de Lionnel; mais, si nous ne nous sommes trompés, la différence entre ces deux hommes est assez marquée pour que nous n'ayons pas besoin d'y revenir : notre tâche d'ailleurs n'est pas entièrement accomplie.

III.

Le troisième personnage que la nouvelle du *Moniteur* avait activement intéressé, n'était autre que Lucien Spalma. Avec sa mobilité ordinaire, il avait saisi cette occasion de donner le change aux idées pénibles qui l'agitaient, en se jetant dans un autre ordre d'idées, et de de-

mander à l'imagination un peu de ce bonheur que la réalité lui refusait. Les paroles d'Oscar avaient d'ailleurs porté leur fruit, et plus elles l'avaient irrité d'abord, plus elles lui paraissaient maintenant sensées et rationnelles.

— Un homme, se disait-il, doit-il donc s'arrêter aux premiers chagrins qui l'accueillent dans la vie, comme un voyageur sans expérience aux premières épines du chemin? Parce qu'une femme faible a manqué d'intelligence et de cœur, en ai-je moins une carrière à achever, une destinée à accomplir?..... Que m'importe qu'un jeune fat ait plu mieux que moi à une jeune folle? Cela ne devait-il pas être? et faut-il m'étonner si cela est? Oscar avait raison. Moi! aller jouer ma tête contre celle d'un Lionnel! L'enjeu n'est pas égal; un pareil duel serait absurde.

Voici comment Lucien s'efforçait d'assoupir sa douleur, de tromper sa misère. Mais, malgré tout, la plaie saignait toujours, et la blessure s'envenimait.— Ainsi, vous avez beau dorer de miel une coupe amère, le fiel demeure, l'amertume reste au fond.

Pourtant dans le cœur de Lucien les motifs de consolation étaient assez puissans, le contrepoids assez fort. Cette place qu'il allait solliciter, ce n'était pas par une étroite pensée d'égoïsme, par un vil sentiment d'intérêt personnel. Chez lui, nous l'avons déjà dit, ce que la gloire a de plus pur, l'amour des hommes de plus élevé, trouvait place et lui échauffait le cœur. Dans la candeur de sa conviction, dans la ferveur de son enthousiasme, nul obstacle ne devait l'arrêter. Il irait trouver le ministre, sans recommandation, seul avec ses généreuses pensées, ses merveilleux plans d'avenir. Sans doute il eût désiré qu'Oscar n'eût pas égaré les manuscrits, dépositaires de ses inspirations, mais il s'en fiait à sa parole, pour aplanir les difficultés, combattre les objections, vaincre les résistances. Il se rendit donc à l'audience du ministre, confiant et plein d'espérance.

Nous déclarons ici que nous ne connaissons point, *de visu*, une audience au ministère. Mais il nous semble que cela est facile à imaginer : des banquettes garnies de solliciteurs; des valets insolens pour être fidèles aux bonnes tra-

ditions; des huissiers criards; une porte accessible aux gens protégés, fermée aux gens obscurs; et au fond de tout cela, dans le sanctuaire, un homme médiocre et hautain, administrant les affaires publiques au gré de ses petites passions personnelles.

Lorsque Lucien arriva, et qu'il demanda d'un ton ferme et assuré à parler au m nistre, les valets se prirent à rire, et un vieux solliciteur assis près de la porte d'entrée murmura entre ses dents :

— Diable ! celui-là n'a pas l'habitude ! Depuis six mois que j'attends mon tour !...

Lucien entendit cette observation, et s'approcha de celui qui la faisait.

— Vous attendez depuis six mois ? lui dit-il,

— Oui, monsieur, tous les jeudis je suis à la place où vous me voyez, tout près de la porte que je ne franchis jamais.

— C'est une infamie, dit Lucien, peut-être avez-vous d'intéressantes révélations à faire, des projets utiles à présenter.

— Certainement, monsieur, reprit le vieillard, j'ai plusieurs projets qui rendraient la

France heureuse, et la replaceraient au premier rang des nations ; mais que voulez-vous! on n'écoute que les gens recommandés; et pour arriver jusqu'au ministre, la grande porte n'est pas la meilleure. — Cela est à la lettre, monsieur, chaque fois que je viens, je ne vois presque personne venir par ce côté-ci. Ce qui me fait imaginer qu'on entre ailleurs. Aujourd'hui encore je suis le premier, et j'ai peur que l'audience ne soit fermée avant que mon tour vienne.

Ces paroles avaient excité la curiosité de Lucien et allumé sa colère. Il s'approcha de la porte d'entrée pour s'assurer de la vérité, et savoir s'il existait en effet un accès plus facile pour la faveur que pour la justice. Ayant entendu du bruit dans le cabinet du ministre, il prêta attentivement l'oreille, en détournant de temps en temps la tête pour écarter les soupçons des huissiers, et donner le change à leur surveillance.

— Ne vous souvient-il plus, disait une voix d'homme tendre et mielleuse, de nos jours d'enfance à la campagne, de nos jeux dans les

grands bois, de nos plaisirs si frais et si purs, de notre amitié naissante? Le temps a-t-il donc effacé tout cela de votre mémoire, et suis-je le seul qui me souvienne? car rien de ces jours heureux n'est perdu pour moi; et au milieu des graves ennuis du présent qui m'assiégent, je regrette souvent les joies légères du passé. Pourquoi êtes-vous donc si oublieuse et si cruelle?.. Oh! laissez votre main dans la mienne comme autrefois, laissez-moi encore vous appeler ma sœur, mon amie; dites?..

— Non! répondit une voix de femme étouffée et presque éteinte, je ne le puis pas, je ne le dois pas.

Quoique la voix qui avait prononcé ces mots fût méconnaissable, Lucien éprouva une forte commotion, et comme un mouvement de terreur mêlé d'un vif intérêt; il s'approcha de plus près encore, et écouta de nouveau.

— Songez bien, disait le ministre d'un accent plus ferme et plus sonore, que c'est le prix de la grâce que vous me réclamez.

— Horreur! murmura Lucien.

— Ecoutez-moi!.... continua-t-on dans le cabinet.

— Pour la dernière fois, non! répéta la même voix de femme : adieu!

Lucien s'approcha violemment de la porte, comme s'il eût voulu la renverser; cette voix ressemblait à s'y méprendre à celle d'Amélie.

— Je veux entrer, dit Lucien d'une voix tonnante, il faut que je parle au ministre.

En ce moment un huissier cria d'un ton glapissant :

Messieurs, l'audience est fermée.

LES TOASTS.

I.

Malheur! disait Oscar en se promenant à pas agités dans la chambre que nous avons décrite au commencement de ce livre; malheur! faudra-t-il donc toujours se briser au port! faudra-t-il aspirer sans cesse à un but qui recule incessamment! voir à chaque effort nouveau

une difficulté nouvelle, un achoppement à tous mes pas, et tomber si près du terme! mes désirs trompés comme des imaginations futiles! mon espérance évanouie comme une vaine fumée! et quand j'avais tout prévu, tout calculé d'avance; n'y a-t-il pas là de quoi s'abandonner au plus invincible découragement? Pas une inconséquence dans mes paroles, pas une maladresse dans ma conduite, un plan merveilleusement conçu et merveilleusement exécuté, tout enfin pour réussir; et quand le succès semblait certain, quand l'édifice s'élevait solide, pour détruire et renverser qu'a-t-il fallu? la vertu d'une femme : Dieu n'est pas juste.

En écoutant ces paroles, en remarquant surtout l'expression singulière qu'Oscar donna à cette dernière phrase : Dieu n'est pas juste! l'homme le plus sceptique et le moins croyant aurait frémi d'indignation. C'est qu'en ce moment Oscar n'avait plus ces dehors symétriques et polis, cette physionomie tranquille et composée, cette parole spirituelle qu'il portait dans le monde : le masque était jeté; l'athée apparais-

sait dans toute sa laideur. Ne vous imaginez pas que Dieu fût pour lui cette intelligence souveraine qui juge toutes les actions humaines, et les pèse dans son éternelle balance! C'était un pouvoir aveugle et stupide qui s'opposait à sa volonté, un instrument passif qui se révoltait contre son maître, et qu'il eût voulu briser.

Dans son dépit, il continua à exprimer les pensées tumultueuses qui se pressaient dans sa tête, tantôt par des acclamations saccadées, tantôt par des phrases inachevées, mais assez claires pour qu'on ne se méprît pas sur leur sens.

— Les manuscrits que j'avais envoyés et qui devaient prévenir en ma faveur, des protections puissantes, un nom dans la presse opposante, la recommandation d'une cousine et d'une amie d'enfance, quel concours de circonstances heureuses! Pourquoi avoir résisté au ministre? par amour? je ne voulais pas être aimé ainsi! Oh! les femmes! les femmes!

Il se tut encore un moment comme pour marquer la transition d'une idée à une autre idée; et reprenant avec fureur : Ce Lionnel,

encore lui ! toujours sur mon passage, avec sa noblesse, ses hautes relations, sa légèreté brillante, son nom enfin ! si le ministre allait lui accorder sa demande aujourd'hui ! demain ! et l'avoir deux fois empêché de se battre !...

Oscar s'était assis : peu à peu ses idées se calmèrent, sa fureur se dissipa. Sur son visage la tranquillité reparut, et prenant le sang-froid d'un mathématicien qui cherche la solution d'un problème : A quoi bon cette colère d'enfant, dit-il ; au lieu de s'occuper du passé, ne vaut-il pas mieux s'assurer de l'avenir ? Raisonnons.

Voici comment il raisonna :

—Deux choses s'opposent à l'accomplissement de mes projets, la résistance de madame Spalma aux désirs du ministre, et la concurrence de M. de Beauval ; l'une vaincue, l'autre écartée, le succès est certain. Cherchons.

Ceci posé, Oscar, la tête entre ses mains et profondément attentif, fit un appel à toutes les ressources de son esprit. Les combinaisons les plus savantes, les ruses les plus audacieuses, il en creusa les replis, il en sonda la portée.

Quant à madame Spalma, son parti fut bientôt pris. Le soir même il devait la voir chez madame de Castelmare, et Oscar ne reculait jamais devant une action utile, si infâme qu'elle fût. — Mais Lionnel! le moyen de l'écarter? comment s'en défaire? Plus d'une fois, il revint sur cette idée qu'il avait effleurée déjà; mais l'occasion avait fui, il n'était plus temps. Fatigué à la fin de se perdre dans d'inutiles pensées, il se prépara à sortir. Le hasard, dit-il, m'a desservi jusqu'à présent, il me doit bien une récompense, et qui sa t!...

En ce moment on lui apporta la lettre suivante:

«Mon cher et bon ami,

» Ma fmme va en soirée chez sa tante; je profite de cela pour réunir à souper tous mes amis. Je te previens d'avance qu'il faudra laisser la raison chez toi; je ne veux voir que des visages gais, n'entendre que de folles paroles. Dépouille donc pour ce soir ta robe d'austérité et de vertu : il n'y a de vrai au monde que le plaisir!

» Ton ami, Lucien Spalma.»

— Cela est singulier, dit Oscar en lisant cette lettre, je n'ai jamais connu à Lucien tant de résolution ; il faudra voir. J'irai, et il répéta : Qui sait!

II.

Deux scènes en effet d'une nature bien opposée se passaient à l'hôtel de Lucien. Pendant que l'épouse, retirée dans sa chambre, s'occupait des préparatifs de sa toilette, des rubans qui devaient embellir sa robe, des fleurs qui devaient orner sa tête; le mari se livrait avec

ardeur à des occupations d'un autre genre. Par ses ordres et en secret, les domestiques avaient apporté à l'office tout l'appareil d'un souper somptueux. Jamais repas ne s'était annoncé si brillant, orgie plus magnifique; à la richesse des mets, à la profusion des vins, on eût dit qu'une de ces imaginations folles qui n'obéissent qu'aux inspirations du plaisir, avait présidé à l'ordonnance du festin. Les hommes qu'on citait dans le monde comme de bons convives et d'intrépides joueurs, Lucien les avait lui-même prévenus, tout enfin annonçait une enivrante et joyeuse soirée. Et qui ne se serait étonné de cet étrange spectacle? Quel changement était survenu en Lucien? pourquoi cet air de fête inaccoutumé, ces apprêts insolites? pourquoi aussi ce mystère? et dans quel but attendait-on le départ de madame Spalma pour commencer le repas?

Quant à Lucien, après avoir écrit les lettres d'invitation dont nous avons vu déjà un modèle, il s'était jeté sur un divan, comme un homme qui, après avoir gravi un sentier pénible, veut du repos à tout prix. — Sa figure, plus

pâle encore qu'à l'ordinaire, ses yeux ternes et fixes, son front enfin qu'une sombre pensée plissait de temps en temps, contrastaient fortement avec l'apparence de joie répandue dans toute la maison. D'où venait cela? pourquoi d'un côté ces symboles de joie, et de l'autre ces signes d'accablante tristesse? pourquoi cet abattement profond que Lucien s'efforçait en vain de démentir par ses paroles, de masquer par ses actions? que se passait-il dans le cœur de cet homme, si faible et si malheureux; et qui pourra nous dire le secret de cet esprit inquiet, de cette imagination tourmentée?

Plus d'une fois, en donnant des ordres à ses gens, il essaya d'asseréner son visage et d'imposer à sa voix un ton libre et dégagé; plus d'une fois même, et comme un acteur qui répète son rôle avant d'entrer en scène, il s'efforça de plaisanter et de sourire; mais son émotion le trahit, et sous sa gaîté contrainte, le désespoir perçait encore; lorsqu'enfin un domestique, chargé de ce soin, vint lui annoncer que madame était partie, au lieu de l'expression ouverte et facile d'un prisonnier qu'on rend à la liberté,

ce fut la résignation sombre, l'énergie factice d'un condamné qui ramasse ses forces pour le moment fatal. Vous êtes-vous figuré quelquefois la position d'un homme qu'on forcerait à rimer des vers légers et badins près du cadavre d'une mère chérie ou d'une maîtresse adorée? on eût dit Lucien sous le poids d'une pareille contrainte. Et lorsque les convives arrivèrent dispos et gais, et l'entourèrent de leurs félicitations bruyantes, il demeura triste encore et sombre.

Pour faire ressortir la figure nuageuse de Lucien, peut-être ne sera-t-il pas inutile de vous décrire les figures claires et joyeuses qui l'encadraient. Afin d'en avoir la ressemblance exacte, couvrez d'habits modernes les personnages de Téniers, éclaircissez le teint de ces bons paysans flamands, mettez des gants sur leurs mains calleuses. A les voir ainsi autour de Lucien, à entendre les éclats de leur hilarité, la sonorité de leur voix, le rebondissement de leur rire, vous eussiez pu les prendre pour d'heureux collatéraux qui viennent d'enterrer un vieux et riche parent.

Parmi ces têtes réjouies, où la tristesse n'a-

vait pas laissé de trace, où la pensée n'avait pas fait son pli, la plus remarquable sans contredit était celle de Duterme. Depuis le temps où nous l'avons vu soupçonneux et jaloux, Duterme avait accompli un grand progrès; il s'était dit que se tourmenter sans cesse à propos de sa femme était une niaiserie, que la vie était trop courte pour s'affliger de semblables misères, et qu'après tout il fallait laisser la honte aux sots, et le malheur aux gens d'esprit. Aussi, malgré les infidélités évidentes de sa femme, et même, ce qui était pis, malgré le mauvais état de ses affaires, il affichait les principes les plus épicuriens, la gaîté la plus philosophique, et vivait chaque jour comme s'il eût dû mourir le lendemain.

On pense qu'avec cette prédisposition d'esprit, Duterme ne fut pas un des derniers à s'approcher de Lucien, et à s'apercevoir de l'air morne et glacial que celui-ci conservait encore avec eux.

— Eh bien! mon cher, qu'avez-vous donc? lui demanda-t-il en lui serrant la main lourdement; où est donc cette gaîté que vous nous

recommandiez dans votre lettre? Planez-vous encore dans vos hauteurs poétiques; ou plutôt vos infortunes conjugales.... ajouta-t-il à voix basse et en riant.

— Silence! dit Lucien.

— Parbleu ! reprit Duterme, croyez-vous pas que vous ayez besoin de tant vous cacher avec nous?

— Silence! dit encore une fois Lucien.

— Je vois avec plaisir, observa un nouveau convive qui venait d'arriver, que monsieur Lucien se range du parti des bons principes; recevez-en, monsieur, mes sincères complimens. Avec une fortune comme la vôtre, on doit être parfaitement heureux.

— Sans doute, remarquèrent tous les convives.

Lucien essaya de sourire; mais malgré lui son œil devint humide, et ce fut avec peine qu'il retint ses larmes. Pour réponse, il allait balbutier quelques paroles affirmatives, mais un domestique lui évita cet embarras, en venant annoncer que le souper était servi. Un murmure approbateur suivit cette nouvelle,

et Lucien, d'une voix qui voulait être sonore, se contenta de ce mot : A table !

Je ne vous décrirai pas l'ordonnance du souper, ni les mets variés et nombreux, ni les vins pétillans ; d'autres peut-être trouveraient là une occasion de description pompeuse, un prétexte pour vous étaler les magnificences de leur prose, les richesses *chatoyantes* de leur style ; vous nous saurez gré de nous en être abstenu. Mais ce qu'il faut vous dire, c'est l'épanouissement progressif des figures, le bruit grossissant des voix ; ce sont enfin les différentes phases qui signalent un souper, semblables aux notes chromatiques d'un *crescendo* d'ouverture.

Les physionomies, quelque peu raides d'abord et compassées, se firent rouges et incandescentes ; les verres qu'on posait et qu'on prenait en silence se rencontrèrent plus fréquemment, et se choquèrent ; les voix rares et mesurées se mêlèrent, mais sans trop de confusion encore et de discordance.

C'était le beau moment de la soirée.

Quant à Lucien, on remarqua que sa parole,

si mal assurée dans le commencement, prenait de l'intensité et de la force. A mesure que le bruit augmentait et que la conversation devenait plus confuse, sa voix devenait plus distincte et plus claire, non pas qu'il se mêlât aux mouvemens de la discussion, aux agitations de la controverse. Long-temps immobile et froid à un des bouts de la table, il ne fit entendre que ce seul mot : Buvons!

D'abord les convives le félicitèrent à l'envi, et répétèrent son refrain par acclamation ; mais quand ils le regardèrent, quand ils le virent les lèvres violettes et les dents serrées, vider convulsivement son verre pour le remplir de nouveau, ils eurent peur ; jamais le plaisir n'avait eu une telle expression, la débauche une pareille énergie.

Duterme seul eut assez de courage, ou assez peu d'intelligence pour supporter cette vue. — Buvons! répéta-t-il d'un ton éclatant et en tendant son verre : voilà qui est bien dit. Bravo! Lucien, cette maxime vaut son pesant d'or, et maintenant nous sommes frères.

— Buvons! dit encore Lucien d'un ton bref.

— Oui, buvons! continua Duterme, le vin est le père de la gaîté.

— L'inspirateur des bonnes idées, dit un autre.

— L'ami de ceux qui n'en ont pas.

— L'espoir des malheureux.

— Le refuge des affligés.

— La consolation de la vie.

Ce pêle-mêle d'exclamations, ce conflit de phrases élogieuses dura quelque temps encore, chacun voulut donner son mot, apporter sa strophe à ces nouvelles et bizarres litanies. Lucien les termina comme il les avait commencées: Buvons!

Spectacle étrange que cet homme combattant ses souvenirs, portant un défi à la douleur! spectacle étrange que cette lutte entre le corps et l'âme, ce duel de l'intelligence et de la matière!

Pour les convives, sans comprendre clairement de quoi il s'agissait, ils avaient pourtant remarqué que Lucien se hâtait trop de s'enivrer, que sa joie ne ressemblait pas à leur joie, et l'idée leur vint que, pour être gai de la sorte, il fallait avoir

bien souffert. Les uns parlaient entre eux en détournant les yeux, les autres ne répondaient qu'à demi aux provocations de Lucien. On eût dit qu'un pressentiment sinistre pesait sur tous ces esprits si insoucians d'ordinaire, semblable à l'étouffement qui précède un orage. Lucien cependant s'efforçait de ranimer la gaîté mourante, il versait et buvait à plein verre; mais il y avait de la rage dans son ivresse, du désespoir dans sa folie.

Tout à coup il arriva, par un hasard assez extraordinaire, que le mot de vertu fut prononcé. Soudain Lucien bondit, ses yeux s'allumèrent, sa poitrine haleta.

— Qui vient ici, demanda-t-il d'une voix tonnante, et comme pour en finir par un coup d'éclat, qui vient de prononcer dans cette assemblée un mot aussi absurde?...

— Lequel? lequel? demandèrent tous les convives, dont un pareil début avait excité la curiosité.

— Vertu! dit Lucien.

Un hourra général couvrit cette parole. Ce furent des interpellations diverses, une réprobation unanime : qui pouvait se permettre une

pareille inconvenance? ou était le coupable?... il fallait le bannir!

— Silence, messieurs, continua Lucien, j'ai une question à faire, un problème à poser. Hommes de plaisir, qui reconnaissez la puissance de la matière, le triomphe des sens, j'en appelle à votre tribunal suprême, dites-moi, qu'est-ce que la vertu?

— La vertu, chez les hommes, c'est l'hypocrisie, dit l'un.

— Chez les femmes, c'est le tempérament, cria Duterme.

— Bien! continua Lucien, et je n'attendais pas moins de vous. O Brutus, vous aviez raison, la vertu n'est qu'un nom, une vaine ombre! Insensés ceux qui croient en elle, plus insensés ceux qui obéissent à ses lois! Vertu! vertu! que vient faire un pareil mot au milieu de nous? qu'avons-nous besoin de vertu pour vivre, et pour être heureux?... Arrière les gens qui croient à quelque chose, à Dieu ou à la conscience! Nous ne voulons que de joyeux compagnons. Vertu, honneur, je donnerais tout cela pour un verre de vin du Rhin.

En disant ces mots, Lucien s'était levé, ses lèvres étaient livides, ses yeux égarés, ses mains tremblaient; il riait, mais quel rire!...

— Buvons, reprit-il, à la ruine de toutes ces vieilles illusions, de ces fantômes décevans qui nous abusent; buvons à la réalité, à la matière, au néant!

— Buvons, cria-t-on de toutes parts.

L'ivresse commençait à gagner; la terreur disparaissait.

Après ce toast, dix autres toasts furent portés encore. L'un proposa de boire à l'enfer, celui-ci au paradis de Mahomet; les idées les plus incohérentes se heurtèrent, et le cliquetis des voix se mêla au cliquetis des verres.

— Messieurs, dit Duterme en se levant, j'ai aussi une santé à porter que je vous reproche tous d'avoir oubliée.

— Qu'on apporte un bowl de punch, cria Lucien, pour le toast de Duterme. Et pendant que le punch s'allumait, Duterme, recueillant ses idées et tâchant de donner du poids à son geste, prononça les paroles suivantes :

— Messieurs, il ne sera pas dit que des maris français aient oublié à la fin d'un joyeux repas de porter la santé la plus chère à tout cœur bien né : Messieurs, à nos femmes !...

Les rires à ce mot continuèrent plus bruyans que jamais. Lucien seul ne riait déjà plus.

— Il serait juste aussi, reprit d'un ton ironique un jeune homme placé auprès du stupide agent de change, il serait juste de boire à ceux qui ont pour vous les embarras et les soucis du ménage. Duterme, je propose une santé : à M. Lionnel de Beauval !

— Soit, dit Duterme, à condition que chacun en passera par là : A la santé du jeune Lionnel de Beauval !

— A ce nom funeste, Lucien avait tressailli de tous ses membres, tous les spectateurs attentifs et immobiles gardèrent le silence pour écouter.

— A votre tour, monsieur Lucien Spalma ! reprit Duterme, ne porterez-vous pas bien aussi une santé ?

— Une santé, balbutia Lucien, laquelle ?

— Parbleu ! êtes-vous le seul qui l'ignorez,

ou plutôt ne seriez-vous pas un faux frère, qui n'avez du courage qu'en paroles, et qui croyez encore que l'honneur d'un homme dépend de sa femme ?

— Non, répondit Lucien.

— Eh bien donc! refuserez-vous de porter une santé qui est sur toutes les lèvres?

— Portez-la vous-même, dit Lucien, je vous le permets.

Duterme éleva son verre; et, le choquant contre le verre de Lucien qui tremblait : — Messieurs, dit-il d'une voix assurée et sonore :

— A la santé d'Oscar de Savigny!

— Oscar! s'écria Lucien, vous vous trompez, monsieur!...

— Je me trompe? reprit Duterme en riant, ne le saviez-vous pas?

— Vous vous trompez, je le répète!

— Non, monsieur, non, sur ma parole, je ne me trompe pas, reprit Duterme; j'en appelle à tous les honnêtes gens présens ici, c'est bien M. Oscar de Savigny que j'ai voulu dire.

Lucien s'était levé ; et, prenant Duterme par la main, il l'entraîna dans un coin de la salle, et d'une voix basse et émue :

— Monsieur, lui dit-il, ce que vous venez de m'apprendre mérite des preuves ; songez que je vous en demande, et si vous ne me les donnez pas avant demain, c'est à vous que je m'en prendrai.

— Mais, dit Duterme un peu effrayé et qui ne s'attendait pas à tant de colère, songez donc bien que je n'ai répété que ce dont tout le monde s'entretient ; j'ai cru que vous ne l'ignoriez pas.

— Des preuves ! répondit Lucien sans l'entendre, il me faut des preuves ! Oscar est mon ami d'enfance, et il ne sera pas dit qu'on l'ait injustement accusé devant moi.

—Messieurs, continua-t-il en se tournant vers les convives qu'une sorte de terreur enchaînait loin de lui, vous avez entendu les paroles de cet homme, je vous prends aussi à témoin des engagemens que je vais dire : si demain l'homme que voici ne m'a pas donné des preuves convaincantes de ce qu'il a soutenu, sa vie est

à ma discrétion, et je pourrai en faire ce que je voudrai. Et maintenant que cela est convenu, je ne refuse pas de me joindre au toast qu'il a porté lui-même :

— A la santé d'Oscar de Savigny!

Lucien avait parlé à voix haute. Son œil, brillant d'abord, était redevenu terne et froid, et, en finissant, il avait serré énergiquement la main de Duterme, qui s'était retiré en tremblant pour se perdre dans le groupe de ses amis.

— Comprenez-vous cela? disait l'agent de change; pourquoi ne nous avait-il pas prévenu que l'honneur de sa femme le touchait à ce point? C'est un piége qu'il nous a tendu, un véritable guet-apens! N'est-ce pas, messieurs, que vous savez cela aussi bien que moi? N'est-ce pas que tout le monde en parle? Mais dites-le-lui donc, ne me laissez pas dans un tel embarras.

Nul ne répondait, tant la parole de Lucien avait glacé tous les cœurs, tant sa colère inspirait d'effroi. Chacun au contraire s'efforçait d'esquiver Duterme, et plusieurs déjà s'apprê-

taient à quitter le salon, n'espérant pas de plaisir pour la soirée, et n'attendant plus d'incident curieux, lorsque tout à coup on entendit sonner.

— C'est madame! dirent les uns.

— Gare l'orage! dirent les autres.

— C'est peut-être un convive retardataire, firent observer quelques uns.

Cette dernière supposition était la moins vraisemblable.

La porte ouverte, un personnage, qu'on était loin d'attendre, s'avança au milieu de tous d'un air calme et tranquille : c'était Oscar de Savigny.

A cette vue, un murmure d'anxiété circula parmi tous les assistans; tous demeurèrent l'œil baissé, l'attitude immobile, n'osant se communiquer leurs réflexions, mais prévoyant à part eux une scène étrange. Leur attente fut trompée.

Lorsque Lucien marcha vers Oscar, on s'attendait à quelque éclat de voix, à quelque apostrophe véhémente. Duterme se cacha la tête dans ses mains.

— Oscar, dit Lucien à voix basse, j'ai à te parler. Peux-tu venir demain matin chez moi ?

— Il faut, moi, que je te parle ce soir, à l'instant, répondit Oscar.

— La chose est donc bien importante ? demanda Lucien. Es-tu venu exprès pour cela?

— Exprès ; il y va de ton honneur.

— Dis-tu vrai?

— Ta femme te trompe ; tu le sais! murmura Oscar d'une voix altérée.

— Je le sais.

— Mais moi j'ai appris quel était le coupable. Je puis te fournir l'occasion de te venger.

— Parle alors.

— Ecoute. Il est minuit, dans deux heures ta femme rentrera, ne te couche pas.

— Que veux-tu dire?

— Tu le sauras. Promets-moi de rester éveillé.

— Je te le promets; mais encore?

— Un homme doit venir dans cette chambre.

— Son nom?

— Tu le connaîtras. Adieu !

— Adieu !

— Et Lucien, se tournant vers Duterme avec un air d'indignation et de mépris : — Duterme! lui cria-t-il, vous en avez menti !

L'AGRAFE EN DIAMANS.

I.

Comment Oscar se détermina à l'audacieux parti que nous lui avons vu prendre, ce qu'il avait projeté chez madame de Castelmare, ce qu'il fit en quittant Lucien, quels sont enfin ses moyens et son but, voilà ce que vous devez demander, et ce qu'il nous faut vous apprendre.

En allant chez la tante de madame Spalma, Oscar espérait bien trouver cette dernière et prendre le temps de l'amener à sa résolution. Une conversation qu'il entendit fixa davantage encore ses idées, et lui fit comprendre combien il avait besoin plus que jamais de se hâter.

— Oui, mon ami, disait madame de Castelmare à Lionnel, qui, la tête inclinée et la main appuyée sur le dos du canapé où la vieille dame était assise, prêtait à ses paroles la plus religieuse attention, j'ai vu mon neveu le ministre aujourd'hui. Il paraît fort bien disposé en votre faveur, et j'espère que votre nomination ne tardera pas.

— Oh! madame, que de remercîmens à vous faire! et que ne vous dois-je pas de reconnaissance?

— Ne parlons pas de cela, continua madame de Castelmare, je ne vous demande qu'un peu d'amitié.

A ces mots, Lionnel salua respectueusement pour se retirer; et, en se détournant, il aperçut Oscar qui le regardait fixement.

Bonjour, monsieur de Savigny, dit-il à Os-

car en lui tendant la main, et en le dirigeant vers le sofa d'un boudoir, il y a long-temps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. N'allez-vous plus à l'Opéra? Ne déjeunez-vous plus au café de Paris? On prétend que vous vous convertissez.

— On se trompe, dit Oscar, j'ai toujours été le même, et je n'ai pas besoin de conversion.

— Nous savons bien, reprit Lionnel, que vous avez beaucoup de prétention à la gravité; mais j'en sais plus d'un qui cache ainsi sous un masque sévère une humeur très-facile : le plaisir a aussi ses tartufes.

— Je ne suis pas de ceux-là.

— Peut-être. Et, par exemple, ces lettres que vous me faisiez écrire à une certaine dame mystérieuse, les démentirez-vous? Allons donc, mon cher, convenez-en, l'esprit est prompt, la chair est faible, et le philosophe le plus sage est toujours homme.

— Lionnel, demanda Oscar d'un air inquiet et empressé, j'espère que vous êtes discret, n'est-ce pas? et que vous avez toujours caché les services de cette nature que vous m'avez

rendus ; cela est entre nous deux et doit y demeurer.

— Oui, dit Lionnel; mais j'avoue que j'ai toujours désiré connaître la passion qui enchaîne à ce point votre sagesse et adoucit votre austérité. N'aurez-vous plus besoin de mon entremise?

— Rien n'a transpiré dans le monde au moins? Ma conduite est irréprochable à tous les yeux? la calomnie n'a pas osé m'atteindre?

— On cause bien un peu, dit Lionnel; mais que voulez-vous? Sur qui ne cause-t-on pas? Les uns prétendent que vous êtes en secret l'amant d'une femme très-haut placée dans la société, et que la crainte de compromettre sa réputation vous rend si discret et si réservé. D'autres font courir un bruit plus absurde encore, à savoir, que votre ami intime..... M. Lucien Spalma.....

— Lucien? dit Oscar avec indignation, qu'ose-t-on inventer? Parlez! Qui peut accréditer une semblable infamie?

— Infamie si vous voulez; mais on pense que vous continuez à madame Spalma l'affec-

tion que vous avez autrefois portée à madame de Nangis.

— Sans respect pour la foi conjugale, pour l'amitié qui m'unit à Lucien ! Une pareille supposition est une sanglante injure!

Oscar, en effet, paraissait vivement irrité ; ses traits étaient émus, sa voix altérée. Il tenait plus que jamais en cet instant à ce qu'on ne soupçonnât rien de son indigne conduite.

Ce moment de feinte colère passé : — A propos, dit-il en revenant à Lionnel dont il s'était écarté de quelques pas, je vous félicite sincèrement du bonheur qui vous arrive. Madame de Castelmare est pour vous une amie zélée et une puissante protection. Chargé d'affaires en Grèce! c'est une position brillante, un premier pas qui peut conduire à tout.

— Cela n'est pas encore fait, dit Lionnel avec insouciance.

— Vous croyez que cela n'est pas encore fait? répéta Oscar d'un ton où perçait l'ironie. Quand croyez-vous que le ministre prenne sa décision?

— Dans deux ou trois jours au plus tard.

— Merci.

Voici tout ce qu'Oscar désirait savoir.

En s'éloignant, il salua Lionnel de la main, et s'approcha de madame Spalma qui essayait sur le piano une sonate nouvelle. Ce ne fut pas cependant sans déguiser sa marche, et cacher son intention. Plus d'une fois il s'arrêta adressant des paroles amicales à tel homme dont il ne se souciait guère, des complimens empressés à telle femme qui lui était très-indifférente. Lorsque enfin il fut près d'Amélie : — Madame, lui dit-il d'un ton galant sans affectation, voici un joli morceau que vous jouez à merveille.

Et, espérant que les sons de l'instrument couvriraient le bruit de sa voix, il ajouta d'un ton mystérieux et bas : — Il faut que je vous parle ce soir.

— Ce soir? demanda madame Spalma en attaquant plus fortement les touches du clavier..... C'est un morceau qui produirait plus d'effet à quatre mains.

— Vous lui donnez, répliqua Oscar, une expression ravissante..... Cette nuit..... la porte

secrète.... mais attendez mon retour... Adieu.

— Adieu! Et madame Spalma termina par une marche vive et bruyante, qui arracha des acclamations à tous les spectateurs, et qu'Oscar lui-même applaudit avant de se retirer.

Le motif de ce départ, vous le comprenez? La lettre qu'Oscar avait reçue au commencement de la soirée l'avait surpris. L'invitation de Lucien, sa recommandation surtout, ne lui semblait pas naturelle, et il tenait à s'assurer au juste de la position des choses. Lorsqu'il arriva à la porte du salon où se faisait le souper, la lourde gaîté des convives et leurs éclats de voix augmentèrent encore son étonnement. D'où venait à Lucien cet amour insolite du plaisir, ce parti pris de débauche? Oubliait-il ses projets antérieurs, ses douleurs passées?

Oscar eut peur qu'il ne fût arrivé à son ami quelque accident heureux.

La main sur le bouton de la porte, il s'apprêtait à entrer, quand son nom, prononcé par la voix retentissante de Duterme, vint frapper son oreille. Que pouvait-on dire sur son compte? Il

écouta. Lorsqu'il entendit l'accusation portée contre lui, lorsqu'il vit sa conduite dévoilée aux yeux de Lucien, il serait difficile d'exprimer l'agitation et la colère qu'il ressentit. Dans le premier moment, et au milieu de l'irritation qui le torturait, un seul moyen lui parut bon, un seul parti convenable, c'était de souffleter Duterme pour le forcer à une éclatante rétractation. Mais soit hasard, soit inspiration, une idée subite l'illumina tout d'un coup, semblable à un éclair ou à un trait de génie. Son entrée solennelle et digne, son entretien avec Lucien, sa sortie enfin, grave en même temps et précipitée, furent la conséquence de ce plan soudainement conçu, et dont la suite de ce récit déroulera le tissu mieux que toutes nos réflexions ne pourraient le faire.

— Je savais bien, disait Oscar en retournant au plus vite chez madame de Castelmare, que le hasard me devait une récompense ! Assez long-temps il a contrarié mes desseins, détruit mes plus habiles combinaisons. Maintenant j'ai pris ma revanche ; et si j'ai été près de ma perte, c'est pour me relever plus fort que jamais.

Quel était donc l'artifice si habile, la ruse si puissante dont Oscar se glorifiait ainsi, et à quelle infamie nouvelle faut-il nous attendre encore ?

Pour finir la soirée, on dansait au piano chez madame de Castelmare, et ce fut avec peine qu'Oscar parvint à traverser les quadrilles animés qui s'étaient formés pendant son absence. Cette circonstance, du reste, ne lui déplut pas, en ce qu'elle lui fit entrevoir le moyen de causer plus facilement avec madame Spalma. Aussi s'empressa-t-il, la contredanse finie, de se proposer pour son partner.

Lorsque les premières mesures eurent donné le signal, et que les danseurs se furent placés, entre elle et lui la conversation suivante s'établit :

— Madame, je viens de voir votre mari.

— Mon mari! à cette heure?

— Oui, madame, et très-éveillé, je vous assure! Je l'ai trouvé avec une douzaine de joyeux compagnons autour d'une table bien servie, et buvant à plein verre l'oubli de ses infortunes poétiques.

— Mon ami, pourquoi me dites-vous cela? Pensez-vous que je m'intéresse aux occupations ou aux plaisirs d'un homme que je hais?

— Non sans doute; mais je vous avouerai, moi, que cela m'inquiète. Ce souper peut se prolonger; et cet entretien secret que je vous ai demandé, pourrais-je m'y rendre sans de grands risques? Entrer par un jardin, escalader un mur, prendre un escalier dérobé, ouvrir une porte secrète, sans doute cela est facile, et vous savez si jamais j'ai reculé devant la crainte d'un péril personnel; mais si l'on m'aperçoit à cette heure, si l'un des domestiques occupés à desservir venait à nous surprendre, qui sait quels malheurs peuvent en résulter pour vous? Votre nom taché, votre réputation compromise, un grand scandale peut-être! C'est pour vous que je tremble, madame; pour vous, n'est-ce pas, il m'est bien permis d'avoir peur?

— Merci! répondit madame Spalma l'œil distrait et sans tourner la tête, comme si elle eût craint, en regardant Oscar, de témoigner trop d'intérêt pour ses paroles, merci! Oh! je sais

bien que vous braveriez pour moi tous les dangers, comme moi pour vous.

— Vous? demanda Oscar d'un ton de compassion et de douce moquerie.

—Oui, moi! répondit la jeune femme; parce que je suis femme, vous croyez que le courage me manque? C'est une erreur, Oscar! et si jamais *il* voulait vous tuer! je serai aussi sa victime, car je ne veux pas vous survivre! Je n'oublierai jamais ce qu'à chaque instant votre bonté fait pour moi. Sans vous mes jours s'écouleraient dans l'ennui, ma vie serait un désert! N'est-ce pas vous qui me servez d'appui et de famille? n'est-ce pas vous qui m'accompagnez à toute heure, en tout lieu? N'êtes-vous pas mon compagnon le plus fidèle, mon ami le plus sûr? Croyez-moi, je suis toute à vous et pour toujours.

— Bien! bien! dit Oscar, qu'une protestation de cette nature impatientait sans doute en ce moment; mais ce rendez-vous, cet entretien?

— Il faut y renoncer pour aujourd'hui. Songez donc : s'il nous arrivait malheur à

tous deux! Un autre jour; si vous voulez, demain.

— Non pas, non pas, répondit Oscar avec vivacité, c'est aujourd'hui même qu'il me faut cet entretien, aujourd'hui même ; mais on peut prendre des précautions, user d'adresse. En cas de surprise, si j'avais quelque chose qui pût motiver ma présence... Nous verrons cela après la contredanse. Retirez-vous, je vous accompagnerai jusqu'à votre voiture.

Quelque temps après, et lorsque madame Spalma fut partie, Oscar rentra dans le bal en faisant chatoyer dans ses doigts une magnifique agrafe en diamans, et venant à la rencontre de Lionnel :

— Dites donc, lui demanda-t-il, est-ce que vous ne partez pas encore ?

— Non, répondit celui-ci ; et vous ?

— Il le faut. Madame Spalma, en montant dans sa voiture, a laissé tomber cette agrafe, et je vais la lui reporter pour qu'elle ne soit pas inquiète.

— Ah ! ah! dit Lionnel en riant, cela est très-habile. Étalez donc vos grands principes de

vertu, de respect pour le nœud conjugal..., un rendez-vous nocturne... mauvais sujet!

— Un rendez-vous, reprit Oscar avec laisser-aller et sans trop appuyer sur ses paroles, je vous déclare bien le contraire.

— Parbleu! dit Lionnel continuant à rire, je vous prendrais bien au piége si je vous proposais de reporter ce diamant à votre place ; c'est mon chemin à moi, et mon cabriolet m'attend.

— Je vous assure, mon cher Lionnel, dit Oscar avec bonhomie, que je le voudrais de tout mon cœur ; cela m'épargnerait une course assez désagréable, et me rendrait service.

— Pourquoi ne le pas faire alors ?

— Mais cela ne paraîtrait peut-être pas convenable.

— Où serait l'inconvenance? J'ai trouvé un diamant de prix, je le reporte sans retard, qui pourrait s'en formaliser? et ne me devra-t-on pas au contraire des remercîmens? Mais tenez, je ne veux pas abuser de votre position ; seulement ne soyez plus si rigoriste, et cessez à l'avenir d'afficher un stoïcisme qui n'appartient pas à votre âge.

— Mon Dieu! je vous jure, mon cher Lionnel, que je ne tiens pas du tout à reporter ce diamant; et pour mon compte, je vous le confierais sans peine.

— Sans peine! En vérité?

— En vérité.

— Eh bien! je veux vous punir de votre mauvaise foi. Donnez-moi ce bijou, je me charge de le remettre à son adresse.

— Mais, observa Oscar, peut-être ne trouverez-vous personne?

— C'eût été la même chose pour vous. Allons! ne me retardez pas plus long-temps. Adieu.

Et le jeune homme sortit riant aux éclats de sa malicieuse plaisanterie.

— Maintenant, s'écria Oscar, advienne que pourra!

II.

La nuit était noire ; de sombres nuages semblaient peser sur le faîte des édifices, et une brume épaisse les enveloppait de son froid manteau. Çà et là seulement un réverbère projetait à travers les ténèbres sa clarté blafarde, qui ressemblait assez à la faible lueur d'un

cierge sur le cercueil d'un mort : c'était une nuit de silence et d'ombre. Au ciel pas une lumière, pas un bruit dans l'air, pas une voix dans l'espace ; une belle nuit pour les conspirateurs si l'on conspirait encore, et pour les amans, si l'amour de notre temps ne dédaignait trop souvent le mystère et ne marchait au grand jour. Vous auriez pu parcourir des rues, des quartiers peut-être, sans découvrir une porte entr'ouverte, une maison éclairée. Oublieux des fatigues et des soucis du lendemain, Paris semblait enseveli dans un sommeil profond et morne.

Pourtant, à l'hôtel de Lucien, vous eussiez vu, à travers les rideaux de soie, pointer une petite lumière assez semblable à la lampe d'un malade ou à la veilleuse d'une vieille femme en prière, si sa continuelle locomotion et ses rayons ambulatoires n'eussent accusé de l'agitation dans l'appartement qu'elle éclairait. Certes, s'il se fût trouvé devant l'hôtel un de ces hommes qui vivent d'imagination, et composent sur chaque accident de la vie un roman merveilleux, une fantastique rêverie, ce

spectacle eût vivement piqué sa curiosité, donné l'éveil à son inspiration. Que dans un riche hôtel, un magnifique salon fût éclairé à cette heure de mille bougies, retentissant d'harmonies, éblouissant de mille toilettes; il n'y avait rien là d'étonnant. Mais sous ces somptueux lambris, dans ces vastes appartemens, une lumière tremblante, et, pour ainsi dire, honteuse! Que pouvait-on penser? que devait-on croire? Le sort s'était-il trompé en donnant cette habitation splendide à un savant qui pâlissait sur des livres? Toutes les suppositions étaient permises, toutes les hypothèses vraisemblables.

Pour vous, qui avez suivi le fil de cette histoire, votre esprit, je l'espère, est fixé, vos idées précises. Vous n'avez pas oublié les paroles d'Oscar; et si vous réfléchissez qu'une riche agrafe avait été remise entre ses mains comme une garantie, il vous sera facile de conjecturer qu'en ce moment même, seule et presque dans l'ombre, madame Spalma préludait à un coupable entretien, à un rendez-vous adultère.

Toutefois, nous devons l'avouer, la jeune femme n'était pas aussi tranquille qu'on eût pu le supposer. Soit que l'obscurité de la nuit et le souffle glacial du vent qui, à la sortie du bal, était tombé sur ses épaules nues, eussent disposé ses esprits à la mélancolie; soit que les craintes qu'Oscar avait exprimées se retraçassent à son souvenir, toujours est-il qu'à l'altération de ses traits, on l'aurait cru souffrante et comme sous le poids d'un triste pressentiment. En rentrant à l'hôtel, la longueur et le vide des appartemens qu'elle avait traversés ajoutèrent encore à ces dispositions fâcheuses; et quand elle fut dans le salon, quand elle vit les débris épars du souper, les bouteilles renversées, les verres à demi remplis, tous ces signes enfin d'une orgie récemment éteinte, le frisson la saisit, elle trembla.

Pourquoi Oscar avait-il tant insisté pour lui parler cette nuit? Ce lieu, où elle attendait l'amant, n'était séparé que par une frêle clôture du lieu où dormait le mari. Et si le mari ne dormait pas!

C'était la première fois que de pareilles idées

venaient à madame Spalma. Jusqu'alors elle n'avait jamais porté son regard en arrière, et jamais l'image de Lucien ne s'était offerte à son esprit si menaçante et si terrible. Elle l'aimait moins encore qu'auparavant, mais elle le craignait davantage.

Dans son inquiétude même, après s'être débarrassée en tremblant des parures qui ornaient sa tête, elle alla d'un pas furtif jusqu'à la porte de la chambre à coucher que Lucien habitait seul; et là, immobile, la main sur le cœur et presque sans haleine, elle demeura long-temps comme pour épier une trahison et surprendre le secret du sommeil. Vain effroi! craintes inutiles! A en croire le silence et l'obscurité qui continuaient de régner dans l'appartement, Lucien dormait profondément et sans soupçons.

De grâce, madame, reprenez vos esprits; voici deux heures qui sonnent, c'est l'heure convenue, allez ouvrir à votre amant. Ne craignez rien, le mari dort! Ce n'est pas la première fois que, sans honte et sans remords, vous violez la sainteté du foyer do-

mestique. Çà, du courage, madame, Dieu est tolérant et le mari dort! On avait en effet frappé deux coups, et madame Spalma se levait déjà, lorsqu'à l'autre bout du salon une porte s'ouvrit subitement, et sur le seuil, le bras tendu et pâle comme un spectre, apparut Lucien Spalma.

A cette vue, la coupable pâlit, et ne put trouver un passage pour sa voix.

— Madame, dit Lucien en lui prenant la main qu'il serra fortement, retirez-vous dans votre appartement.

— Mais, monsieur... murmura-t-elle d'une voix basse et presque glacée par la peur, on a frappé.

— Je le sais, et j'ouvrirai moi-même.

— Vous même!

On frappa une seconde fois.

— Allons, madame, retirez-vous; vous comprenez qu'il peut se passer ici des choses dont vous ne devez pas être témoin.

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton si singulièrement énergique, que madame Spalma obéit sans insister davantage. Il faut

l'avouer, sur tout autre qu'elle la vue de Lucien, avec son œil hagard, ses cheveux hérissés, sa toilette en désordre, son cou nu enfin, et si blanc qu'on l'eût pris pour du marbre, eût produit encore une impression assez vive de terreur; et quand il avança vers la porte, essayant de ramener le sourire sur ses lèvres crispées par la colère, le plus intrépide aurait tremblé.

Enfin, d'une main vacillante, il tourna la clef, et aperçut face à face : Lionnel de Beauval.

Toutes les idées qui traversèrent au même moment le cerveau de Lucien tourbillonnant devant ses yeux à lui donner le vertige, je n'essaierai pas de vous les dire; il est de certaines situations qu'on doit renoncer à décrire sous peine de les affaiblir et de les défigurer. Seulement la commotion fut si forte, que Lucien se sentit défaillir, et chancela comme frappé d'une balle. Pour Lionnel, il n'avança d'abord qu'avec hésitation; malgré son intrépidité ordinaire, cette rencontre l'avait effrayé. Mais reprenant bientôt toute son assurance :

— Monsieur, dit-il, je vous demande pardon de vous importuner à une heure aussi avancée.

— A telle heure que ce soit, monsieur, dit Lucien avec un sourire, vous êtes sûr d'être le bien venu.

— C'est une agrafe en diamans, continua Lionnel, que votre dame a laissé tomber en montant dans sa voiture, et que je rapportais pour lui éviter de l'inquiétude.

— Cela est assurément très-complaisant de votre part, répondit Lucien, recevez-en mes remercîmens.

— Cela n'en vaut pas la peine; tout autre à ma place en eût fait autant.

— Non pas, reprit Lucien d'une voix qui trahissait son émotion et sa colère croissante, nous savons combien vous êtes galant, et que chacun n'a qu'à se louer de vos procédés; aussi j'espère que vous m'accorderez un plaisir.

— Lequel? demanda Lionnel.

— Il reste encore du punch, dit Lucien qui conservait les impressions récentes de la soirée, faites-moi le plaisir d'en boire avec

moi.... à la santé de ma femme... Vous ne me refuserez pas cela?

— Volontiers ; aussi bien l'air est froid et le brouillard malsain ; le punch ne peut que faire du bien.

Tous deux s'approchèrent donc de la table, Lionnel satisfait et souriant, Lucien tranquille et froid en apparence. Mais au moment où Lionnel tendit la main pour trinquer :

— Il en aurait l'insolence, murmura Lucien entre ses dents ; et de toute sa force il lui jeta son verre au visage.

Lionnel, en se sentant frappé, recula d'un pas, mais sans que la finesse de ses traits ou la grâce de ses mouvemens en fussent altérées.

— Monsieur, demanda-t-il en essuyant le sang qui couvrait sa figure, m'expliquerez-vous ce qu'une pareille conduite signifie? Je ne me bats pas avec des verres, moi! Parlez, monsieur, que veut dire cela?

— Cela veut dire, monsieur, que je suis las de vous voir, las de vous entendre, las de vous rencontrer partout! L'un de nous deux est de trop en ce monde, il faut que l'un de nous deux meure.

— Soit, mais ce n'était pas une raison pour me frapper ainsi au visage. On prendra demain mes cicatrices pour des égratignures de femme, et j'aurai l'air d'un amant malheureux.

— Monsieur, reprit Lucien, assez! Ce qui se passe en ce moment est trop sérieux pour que vous continuiez de pareilles plaisanteries. Songez qu'il s'agit de la vie d'un homme, et ce n'est pas chose frivole et légère! Ecoutez-moi!

— Je vous écoute, répondit Lionnel qui ne comprenait guère le motif de cette discussion orageuse, et qui ne voyait en tout cela qu'une injure à venger.

— Pour cacher à tous les yeux, continua Lucien redevenant grave, la scène qui vient d'éclater entre nous, pour que le monde trouve un prétexte plausible à ce duel, un motif raisonnable... Vous comprenez, monsieur?...

— Pas trop, dit Lionnel, mais dites.

— Vous viendrez demain à Tortoni; demain matin.

— J'irai; cela ne dérangera pas mes habitudes.

— Nous déjeunerons ensemble.

— Déjeuner avec vous! Voilà ce que je

refuse ; vous avez la main trop malheureuse.

— Nous déjeunerons, vous dis-je, continua Lucien, il le faut! La conversation s'engagera probablement sur la politique. Vous êtes noble, vous userez de votre privilége, vous serez insolent. Je suis du peuple, j'userai de mon droit, je vous insulterai. Et quand le monde aura pris le change, quand nul ne pourra soupçonner la cause de cette querelle, nous nous battrons alors!... nous nous battrons à mort!

Il se fit un moment de silence, puis Lucien reprenant :

— C'est convenu?...

— Oui.

— A demain!

— A demain.

Et le bruit des pas de Lionnel s'éteignit dans l'ombre des appartemens, et dans le silence de la nuit.

UN DÉJEUNER TRAGIQUE.

I.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, Oscar entra dans la chambre de Lionnel. Quoiqu'il eût pu craindre qu'une visite aussi matinale ne parût extraordinaire et n'éveillât des soupçons, une impatiente curiosité l'avait emporté cette fois sur sa prudence et sa circonspection ordinaires. Il sentait d'ailleurs que

tout ménagement était désormais inutile, et que l'essentiel était d'aller vite.

Lionnel reposait encore. Sa figure pâle, mais calme, n'offrait aucune trace d'émotion, aucun signe d'agitation ou d'inquiétude; seulement, au dessus de l'œil, une légère découpure de papier gommé attestait l'empreinte que le verre de Lucien avait laissée en se brisant. Au lieu de troubler l'harmonie de ses traits, cet accident même leur avait donné de la grâce, et, à le voir dormir ainsi, et une mouche au front, on eût dit un jeune fou qui faisait une halte entre le plaisir de la veille et celui du lendemain.

Pour Oscar, un sommeil si tranquille, une physionomie si calme l'inquiétèrent vivement. La fortune avait-elle encore une fois trahi ses espérances, déjoué ses projets? Peut-être Lucien s'était fatigué d'attendre? Peut-être encore une explication avait eu lieu qui ne lui laissait plus de soupçons?

— Comme il dort! continua-t-il en regardant Lionnel, aucun trouble ne l'agite, aucune pensée ne l'éveille.

Alors, par un mouvement brusque, il prit le bras du jeune homme et le secoua fortement.

— Hein! qui vient là? dit Lionnel interrompu subitement dans son sommeil, que me veut-on? Nous n'étions pas convenus de déjeuner si matin.

— Déjeuner! murmura Oscar; plus de doute, ils sont amis.

— Ah! c'est vous! reprit Lionnel après qu'il eut recueilli ses esprits. Je ne vous attendais pas si tôt, mon cher. J'ai, du reste, bien du nouveau à vous apprendre.

— Qu'est-ce? demanda Oscar vivement préoccupé.

— Il faut que votre ami, monsieur Lucien Spalma, soit complétement fou ou malade de la fièvre chaude, car il m'a fait hier la scène la plus offensante, la plus ridicule qu'un cerveau en démence puisse imaginer. Si de pareils accès lui prennent souvent, en vérité, mon cher, il était de votre devoir de m'en prévenir.

— Qu'est-il donc arrivé? Lucien a des mo-

mens de bizarrerie qu'il faut lui pardonner.

— Je suis aussi indulgent qu'un autre, mais, ma foi, j'ai reçu un affront grave; et quoique je ne sache pas encore bien le motif de notre querelle, je veux me venger. Mon sang a coulé, il me faut du sang.

— Vous vous battez donc? dit Oscar en s'efforçant de cacher la secrète satisfaction qu'il ressentait.

— Oui, répondit Lionnel.

— Ainsi, reprit Oscar, il vous a insulté sans raison plausible, sans explication préalable?

— Sans aucune explication. Assez! me criait-il, assez! quand je voulais lui expliquer que je venais tout simplement pour rapporter une agrafe perdue. N'espérez pas me tromper; et il répétait sa phrase : Il faut que l'un de nous deux meure! S'il tient beaucoup à cette disparition, je le veux bien pour ma part; mais vous conviendrez que cet homme a tous les symptômes d'une monomanie furieuse.

— Cela est singulier en effet! Ainsi vous n'avez jamais pu lui faire comprendre ce qui

vous amenait? Mon nom n'a pas été prononcé?.....

— Je vous répète qu'il n'a voulu rien entendre.

— Bien ! pensa Oscar, tout s'est passé comme je le prévoyais ; et reprenant la conversation : Quand vous battrez-vous ? demanda-t-il.

— Pour cela, je ne le sais pas encore, car votre ami ne fait rien comme tout le monde. Croiriez-vous qu'il a voulu que je lui promette de déjeuner ce matin avec lui, et c'est là que doit se terminer l'affaire.

— Le lieu du rendez-vous?

— Tortoni. Vous y serez?

— J'y serai.

Oscar n'était pas un de ces hommes imprévoyans qui négligent les détails, et se laissent étourdir à la première chance de succès. Une explication pouvait le perdre, et c'est pour empêcher tout éclaircissement que sa présence à Tortoni fut jugée par lui nécessaire.

— Est-ce un combat à outrance? reprit-il après un moment de silence.

— A outrance, répondit Lionnel; Monsieur

Spalma, j'imagine, l'entend ainsi, et d'ailleurs, au besoin, je le réclamerais moi-même. Cette fois, mon cher Oscar, vous aurez bien de la peine à interposer votre autorité.

— Mon Dieu! dit Oscar d'un ton contrit, combien je regrette de vous avoir donné cette fatale commission. Mais j'expliquerai tout à Lucien...

— C'est inutile! Songez donc qu'il m'a frappé au visage.

— Mais hasarder ses jours! continua Oscar, cela est terrible ! vous surtout si jeune! avec de si belles espérances, un avenir si brillant ! Et s'il vous arrive malheur, j'aurai à me reprocher d'en avoir été la cause.

— Oh ! répondit Lionnel d'une voix douce et en serrant affectueusement la main d'Oscar, ne parlez pas ainsi. Je sais trop bien que si cela était en votre pouvoir, ce duel n'aurait pas lieu, fût-ce au prix de votre sang.

Oscar s'inclina comme un auteur modeste qu'un éloge trop pompeux fait rougir; et reprenant avec une intention marquée le fil de ses idées :

— Se battre à la veille d'obtenir un rang, un poste honorable ! C'est une perspective affreuse, et combien je vous plains !

— Bah ! dit Lionnel ; seulement, je vais écrire au ministre de retarder ma nomination, si elle est prête. Avant d'accepter un emploi, encore faut-il être sûr de vivre. Qu'en pensez-vous ? Cela n'est-il pas convenable ?

— Convenable en effet.

Lionnel écrivit donc à la hâte une lettre respectueuse et polie. Il ne repoussait pas les offres si bienveillantes du ministre; le retard qu'il demandait était nécessité par des affaires importantes. Il comptait toujours sur la bonté de son excellence, et la priait de lui conserver sa protection.

— Voulez-vous que je me charge de votre lettre ? demanda Oscar, je la porterai.

— Ah ! ah ! dit Lionnel en souriant, service pour service, n'est-ce pas ? Moi hier, vous aujourd'hui. Je souhaite seulement que votre obligeance ait de meilleurs résultats que la mienne.

Un instant après, les deux interlocuteurs se séparèrent, Oscar pour aller au ministère,

Lionnel pour se rendre à Tortoni, où ils convinrent toutefois de se rejoindre. La démarche qu'Oscar entreprenait en ce moment n'était pas un détail oiseux, un acte insignifiant et superflu. Lionnel mort, sans doute il se trouverait débarrassé d'un concurrent incommode; mais le combat n'était-il pas douteux, la chance incertaine? Oscar ne voulait donc rien laisser au hasard. Comment il fit usage de cette lettre, par quelles insinuations perfides il en dénatura le sens, nous ne le dirons pas. Qu'il vous suffise de savoir que personne au monde n'avait jamais porté aussi loin qu'Oscar l'art des demi-mots, des réticences élastiques, des interprétations détournées. Ce qu'on lui demandait, il ne le savait pas; mais ce qu'on ne lui demandait pas, il le laissait deviner. Bref, les mots de créanciers, de mauvaise conduite, de libertinage, furent si habilement soufflés à l'oreille du ministre, qu'Oscar obtint de sa visite tout le succès qu'il en attendait. Le ministre avait promis de réfléchir, de prendre des renseignemens et de s'arrêter avant peu à une résolution. Que pouvait-on vouloir de plus?

— Donc, dit Oscar comme s'il eût posé la conclusion d'un raisonnement dont il avait déjà énoncé les prémisses, s'il meurt je ne le craindrai plus ; s'il vit, je ne le craindrai pas davantage. Le ministre veut des renseignemens, j'aurai soin qu'ils soient mauvais. Plus d'obstacles alors, plus d'empêchement à ma fortune. Demain, avant neuf heures, j'aurai une réponse positive, et mon sort sera décidé. Avant neuf heures !

Ici Oscar, qui marchait assez vite, s'arrêta brusquement, et posant son doigt sur son front comme s'il eût voulu retenir l'idée qui le préoccupait :

— Pourvu, continua-t-il, que Lucien persiste à ne vouloir rien entendre, pourvu que sur le lieu même du combat la lumière ne lui arrive pas ! L'impétuosité de son premier mouvement me perdrait. Il faut que de nulle part la vérité ne puisse venir. Ce duel n'aura pas lieu avant neuf heures. Après, peu m'importe ! Que leur volonté soit faite !

En parlant ainsi, Oscar entra au café, où il était attendu.

II.

Dans un des salons du premier étage, autour d'une table élégamment servie, les convives du souper de la veille s'étaient réunis à déjeuner sur l'invitation nouvelle de Lucien. Duterme seul manquait au rendez-vous; et soit que son absence imprimât un air de tristesse à ce repas,

soit que les souvenirs de la soirée précédente préoccupassent les esprits d'un triste pressentiment, au lieu d'une franche et facile gaîté, vous eussiez remarqué la contrainte dans tous les maintiens, l'abattement sur toutes les figures, un silence enfin morne et profond que de rares et froides paroles interrompaient de loin en loin. Quelques uns interrogeaient de leurs regards le regard fixe de Lucien, comme pour pressentir sa pensée et deviner son secret. D'autres se communiquaient à voix basse leurs soupçons et leurs conjectures. On rappelait les paroles de Duterme, l'entrée inattendue d'Oscar et son entretien mystérieux. Celui-ci remarquait la présence de Lionnel, celui-là le visage glacial de l'Amphitryon, qui contrastait singulièrement avec ses extravagances de la veille. Tous enfin se demandaient pourquoi on les avait réunis, et si sous un faux prétexte ne se cachait pas une intention grave qu'ils ignoraient.

L'arrivée d'Oscar n'était pas faite pour ramener la bonne humeur et rétablir la cordialité parmi les convives; la plupart même témoi-

gnèrent une répugnance instinctive, comme s'ils eussent deviné que dans le drame qui se jouait, Oscar avait un rôle honteux à remplir. Lionnel seul le reçut d'une façon affable, Lucien lui serra expressivement la main.

— Lucien, dit Oscar, j'ai appris indirectement que tu déjeunais ici, je t'en veux de ne m'avoir pas prévenu.

— Pardonne, répondit Lucien d'une voix mélancolique et faible, cela s'est fait si vite! J'ai invité monsieur, ajouta-t-il en changeant de ton et en désignant Lionnel, c'est à son intention que ce déjeuner est offert.

Lionnel s'inclina poliment.

Déjà plus d'une fois Lucien avait essayé de donner à la conversation la direction qu'il désirait; mais ses efforts étaient demeurés inutiles. A chaque question qu'il essayait de soulever, nul n'avait la volonté de répondre, et l'entretien sans cesse renoué se brisait sans cesse. Fatigué enfin d'un silence obstiné qui retardait pour lui le moment de la vengeance, il voulut profiter de la présence d'Oscar pour accomplir enfin son projet.

Oscar était connu de tous pour s'occuper avec activité des intérêts généraux et des bruits de gouvernement; saisissant donc avec empressement un rapport d'idées qui ne pouvait manquer de paraître rationnel, Lucien se tourna vers lui; et comme pour offrir au dernier arrivant l'occasion de payer sa bienvenue en paroles :

— Oscar, demanda-t-il, toi qui sais les nouvelles du jour et connais à peu de chose près le flux et le reflux des bruits ministériels, apprends-nous ce qu'on dit de nouveau dans le monde politique.

— Rien, répondit Oscar qu'une pareille question étonnait; l'opposition d'ailleurs n'a pas le secret du gouvernement, et tu sais que je fais partie de la presse opposante.

— Je le sais, dit Lucien, mission d'apôtre et de martyr, car vos réclamations sont vaines et votre voix ne peut point être écoutée.

— Croyez-vous, monsieur, demanda un des convives, que le gouvernement irait mieux aux mains de l'opposition? Depuis que nous avons un gouvernement constitutionnel, on a usé bien des hommes. Pouvez-vous m'en ci-

ter un qui se soit trouvé grand politique ?

— Cela prouve-t-il, monsieur, dit Lucien, qu'il n'y ait pas de capacités au monde ; c'est la faute des rois, qui ne savent pas les choisir.

— Allons, dit Oscar, en voilà assez sur un pareil sujet ; il n'est pas convenable de traiter à table des matières aussi graves, et de s'occuper du bonheur des peuples *inter pocula et scyphos.*

— Je croyais, monsieur, dit un second convive, que les journalistes n'étaient pas de si rigoureux moralistes, et l'on m'avait assuré que plus d'une fois ils avaient sauvé la France au dessert.

— J'ignore, répondit Oscar gravement, comment se conduisent mes confrères ; mais je sais que pour moi le journalisme a toujours été un saint ministère, la presse un sacerdoce. Personne, je l'espère, ne me fera l'injure d'en douter.

— Je connais, dit Lucien qui craignait encore de se voir arracher l'occasion qu'il cherchait, je connais toute la sévérité de tes principes et combien tes opinions sont conscien-

cieuses ; mais laisse-nous la discussion libre. Il n'y a pas de mauvais momens pour s'occuper de ses affaires. Je suis certain que M. Lionnel partage mon avis.

— Sans conteste, dit Lionnel d'un ton moitié sérieux, moitié ironique ; et si vous avez, comme je le suppose, des vues neuves à exposer, veuillez nous en faire part. Et vous, messieurs, silence ! monsieur Spalma a la parole.

— Je l'accepte, répondit Lucien.

— Silence ! crièrent les convives dont cette plaisanterie avait pour un instant réuni les suffrages, et qui ne soupçonnaient guère que Lionnel, en riant, avait répondu à un défi de mort.

— Messieurs, reprit Lucien d'un ton grave et l'œil fixé sur Lionnel, si l'on me demandait quelles peuvent être pour un gouvernement les causes de déconsidération et les occasions de ruine, je les trouverais toutes dans le mauvais choix des agens secondaires et dans le peu d'estime qu'on professe pour tout ce qui est bon, pour tout ce qui est pur, pour tout ce qui est honorable ! On s'imagine assez souvent qu'un

honnête homme est le synonyme d'un niais : on se trompe. D'ailleurs je ne sais pas même s'il ne suffirait pas d'être honnête pour paraître habile, comme il arrive quelquefois que le meilleur moyen de déguiser la vérité est de la proclamer hautement ; et quand même ce système de vertu serait prouvé mauvais, encore faudrait-il, avant d'y renoncer, l'essayer au moins une fois pour l'honneur de l'humanité.

— Bien parlé ! dit Oscar en souriant à demi, voilà de belles idées et de nobles sentimens ; malheureusement il est peu d'hommes qui les comprendraient, moins encore qui en feraient leur règle de conduite.

— Qu'en pensez-vous? demanda Lucien à Lionnel.

— Je pense, dit Lionnel, que cela peut être fort beau dans un roman ou comme exercice d'amplification ; mais, en fait de politique, ce sont des mots sonores, voilà tout.

— Cependant, dit Oscar qui voulait concilier les deux parties, et qui déjà prévoyait peut-être une issue funeste à cette discussion, il faut convenir qu'on pourrait peut-être avoir

plus de confiance en la raison progressive des hommes.

— Pensez-vous donc, interrompit brusquement Lucien, que les mots de vertu et d'honneur soient des mots vides et creux? Croyez-vous qu'on doive conduire l'espèce humaine comme un troupeau de bêtes ou une chaîne de forçats ?...

En disant ces mots, déjà le geste de Lucien était devenu plus impatient, sa parole plus ardente ; déjà, pour quelques auditeurs, il devint évident qu'une controverse ainsi commencée devait finir d'une façon violente.

— Je pense, répondit Lionnel froidement, comme certain empereur, qui de l'aveu général connaissait assez le cœur humain : il faut prendre les hommes, non par leurs vertus, mais par leurs vices.

— Oh! dit Oscar, cela peut être vrai en partie ; mais il y a du danger à proclamer de semblables maximes.

— Il n'y a pas danger, reprit Lucien, il y a honte? Monsieur, pourtant, devrait se rappeler un exemple récent, et qui a dû le frapper, lui

plus que tout autre. Ne vous souvient-t-il plus d'un gouvernement qui avait pris pour base une semblable maxime; vous savez comme il accueillait les erreurs, et comme il caressait les vices. La perfidie était son secret, le parjure sa ressource; l'égoïsme, l'ambition, la servilité s'étaient attachés à son char; toutes les mauvaises passions lui servaient de cortége. Avec de pareils soutiens, avec des appuis aussi solides, ce gouvernement-là, selon M. Lionnel, devait se promettre une longue durée, un immense avenir. Eh bien! pour le renverser, qu'a-t-il fallu? Une insurrection de trois jours.

— Si le pouvoir dont vous parlez, dit Lionnel, avait eu cinquante mille hommes de plus à ses ordres, il est probable que l'insurrection eût été réprimée, ou plutôt l'émeute vaincue.

— Vous croyez? dit Lucien; mais vous ne savez pas qu'il est de certaines syllabes magiques qui font trembler le sol et soulèvent un peuple entier! Vous ne savez donc pas que la terre de France tressaille encore au mot de liberté!

— Monsieur, répondit Lionnel toujours froid et railleur, vous devriez coudre des rimes à

cela : on dit de pareilles choses en vers, mais en prose jamais.

— Messieurs, dit Oscar interposant une dernière fois son autorité, cette discussion a déjà duré trop long-temps, et en mon nom personnel, comme au nom de tous les convives, je demande qu'elle cesse à l'instant.

— Non! reprit Lucien en bondissant, il faut que je parle, il faut que je réponde. Des plaisanteries ne sont pas des raisons, et en riant on ne prouve rien! Ce que j'ai avancé est un fait, et non pas, comme on paraît le croire, une vaine déclamation, une boutade poétique; mais il y a de certains mots que certaines gens ne comprennent pas.

— Que voulez-vous dire? demanda vivement Lionnel, qui, malgré sa résolution de rester impassible, commençait à s'échauffer sérieusement.

— Assez! assez! s'écria-t-on de toutes parts.

— Je dis, monsieur, répondit Lucien, que vos paroles sont bien d'un homme élevé dans les cours, habitué au mépris des hommes, rompu à toutes les infamies!

— Assez! répétèrent encore tous les spectateurs.

L'agitation était à son comble.

— Mon ami, observait Oscar à Lucien, modère-toi, je t'en supplie, calme ta colère.

Lucien n'écoutait rien.

— Allez, monsieur, continua-t-il en écumant, foulez aux pieds tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre, entassez flétrissure sur flétrissure, et le gouvernement qui vous écoutera paiera la dette du gouvernement d'autrefois. Et qui sait? Peut-être la France subira-t-elle le malheur d'être représentée par vous auprès d'une cour étrangère!

— Monsieur, dit Lionnel dont l'ironie s'était changée en dédain, la fierté en arrogance, si vous m'adressiez de semblables paroles entre nous et en tête à tête, je vous plaindrais, car vous êtes fou; mais ici, monsieur, vos insultes auraient du retentissement, vos outrages de nombreux échos. Si donc vous tenez à votre vie, monsieur, silence!

— Ma vie! ma vie! répéta Lucien à qui ce dernier mot avait rappelé ses tortures de

la veille, et son désespoir, et sa rage; ma vie ! monsieur, elle est au service de mes opinions; en direz-vous autant de la vôtre ?

— Encore une fois, vous êtes un fou, dit Lionnel.

— Et vous un incorrigible insolent.

A ce dernier mot de Lucien, Lionnel furieux lui frappa le visage de ses gants.

Mille cris confus s'élevèrent alors de toutes les bouches. C'est indigne ! — C'est infâme ! — Il a raison ! — Il a tort ! — C'est un fat ! — C'est un brutal !

— Nous nous battrons quand vons voudrez, criait Lionnel dont la voix couvrait toutes les voix.

— C'est fâcheux, remarquait Oscar aux convives.

Quand l'effervescence première fut un peu calmée, et que les deux rivaux purent s'entendre :

— Le lieu de la rencontre ? demanda Lionnel.

—Le bois de Vincennes.

— Votre arme ?

— Le pistolet.

— Votre heure?

— Demain, six heures!...

— Six heures, pensa Oscar, c'est trop tôt.

LE ROLE.

I.

Madame Spalma était livrée depuis la veille à une inquiétude affreuse. L'aspect glaçant de Lucien, sa figure immobile et terrible, ses paroles enfin, graves et solennelles, lui revenaient sans cesse en mémoire pour l'épouvanter. Que s'était-il passé dans cette fatale soirée? Pourquoi

ne recevait-elle aucun avis d'Oscar ? Quels malheurs lui étaient réservés?

En vain elle avait interrogé sa caméristeet tous les domestiques de l'hôtel ; nul n'avait pu éclaircir ses doutes, dissiper son incertitude. Lucien avait gardé le plus profond silence; en sortant le matin il avait, comme à dessein , prétexté un déjeuner d'amis. Loin de rassurer madame Spalma, ce rapport irrita davantage sa souffrance, ouvrit un champ plus vaste à ses tristes conjectures.

Pour bien vous faire comprendre le sentiment d'effroi et l'accablement qu'elle dut éprouver , nous avons besoin de vous expliquer combien elle était attachée à Oscar , et quel ascendant celui-ci avait gagné par degrés sur cet esprit égoïste et changeant , volontaire et faible.

D'abord, et dès le commencement de son mariage, madame Spalma s était prise à établir une comparaison entre M. de Savigny et celui qu'elle avait accepté pour époux; et comme les élans sublimes de l'un échappaient souvent à son intelligence , tandis qu'au contraire l'action incessante de l'autre se faisait sentir de plus en

plus chaque jour, elle en vint à mépriser Lucien comme un homme incapable et nul, à admirer Oscar comme un homme énergique et puissant. Peu à peu, par l'assiduité de ses soins et la continuité de sa présence, d'agréable qu'elle le trouvait, Oscar lui devint nécessaire. Puis, à mesure que Lucien, perdu dans les rêves d'une imagination capricieuse, s'éloignait du monde réel et le négligeait, elle se rapprocha d'Oscar, et se serra, pour ainsi dire, contre lui, comme pour échapper au vide qui la menaçait, à l'ennui qui promettait de l'atteindre. Ce qu'il fallait à madame Spalma, c'était moins une occupation pour le cœur qu'une distraction pour l'esprit. Elle ne demandait pas qu'on l'aimât quelquefois, mais qu'on l'amusât toujours. Pour elle, l'amour n'était pas même de *l'égoïsme à deux.*

Vous concevrez facilement comment Oscar, avec cette persévérance ordinaire que vous lui connaissez, avec ce génie de détails qu'il possédait à un si haut degré, avait su fixer exclusivement et dominer une pareille femme. Aussi, tous ses plaisirs, tous ses chagrins, toutes ses

pensées, toutes ses espérances, il en était le confident : c'était lui qui réglait ses désirs et dirigeait ses actions. L'amant avait dépossédé entièrement le mari. En perdant Lucien, il eût semblé à madame Spalma qu'elle recouvrait sa liberté; en perdant Oscar, qu'elle redevenait veuve.

Depuis surtout que Lucien avait rompu ouvertement avec une femme qu'il méprisait et qu'il s'efforçait de haïr, madame Spalma s'était dévouée plus que jamais à monsieur de Savigny. Peu de journées se passaient sans qu'elle le vît, et plus d'une fois la chambre nuptiale, fermée pour Lucien, s'ouvrit pour l'infâme amant, qui trompait si indignement celui qui fut son ami.

Il est donc impossible de ne pas reconnaître à quelle nature de réflexions madame Spalma se livrait en ce moment. De la haine pour Lucien, de la sympathie pour Oscar en faisait le fond. Et différente en ceci de certaines femmes qui plaignent au moins celui qu'elles trompent, et accusent presque celui qu'elles aiment, son cœur n'avait pour l'un que du dégoût, pour l'autre qu'une vive sollicitude.

Au milieu de ce trouble et de cette agitation, la soirée fatale se reproduisit à son souvenir avec tous ses incidens et ses détails les plus minutieux. Ce rendez-vous, d'abord demandé par Oscar avec tant d'instance, et cette conversation si pleine d'une vague terreur et de sinistres pressentimens, et cette agrafe enfin, garantie incertaine, sauvegarde inutile.

D'idée en idée, de souvenir en souvenir, madame Spalma fut ainsi amenée à ce moment de crise épouvantable, où Lucien, derrière elle, avait surgi dans l'ombre; et cette image encore se retraça à ses yeux si terrible et si menaçante, qu'invonlontairement elle frissonna de terreur.

Un domestique avait été envoyé chez Oscar pour tâcher de le voir, et en obtenir une réponse. Oscar était absent. Que faire alors, mon Dieu! et que penser? Madame Spalma se résignait à attendre, lorsqu'on lui remit un billet conçu en ces termes :

« Empêchez votre mari de sortir demain avant » neuf heures : il le faut à tout prix. »

Il le faut à tout prix!... Cette injonction laconique, cette recommandation si positive et si

pressante jetèrent du jour à travers le dédale de pensées tumultueuses et de conjectures bizarres qui tourmentaient madame Spalma. Plus de doute maintenant, plus d'incertitude! Lucien savait tout, avait tout découvert. Entre l'amant et le mari, il s'agissait de la vie : il fallait sauver l'amant *à tout prix!*

Une circonstance singulière vint encore confirmer cette croyance d'une façon irrécusable. Un domestique, en entrant dans la chambre où Lucien s'était enfermé depuis son retour, avait vu son maître occupé à nettoyer des pistolets noircis par le temps, rongés par la rouille. Dès ce moment, la conviction de madame Spalma fut complète et son parti irrévocablement arrêté.

II.

Lucien, en effet, était rentré chez lui immédiatement après que les conditions du duel eurent été convenues. Le silence qu'il avait gardé avant son départ, il le garda à son retour; et si ce n'est la teinte enflammée qui colorait ses joues naturellement pâles, nul indice n'accu-

sait les émotions violentes dont il se ressentait encore. Peu à peu même, quand il se fut retiré dans sa chambre, et que le calme de la solitude eut produit son effet accoutumé, à la colère violente, à l'emportement des sens, au tumulte des idées haineuses et vengeresses, succéda une résignation morne, et comme une résolution *fatale*. Lionnel ne lui apparut plus alors que comme l'instrument passif et aveugle d'une destinée dont il avait ressenti toute sa vie la funeste influence; et le duel du lendemain lui sembla un terme marqué depuis long-temps à ses souffrances, un dénouement prévu et inévitable, un événement enfin indépendant de sa volonté, et qu'il devait subir sans impatience comme sans crainte, sans colère comme sans désir. Cette nouvelle préoccupation d'esprit, cette soumission aux lois d'une volonté inconnue, d'une fatalité invincible, expliquent assez l'incertitude de Lucien, et son soin minutieux à faire lui-même tous les apprêts d'un combat qui ne devait plus être une vengeance particulière, mais un acte de raison et de justice et comme le jugement de Dieu.

Lorsque Lucien eut préparé ses armes, ce ne fut pas sa dernière disposition; un devoir lui restait à remplir, une pensée à exécuter. Dans le cas où la mort lui fermerait à tout jamais l'avenir, il ne voulut pas qu'on pût le taxer de mauvaise mémoire et l'accuser d'ingratitude. Voici les mots qu'il traça d'une main ferme, et que nous reproduisons en entier :

A la veille d'un combat où je puis laisser la vie, je ne veux pas que mes volontés dernières, que ma dernière sympathie soit ignorée. Je lègue ce que je possède à mon ami Oscar de Savigny, et je recommande mon nom à sa mémoire.

Quand Lucien eut écrit ceci, le dernier nuage qui couvrait sa figure se dissipa. Il se prosterna devant le Christ qui planait à son chevet, et, comme un chrétien satisfait d'avoir rempli tous ses devoirs, il se releva l'air calme et la figure sereine.

Minuit venait de sonner : le bruit des rues ne troublait plus le silence de l'appartement; le ciel était clair, et la lune de ses rayons argentait le papier brillant et les meubles polis. Lucien

ouvrit la fenêtre pour respirer l'air pur et la fraîche haleine de la nuit, pour suivre encore dans leur vol audacieux les nuages ondoyans, et percer une dernière fois les mystérieuses clartés des étoiles. Peu à peu, dans cette contemplation, sa pensée, s'élevant avec sa vue, traversa les plaines incommensurables de l'infini; et à travers le voile de son extase, la confusion de ses mille rêveries, retentit un mot puissant et sonore..... Dieu !..... Alors tout ce que la méditation a de plus grave, tout ce que la religion a de plus saint, tout ce que la poésie a de plus magnifique inonda le cœur de Lucien. Et qui pourrait dire l'harmonie de cet hymne divin, chanté ainsi au milieu du silence de la nuit en face du silence de la mort.

Un heure se passa dans cet entretien intime, dans cette éloquente contemplation. Lucien alors, comme pour abréger les instans et combler l'intervalle qui le séparait du moment convenu, se jeta dans un fauteuil et ferma les yeux pour appeler le sommeil. Alors, soit fatigue de ses nerfs tendus depuis long-temps, soit que l'extase céleste où il venait de se plon-

ger eût jeté sur son agitation intérieure un voile de calme et d'oubli, il ne tarda pas longtemps à s'abandonner au repos.

A un peintre intelligent, ce spectacle eût peut-être inspiré le sujet d'un tableau ; et quiconque a été témoin des angoisses douloureuses, des luttes successives de Lucien, aurait admiré en ce moment la sérénité de ses traits, l'expression tranquille de sa tête penchée, et ses yeux mollement fermés dont les cils noirs se détachaient sur le fond mat d'une peau blanche comme l'ivoire. Aussi, n'était l'impiété de ce temps et le scepticisme grossier de cette époque, nous comparerions volontiers Lucien à un saint qui s'endort dans la félicité ou à un martyr qui va monter au ciel.

Bientôt même à cette tranquillité profonde, à cette quiétude des sens, à cette absence de toute émotion, succéda sur sa figure une vague expression de plaisir, un indicible rayonnement de satisfaction. Ses joues se colorèrent, sa poitrine s'agita d'un mouvement plus rapide, ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour donner passage à des paroles de bonheur et

d'amour ; et sa bouche, avec un accent singulièrement doux et plaintif, murmura ce nom : *Amélie.*

Quelle interprétation donner à ce mot mystérieux ? Quel sens lui attacher? Un rêve retraçait-il au malheureux jeune homme les délices si pures des premières amours ? Voilà ce que nous pouvons supposer ; et puisque, comme Dieu, le poète a le droit de sonder les cœurs et de scruter la pensée, nous qui avons interrogé les veilles de Lucien, nous interrogerons son sommeil.

Mais comment vous décrire le spectacle ravissant qui s'offrait à sa vue et l'émotion de bonheur qui faisaient palpiter sa poitrine? Comment vous retracer ici les joies mordantes d'un premier rendez-vous d'amour ? Cette Amélie, que Lucien appelait dans son rêve, il la voyait près de lui, assise à ses côtés, belle comme autrefois, avec ses cheveux blonds et soyeux, avec sa taille souple et cambrée, avec sa voix douce, avec ses paroles enivrantes. — Amélie, disait le jeune homme, n'est-ce pas qu'un pareil amour ne doit pas finir, n'est-ce pas que tu m'aimes pour le temps et l'éternité ? Oh ! laisse-moi pas-

ser ma main dans tes cheveux; laisse-moi baiser ce front si pur, où le remords jamais n'a fait son pli.

Et la jeune femme, émue profondément, répondait à cette voix pénétrante avec une voix plus pénétrante encore. C'était des sons vagues comme le murmure du vent à travers la feuillée, ou comme une harmonieuse parole d'en haut. Mais bientôt cette scène si voluptueuse et si chaste prit un caractère plus confus; les teintes s'effacèrent, les couleurs se confondirent; aux yeux de Lucien étonné, la femme si candide et si belle disparut pour laisser place à une forme indécise, à un fantôme vain, qui tantôt s'appelait Amélie, et tantôt Stella.

— Oh! ne t'en vas pas encore, dit Lucien vivement ému, ne t'en vas pas!

La violence de la sensation l'avait éveillé. Il ouvrit les yeux. A côté de lui, comme dans son rêve, une femme jeune et belle était assise. Lucien d'abord douta de sa vue, en appela à sa raison. Mais à mesure que sa mémoire se rassura, et que le sentiment de sa position lui revint, le doute s'évanouit: la femme assise auprès

de lui, c'était bien *elle*, c'était Amélie de Nangis, c'était madame Spalma.

Vous dire l'effet que cette vue produisit sur Lucien, je ne le saurais pas. Dans le premier moment, et sous le prestige décevant du sommeil, il fut prêt à la remercier et à la bénir; mais l'erreur se dissipa à temps, et lorsque son œil tomba sur la coupable, il était redevenu froid et morne.

Madame de Nangis (car nous hésitons maintenant à lui donner le nom de Spalma) avait une toilette qu'elle affectionnait particulièrement. Un peignoir de mousseline légèrement décolleté, et qui laissait entrevoir la forme d'un cou parfaitement modelé, ceignait sa taille sans l'emprisonner. Ses cheveux descendaient le long de ses joues fraîches en anneaux longs et nombreux; et enfin son petit pied se montrait chaussé d'une élégante pantoufle. Y avait-il donc de la prétention dans cette toilette, un dessein caché dans cette coquetterie? Voulait-elle plaire? et à qui?

Lorsque Lucien fut sorti de sa stupeur, le premier mouvement qui lui vint fut un mou-

vement de surprise mêlée peut-être d'une curiosité involontaire ; et les premières paroles qui se présentèrent à son esprit furent celles-ci : — Vous ici, madame ! Que venez-vous y faire ? et que me voulez-vous ?...

Madame de Nangis hésita à répondre : on eût dit qu'au moment d'exécuter une résolution arrêtée d'avance, la force de volonté lui manquait ; mais cette hésitation dura peu, et fixant sur Lucien un œil ferme et transparent : — J'ai à vous parler ! répondit-elle.

— A moi ? demanda Lucien. Quel peut être le motif qui vous amène dans cette chambre, où depuis un an vous n'êtes point entrée, et où j'espérais ne vous plus recevoir jamais.

— Vous espériez? dit madame Spalma d'une voix faible, et qui semblait altérée par la douleur.

— Il n'y a rien là qui puisse vous étonner, dit Lucien. Mais parlez vite, madame, j'ai peu d'instans à vous donner.

— Je le sais, dit vivement madame Spalma que ces paroles avaient fait tressaillir.

— Vous le savez ? demanda Lucien, et com-

ment, et par qui ?... Qui vous a si bien informé de mes intentions ? Qui vous informe de ma conduite ?

— Lucien ! répondit madame Spalma sans être intimidée, croyez-vous que je m'occupe assez peu de vous pour n'avoir rien remarqué ; et votre tristesse sombre, et votre silence plus morne qu'à l'ordinaire, croyez-vous que je n'aie rien soupçonné, rien craint ? Et ces armes d'ailleurs que je vois ici ne m'en disent-elles pas assez ? Vous allez vous battre.

Madame Spalma avait parlé avec tant de vivacité que Lucien ne put songer à l'interrompre ; mais quand elle eut fini, relevant le front et laissant tomber sur elle un regard dédaigneux : — Que vous importe cela ? Depuis quand vous souciez-vous tant de mes actions, vous intéressez-vous si vivement à ma personne ? Je vais me battre, en quoi cela vous touche-t-il ?... Entre vous et moi, qu'y a-t-il de commun ? Dites ?

Et comme madame Spalma baissait la tête sans répondre, il ajouta d'une voix moins colère, mais plus triste : — Ne suis-je pas libre

de disposer d'une vie que vous avez abreuvée d'amertumes; et la mort ne sera-t-elle pas pour moi un bienfait?... Allons, madame, il faut que je parte : Adieu.

En disant cela, Lucien se dirigea vers la porte; mais s'élançant au devant de ses pas et tombant à genoux : — Lucien! s'écria la jeune femme éperdue et les mains jointes, Lucien, je suis bien coupable!

Lucien s'arrêta.

— Madame, dit-il, je vous en prie, laissez-moi partir; il faut que je parte.

— Non, vous ne partirez pas! s'écria Amélie, avant de m'avoir entendue; vous ne pouvez refuser de m'entendre.

— Parlez donc, dit Lucien, si vous croyez cela utile; parlez.

Et il s'assit avec un air d'indifférence affecté sur le canapé qui faisait face à la porte de sortie. Madame Spalma vint s'asseoir près de lui.

— Lucien, dit-elle avec lenteur et comme si elle eût mesuré chacune de ses paroles, je suis bien coupable! oui, je vous ai offensé! je vous

ai méconnu; mais vous êtes bien vengé par mes chagrins, par mes remords.

Lucien la regarda. Jamais le repentir n'avait eu plus de contrition, la douleur plus d'abattement.

— Si vous saviez ce que je souffre, continua-t-elle, au lieu de m'accabler, vous me plaindriez peut-être! Je suis bien malheureuse!

— Malheureuse! vous? demanda Lucien que jamais la peine d'autrui n'avait laissé indifférent; malheureuse, et pourquoi? Que vous manque-t-il de ce qui fait le bonheur ici-bas? N'êtes-vous pas riche, jolie, enviée?

— Et vous?

— Moi! reprit Lucien dont la sensibilité commençait à s'éveiller, eh mon Dieu! madame, que vous fait le sort d'un pauvre insensé?... Le peu de bonheur qu'il a goûté en cette vie, c'est à vous qu'il le doit. N'avez-vous pas fait assez pour lui?

En parlant ainsi, Lucien se leva pour s'éloigner; mais il sentit la main de la jeune femme se poser sur la sienne, et il tressaillit.

— Restez encore, dit celle-ci, voulez-vous m'arracher un moment de bonheur?

— Je ne vous comprends pas, dit Lucien, que des souvenirs plus clairs, des idées plus distinctes ramenaient enfin au sentiment réel de cette position bizarre ; avez-vous donc attendu ce jour pour me marquer tant d'intérêt, me témoigner tant de dévouement? N'êtes-vous plus la même femme qui m'avez indignement trompé ? Allons, madame, ceci est un jeu; tant de pitié pour le mari aurait lieu de déplaire à l'amant, et je ne veux pas qu'il puisse vous accuser d'infidélité. Vous êtes exacte aux rendez-vous qu'on vous donne, je veux être exact aussi au rendez-vous que j'ai accepté. Laissez-moi donc, et épargnez-vous un repentir auquel je ne puis pas croire

— Vous êtes bien cruel ! dit madame Spalma l'œil humide; mais j'ai mérité vos reproches, j'ai mérité votre mépris ! Je ne me plains pas !... Pourtant, si une douleur réelle, si un remords sincère pouvait expier ma faute ; oh ! Lucien, je n'en doute pas, vous me pardonneriez.

La voix de madame Spalma était si émue, que Lucien ne put se décider à la quitter encore.

— Madame, lui dit-il, votre repentir est juste, votre douleur légitime. Vous ne savez pas combien d'illusions vous m'avez arrachées, et quel bonheur vous avez détruit. Vous ne savez pas quel cœur vous avez brisé, quel homme vous avez offensé, et pour qui?...

— Lucien!...

— Écoutez, reprit-il; à ce moment suprême, j'ai besoin de vous dire combien je vous ai aimée, combien peut-être je vous aimerais encore. En vain, madame, j'ai voulu cacher sous un masque indifférent le chagrin qui me dévorait; cet amour, qui faisait mon tourment, en vain j'ai voulu l'étouffer dans ma poitrine, rien n'y a fait. Le jour, la nuit, en tout lieu, votre image me suivait.

— Mais, demanda madame Spalma, cette dissipation que vous affectiez, cette gaîté qui semblait pour vous un parti pris?

— Cette gaîté, madame, ah! puissiez-vous ne jamais connaître une pareille gaîté! Puissiez-vous ne jamais savoir ce qu'on souffre à vouloir masquer d'une insensibilité feinte les

angoisses du cœur, et comme le rire est souvent plus poignant que les pleurs.

En prononçant ces mots, Lucien laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et des larmes s'échappèrent de ses yeux. Puis soudain, et comme pour échapper d'un bond aux idées pénibles qui l'accablaient, il repoussa Amélie qui s'était approchée de lui; et s'élançant une seconde fois vers la porte — Adieu, madame, dit-il avec effort, adieu ! Soyez heureuse !

Comment vous peindre alors le trouble et l'agitation de madame Spalma ? Comment vous la représenter, se précipitant au devant de son époux, et s'élançant dans ses bras ? Quel accent donner à ces paroles, qu'elle jeta comme un dernier moyen, comme un dernier effort : — Lucien, je n'ai jamais cessé de t'aimer !... reste, je t'aime encore !

Je t'aime ! Il y avait bien long-temps que Lucien n'avait entendu prononcer un pareil mot ! Lui aimé ! Si pourtant cela était vrai; si, malgré un égarement passager, une inconséquence coupable, le fond du cœur était resté pur, n'y avait-il pas encore du bonheur à espérer ?

— Amélie, dit-il d'une voix profondément émue, que venez vous de dire ?... et pourquoi l'avez-vous dit ? Il valait mieux me laisser partir sans éveiller en moi une pareille espérance, un pareil regret ?...

— Lucien, continua la jeune femme d'un accent mesuré, comme est d'ordinaire l'accent de la passion qui veut émouvoir ou persuader, ne vous souvient-il plus des jours fortunés que nous avons passés ensemble, des délices que nous avons goûtées ?

— Je me les rappelle, dit Lucien ; et comment peut-on oublier de pareils souvenirs ? Tout à l'heure encore, pendant mon sommeil, en rêve, j'avais retrouvé le temps dont vous me parlez ; je vous revoyais comme vous étiez alors, plus aimante, si ce n'est plus belle ; vous aviez encore de douces paroles pour mes chagrins, et vous m'appeliez Lucien, et je vous appelais Amélie ! Je vous ai dit que c'était un rêve.

— Pourquoi ce rêve, dit madame Spalma, ne deviendrait-il pas pour vous une réalité ? Pourquoi désespérer ainsi du bonheur ? Oh ! si vous vouliez me pardonner, si vous me promet-

tiez d'effacer à jamais ma honte de votre souvenir, de voir en moi comme jadis l'amante dévouée et soumise, la femme qui vous a choisi entre tous les hommes !...

Neuf heures sonnaient en ce moment.

En ce moment aussi le masque tomba. Madame Spalma redevint la maîtresse d'Oscar, et comme un habile comédien oublie son rôle en rentrant dans la coulisse : — Sauvé ! s'écria-t-elle.

Ce mot produisit sur Lucien un effet si étrange et si inattendu, qu'il resta quelque temps sans parole et comme frappé d'immobilité. — Sauvé ! répéta-t-il sourdement, sauvé ! Qui ?..... Ceci, ajouta-t-il en haletant, était donc un jeu infâme, une horrible comédie ! Oh !.....

La voix lui manqua. D'un bond il se précipita sur ses pistolets, et s'enfuit en écumant.

LE JUGEMENT.

Lucien descendait avec vitesse, il tenait dans la main sa boîte à pistolets, son visage était livide et tous ses traits décomposés. Tandis qu'il traversait le vestibule des appartemens, il vit Oscar de Savigny qui s'avançait à sa rencontre. Jamais la figure d'Oscar n'avait été si

rayonnante ; l'orgueil et la satisfaction qui s'y peignaient produisirent une impression funeste sur l'âme irritée de Lucien ; à cette heure solennelle, l'aspect d'une heureuse insouciance semblait insulter à sa douleur : aussi coudoya-t-il Oscar sans prononcer une parole.

— Où vas-tu ? lui dit ce dernier.

— Je vais au rendez-vous.

— Déjà ! reprit Oscar d'un air et d'un ton ironiques, mais il y a deux heures que ces messieurs se sont lassés d'attendre.

— J'irai chez eux.

En prononçant ces mots, Lucien continua sa route ; il entr'ouvrait la dernière porte quand, du fond des appartemens, un cri se fit entendre, et l'on vit s'élancer madame Lucien Spalma.

Obsédée par cette idée fixe que Lucien connaissait la trahison de son amant et que les jours d'Oscar étaient seuls menacés, son esprit était demeuré en proie aux inquiétudes les plus vives. Elle était convaincue, mais sans le concevoir, que ce rôle pénible dont elle venait de rejeter le masque, avait été joué pour sauver son amant ; elle n'eût pas trouvé pour un autre

les paroles d'amour, de candeur et de repentir sur lesquelles la peur avait seule répandu l'accent de vérité. Aussi, quand les deux voix d'Oscar et de Lucien réunies vinrent frapper son oreille, tous les malheurs qu'elle avait longtemps pressentis se dressèrent d'un coup devant elle avec une si extrême exagération qu'égarée par le désespoir, et perdant toute retenue, la malheureuse fit un cri soudain, et se précipita échevelée vers Oscar. Dès qu'elle l'entrevit :

— Ne te bats pas ! ne te bats pas ! lui cria-t-elle; et, saisissant la main de Savigny dans les siennes, elle sembla s'attacher à lui.

Oscar frappa du pied avec une horrible expression de rage, et, secouant le bras, il se débarrassa violemment d'Amélie qui, surprise et consternée, s'appuya contre la muraille pour contempler Lucien, et pour démêler sur son visage ce qu'elle devait croire. Ce fut alors qu'elle put entrevoir l'abîme dans lequel son emportement venait de les précipiter tous trois; car jamais, dans ses rêves les plus épouvantables, elle n'avait vu Lucien tel qu'il était maintenant sous ses yeux. Pas une goutte de

sang ne colorait ses traits, son regard était fixe et ses lèvres tremblantes; on l'eût dit frappé de la foudre, car cette révélation inattendue le faisait douter un instant de la réalité des choses qu'il venait de voir et d'entendre.

Et cependant comment douter encore? une infâme passion ne venait-elle pas d'éclater dans l'effroi de la femme, et dans la brusquerie d'Oscar une indigne familiarité? Comment douter encore! l'erreur seule d'Amélie ne parlait-elle pas assez haut? quelle autre révélation que celle d'une conscience coupable avait pu la conduire à signaler Oscar comme un acteur du duel? N'était-ce pas le dénoncer?

Toutes ces réflexions et mille autres sillonnant, comme autant d'éclairs, l'esprit de Lucien, y laissèrent une clarté sombre qui ne s'éteignit plus, et lui fit désormais considérer le monde comme à travers un voile épais : tous les liens de mœurs, de préjugés, de convenances se rompirent autour de lui. Par une énergie peu commune, ses passions avaient, jusqu'à cette heure, conservé leur ensemble et leur harmonie primitives; mais cette dernière catastrophe,

impossible à prévoir et plus encore à tolérer, les atteignit d'un coup dont elles ne se relevèrent jamais. Depuis ce jour, le sentiment de la sociabilité périt dans l'âme de Lucien ; et désespérément il s'abandonna à un fatalisme instinctif, méconnaissant toutes les lois sociales et les bravant avec une dédaigneuse indifférence. Aussi, dans toute la scène étrange qui me reste à décrire, se montra-t-il inflexible et dur, comme s'il eût été l'image ou l'interprète d'une fatalité aveugle. Sans doute, à cet instant suprême qui terminait sa première existence pour en recommencer une autre, sans doute il crut à une mission ; sans doute il crut entendre une voix intérieure, qui lui dictait ses irrévocables décrets. Jeté par tant de déceptions hors des lois ordinaires, il sentait un immense besoin de justice ; et, ne trouvant de recours nulle part, il se créa spontanément le juge et le bourreau de ceux qui l'avaient dégradé.

Aussi, malgré le spasme douloureux imprimé sur tous les plis de son visage, les traits en étaient si sévères, l'expression si fixe et la déco-

loration si complète, qu'on eût dit un masque de fer représentant l'inflexible destin. Quand il s'approcha d'Amélie pour lui prendre la main, elle devint froide comme un marbre; et tombant à genoux :

— Ayez pitié de moi... murmura-t-elle.

Mais lui, sans se baisser, sans même regarder la victime tremblante à ses pieds, il dit d'une voix creuse et brisée :

— Madame, était-ce lui qui me trompait?

— C'était lui... répondit-elle si bas qu'on l'entendit à peine, malgré le silence effrayant qui régnait.

— Les lettres qu'il vous écrivait n'étaient pas de sa main?

— Non, monsieur.

— Pourquoi?

— Par prudence.

— Vous avez donné l'autre jour un rendez-vous dans ma maison; qui devait y venir?

— C'était lui.

Lucien avait fait cet interrogatoire avec la gravité d'un juge. Il s'approcha du meuble sur

lequel était déposée sa boîte à pistolets, il l'ouvrit, en tira les armes, et les chargea toutes les deux avec tant de rapidité, qu'Oscar n'osa tenter la fuite : il pâlit à son tour. Amélie, glacée d'épouvante, voulut se traîner vers la porte; mais Lucien l'enchaîna d'un geste impératif, et s'adressant au séducteur : — Ce que madame vient de dire est-il vrai?

— Vrai, répondit Oscar.

— Eh bien! vous êtes mort! répondit Lucien en l'ajustant.

L'expression d'une peur ignoble se répandit subitement sur le visage d'Oscar.

— Mais, monsieur! disait-il d'une voix haletante, vous m'assassinez; ne suis-je pas sans armes?

Le pistolet fut relevé.

—Je n'avais pas d'armes non plus quand vous êtes venu me dérober l'honneur et les illusions qui font aimer la vie... Toutefois la vengeance ne doit pas imiter le crime dans ce qu'il a de lâche. Prenez l'autre pistolet, et tirons ensemble : Dieu est juste!

Oscar ne bougea point. Il rassemblait toutes

ses forces afin de poursuivre ce premier avantage; il s'enhardissait de cette misérable trève; ne sachant pas combien les hommes changent au-delà de certaines limites, il espérait encore dominer Lucien par sa persévérance.

— Monsieur, dit-il avec une sorte de calme étudié, il est trop évident pour moi que le délire enchaîne toutes vos facultés. Le crime que vous avez failli commettre sur ma personne en est la preuve; car naguère je vous ai connu pour homme sage et vertueux. Pensez-vous qu'il me convienne de jouer une existence sérieuse et sensée contre l'existence d'un fou? Non! je refuse votre duel, les enjeux n'y sont pas égaux; vous risquez une existence flétrie, moi je risque une vie qui s'annonce sous les plus favorables auspices.

— D'autres raisons, monsieur! lui cria Lucien en agitant son pistolet.

— Et quelle raison meilleure me demandez-vous donc? Quelle raison meilleure que la disparité de nos positions? N'êtes-vous pas un homme convaincu d'incapacité, tandis que sur moi maintenant reposent de graves intérêts;

térêts. Monsieur, je suis chargé d'affaires à Constantinople!

Il comptait étourdir Lucien, et l'irriter à force d'impudence; mais pareilles manœuvres n'étaient plus supportables; et Lucien, parfaitement calme, abaissa le canon de son pistolet.

— Je vous ai demandé d'autres raisons, dit-il.

C'est alors que, voyant tout espoir éteint, le misérable fut anéanti. Tel était donc le dénouement de ses longues et glorieuses machinations. Ainsi devait s'éteindre une vie qu'il était parvenu à se rendre si désirable! Tantôt il se tordait les mains et cherchait quelque chose à dire, tantôt ses yeux semblaient adresser à son juge de lâches supplications. Ses dents s'entrechoquaient, et ses cheveux semblaient se dresser sur sa tête.

Encore agenouillée, la tremblante Amélie avait écouté ce dialogue avec une anxiété toujours croissante. Quand elle vit l'exécution si proche, sa respiration devint bruyante et saccadée, elle se laissa retomber lourdement, et ferma les yeux.

Cependant Lucien répétait : — Votre juge

est sévère, mais il est équitable. Avez-vous quelque chose à dire?

O génie de l'intrigue! science du monde et des hommes, ne pourrez-vous donc rien pour votre adepte? Vous l'avez porté jusqu'au but par dessus tous les précipices, l'abandonnerez-vous à ce dernier moment? Vous saviez lui souffler des ruses infernales contre les roués du monde; et vous restez muets devant la colère d'un honnête homme!

— Lucien! Lucien, par pitié! Songez à notre longue amitié! Lucien, pardonnez-moi!..... C'est un assassinat que vous allez commettre, Lucien!

Ainsi criait Oscar, et ses paroles se précipitaient avec une rapidité d'autant plus grande, que le fatal instant approchait davantage.

— Grâce! grâce pour lui! murmurait en même temps la malheureuse femme sans oser relever la tête.

Ce tableau lamentable, ces cris de désespoir et ces tortures ne semblaient pas même pénétrer jusqu'à l'âme de l'exécuteur, tant il demeurait impassible.

Alors, par un dernier effort, le désespoir d'Oscar enfanta la ressource d'un odieux mensonge. La crainte le rendait capable de tout, et même de sacrifier celle qui s'était dévouée pour lui. Il s'adressa donc à Lucien :

— Vous vous êtes fait juge dans votre propre cause, puis-je espérer de vous justice pour la mienne?

— Parlez, répondit Lucien avec une admible dignité; et tâchez d'être sincère autant que je serai juste.

— Eh bien! sachez-le donc! Ce n'est pas moi qui vous ai ravi cette femme, c'est vous qui me l'avez dérobée! car elle était à moi, je vous le jure; elle m'appartenait corps et âme, quand vous l'avez séduite.

A ces mots, Amélie se redressa de toute sa hauteur; la honte fit refluer le sang à son visage, elle resta muette et comme pétrifiée.

Lucien gardait encore le silence. Oscar continua :

— Vous voyez donc que je n'ai pas versé sur votre nom l'infamie dont vous m'accusez. C'est vous qui l'avez prise. Ah! souvenez-vous

donc que je vous écartais de ce fatal amour! Non, je ne vous ai pas volontairement offensé, Lucien! Ne me condamnez pas à payer une faute que vous avez commise.

— Prenez bien garde à ces paroles. Vous pouvez déplacer ma vengeance, non pas l'anéantir. Il ne me faut qu'une victime, mais il m'en faut une absolument. Eh bien! répondez. Est-il vrai que cette femme soit venue déshonorée dans mes bras? et si c'est vrai, faites qu'elle en convienne.

— Amélie! répondez, cria soudainement Oscar; et, pour la retirer de sa stupeur, il la secouait violemment. Amélie! mais avouez donc! Voulez-vous me faire mourir? Avouez! lui murmurait-il à l'oreille; pour votre salut même, avouez! je vais vous chercher du secours.

Amélie s'inclina vers Lucien avec une douleur sans égale, et sa langue pouvait proférer à peine quelques sons inintelligibles : Oscar l'encourageait avec une dégoûtante sollicitude. Enfin ces mots parvinrent aux oreilles du juge :

— Ce qu'il a dit est vrai!

Puis vaincue par l'horreur de cet indigne aveu, quoiqu'elle n'en comprît pas toute l'éten-

due, Amélie chancela, ses membres se raidirent, et son amant la déposa sur un divan.

— Monsieur, lui dit Lucien, vous n'avez pas commis ce seul crime envers moi. Depuis que vous me connaissez, comme un mauvais génie, vous avez marché sur ma trace infatigablement; vous avez dévoré ma vie pour augmenter la vôtre; mais je ne me venge point de pareilles bassesses. Ainsi, jusqu'au jour où vous tomberez aux mains d'un autre juge, vos forfaits resteront impunis; ma justice vous absout de l'un, et mon mépris des autres. Sortez!

Une joie inespérée dilata tous les traits d'Oscar; d'un bond il se précipita hors de la chambre; et bientôt un sourire étrangement moqueur crispa les lèvres de Lucien; il apercevait de loin Oscar, en désordre, qui fuyait dans la cour.

— Madame, c'est à votre tour, dit-il; et avec une aisance effrayante, il s'assit auprès d'elle. Rien ne pouvait faire soupçonner la terrible justice qu'il prétendait se rendre.

II.

Amélie reprenait lentement l'usage de ses sens. Dès que ses paupières s'entr'ouvrirent, dès qu'elle aperçut Lucien toujours sombre et penché sur elle, ainsi qu'un vautour couvant sa proie, elle promena les yeux dans la chambre avec une vive inquiétude, et, n'ayant ren-

contré personne, elle ne put dissimuler un mouvement d'effroi. Ses deux mains se joignirent comme pour commencer une prière; mais réfléchissant à l'énormité de son crime, et surtout à celui mille fois plus odieux qu'elle venait d'assumer sur sa tête, elle retomba dans un abattement complet; l'éclair momentané dont ses regards venaient de briller s'éteignit; sa tête pâle, enveloppée de longs cheveux, et respirant la crainte, pencha sur sa poitrine; elle n'osa rompre le silence qui l'entourait, silence menaçant et lugubre!

Le visage de Lucien portait tant d'infortunes et d'angoisses, qu'il aurait arraché des larmes à toute autre femme qu'Amélie. Plus triste, plus désespéré était encore l'âme du malheureux, car il fouillait alors jusqu'au fonds de son cœur, il ramassait avec un sentiment de pitié profonde tous les souvenirs de jeunesse et de félicité dont son âme était riche. Déplorable richesse! elle fait supporter avec peine la pauvreté qui lui succède. Que doit penser des espérances folles, des promesses flatteuses dont l'avenir enivre, celui qui n'a récolté que l'opprobre et la déception?

Lucien s'était levé ; il parcourait la chambre avec un trouble extrême, quand tout à coup dans une glace ayant aperçu son visage, ayant vu ses traits altérés, ses cheveux en désordre et l'agitation générale qui se peignait en lui, soudain il s'arrêta, se rendit maître de la souffrance qui rongeait son cœur, et revêtit la haute dignité dont il avait fait preuve contre Oscar.

— Je suis un exécuteur, pensa-t-il, j'accomplis ce qu'une volonté d'en haut m'inspire; que cette volonté parle !

Après quelques momens passés dans une sorte d'extase, Lucien prit un siége, il s'assit devant sa femme, et prononça froidement ce discours :

— Que votre mémoire se reporte sur les deux années douloureuses qui viennent de s'écouler, madame ; déroulez-en tous les tableaux, et songez aux moindres détails, parce que l'heure est proche où vous rendrez compte de votre conduite, d'abord à moi, puis à Dieu. Et devant ces deux juges, il faut être sincère, car l'un sait bien des choses, et l'autre les sait toutes.

N'est-il pas vrai, madame, que vous fîtes, il y a deux ans, la connaissance d'un jeune homme peu fortuné selon le monde, mais d'une âme belle et heureuse, puisqu'il se repaissait noblement de toutes les pensées poétiques, de toutes les paroles divines, de tous les rêves religieux dont l'homme peut se faire un appui contre les misères terrestres. Quel besoin avait-il des consolations mondaines celui qui portait dans son cœur la sérénité du ciel? Quel besoin des joies sensuelles celui dont l'âme emprisonnée demandait un chemin pour retourner à sa patrie éthérée? Je me souviens de l'avoir connu ce jeune homme! Il était de feu pour le bien, pour le bonheur de ses semblables, pour le soulagement de toutes les douleurs humaines; il était heureux de nos joies ou pleurait en séchant nos larmes. Combien les éternelles beautés de la nature, ou les beautés plus mystérieuses de l'humanité, ne lui fournissaient-elles pas d'inspirations sublimes! Son cœur n'était pas trop étroit pour embrasser ensemble Dieu, l'univers et l'homme.

Oh! moi qui l'ai connu, je ne peux songer

à lui sans regret; vous, madame, qui l'avez aussi connu, pouvez-vous songer à lui sans remords?

Amélie se cacha la tête entre les mains, et Lucien poursuivit :

— Vous seriez touchée, madame, si je vous racontais combien son âme avait besoin d'aimer. Ces misérables vanités dont se composent les amours de ce siècle ne le pénétraient pas; ni la richesse, ni le nom, ni même la beauté ne faisaient naître en lui ces penchans vulgaires aux quels la foule s'abandonne. Mais un regard sympathique, une pensée d'amour, voilà ce qu'il rêvait. Oh! pour la première larme d'une vierge pudique, pour sentir sa main tendrement pressée dans la main d'une femme sincère, il eût donné la vie qui lui restait à parcourir, il eût donné la gloire qu'il pouvait espérer un jour : voilà ce qu'il était.

Eh bien! suis-je assez malheureux, madame? ce jeune homme sublime je l'ai senti vivre en moi; son imagination, ses passions, ses rêves, tout cela m'appartenait, tout cela, c'était moi! Le croirait-on? ô ciel! persuadera-t-on à des

hommes sensés que ce divin enfant soit descendu si bas ? Il priait, et moi je suis las même de blasphémer ; il chérissait Dieu comme on chérit son père, moi, je le crains à peine ; il croyait à l'âme immortelle, et moi je me demande si la vie des sens elle-même n'est pas un songe amer ; il aimait tout, et moi !..... je hais ou je méprise tout ! Vous voyez donc bien qu'il est mort, et c'est une imposture à moi de me nommer encore Lucien Spalma !...

Ne pleurez point, madame, ce ne sont point des larmes qu'il faut répandre sur sa tombe ; car apprenez qu'il n'est pas mort d'un accident, il est mort d'un assassinat ! Et moi, déplorable héritier de son nom, je jure d'apaiser cette ombre qui vient à chaque instant me demander vengeance. Maintenant, prêtez l'oreille aux infortunes de Lucien, je vais vous dire qui l'a tué !

— Monsieur ! monsieur ! épargnez-moi !

— Que sera-ce donc, madame, s'écria Lucien d'un ton prophétique, que sera-ce quand vous l'entendrez de Dieu même ?

La coupable se tut ; Lucien continua :

— Comme il faut peu de chose pour détruire le bonheur d'un homme! Un evénement inaperçu, que sais-je? une rencontre, un regard, suffisent pour le précipiter de la sphère la plus haute dans les derniers abîmes du malheur. C'est une misère étrange que de si faibles causes engendrent de si grands effets, qu'un être raisonnable et fier soit torturé jusqu'au dernier soupir parce que son destin l'a conduit d'un côté plutôt que d'un autre!

Dans une fatale soirée, le jeune poète dont je vous entretiens, l'adolescent candide et pur fut remarqué par une femme!... une femme à qui il ne manquait aucune des séductions ordinaires; elle était riche, elle était noble, elle était belle. Mais son âme!..... vous seule vous pouvez savoir ce qui se passait dans son âme, car ni moi ni personne n'en pénétrera le mystère. Comment celle qui vivait heureuse dans les bras d'un amant, qui brillait entre toutes et régnait, comment s'est-elle fait un infâme plaisir d'arracher à sa vie paisible un pauvre jeune homme et de l'associer à son sort! Dévora-t-elle cette existence par caprice ou par cruauté?

Était-ce un jeu, était-ce un crime? légèreté ou dépravation? Vous le savez, madame; mais moi ce que je sais, c'est qu'avec un art infini vous avez enlacé votre déplorable victime, que vous l'avez traînée jusqu'aux autels, abusant de sa confiance, de sa crédulité; que sur la croix et les livres sacrés qu'il adorait, vous avez commis ce parjure de vous donner à lui quand vous n'étiez pas à vous-même, en sorte que l'adultère l'attendait d'avance, et qu'il le rencontra en franchissant pour la première fois le seuil de votre porte.

— Non! non, cela n'est pas!

— Ce que je sais encore, c'est que depuis ce jour vous avez flétri tour à tour chacune de ses illusions, que vous avez empoisonné toute sa vie, que vous l'avez mené loin dans la route de perdition. Il croyait à votre amour, et vous le détestiez; il croyait à vos vertus, et vous l'entraîniez dans le monde; il croyait à vos sermens, et vous le trompiez; il croyait à l'honneur, et vous l'entouriez de honte; il croyait à Dieu, et vous le rendiez si misérable qu'il méconnut enfin l'éternelle justice!

— Ayez pitié de moi!

— Avez-vous eu pitié de Lucien Spalma?

Quand il sortait de votre hôtel, la pâleur de son front, l'abattement et la douleur empreints sur son visage faisaient pitié sans doute aux mendians de la rue qui murmuraient à son aspect: je ne voudrais pas être ce riche!... Mais vous, triomphante et parée, le rire sur les lèvres, vous attendiez que votre amant vous conduisît au bal, et qu'il vînt avec vous afficher l'infamie du malheureux aveugle!...

On dit que lorsqu'un homme a baigné son poignard dans le sang d'un autre homme, il voit paraître dans la nuit l'ombre de sa victime sanglante et lamentable qui vient se dresser devant lui, maudissant et criant vengeance! Eh bien! je suis l'ombre de Lucien! Vois ces joues creuses, ces yeux ternes, ce front chauve; je suis ce que tu l'as fait, et je me dresse, et je maudis, et je crie vengeance!

— Laissez-moi! laissez-moi!

— Que la justice du Seigneur ne m'abandonne pas!

Madame, soyez calme, écoutez et répondez-

moi. Si vous aviez été ce que je fus; si vous aviez dans vos heures de jeunesse rêvé des jours de gloire, d'amour et d'innocence; que vous eussiez senti dans votre esprit la force et l'étendue qui font les grandes choses, dans votre cœur la passion et la volonté du bien, dans votre âme une foi religieuse, seule consolation des malheurs d'ici-bas; et que traîtreusement je fusse venu sous un masque trompeur vous dérober tous ces biens, que j'eusse éteint la lumière de votre esprit, le feu de votre cœur et la flamme immortelle de votre âme; si enfin par ce crime d'enfer vous étiez comme moi déshéritée de vos croyances, déchue de vos talens, aride et desséchée, et que, comme moi maintenant, vous tinssiez devant vous l'auteur de tant de maux sans qu'il pût résister ni fuir, et que vous eussiez sous la main ce pistolet chargé.....

— Mon Dieu!

— Dites? que feriez-vous?

— Grâce! ne me tuez pas!

— Vous vous êtes jugée : La mort!

— Amélie tomba sur le carreau..... Mais au bruit que fit Lucien lorsqu'il arma son pistolet,

elle se releva par un mouvement frénétique ; et s'attachant à ses habits :

— Écoutez-moi! écoutez-moi! lui criait-elle, car on écoute les coupables. ! Écoutez-moi!

— Vous feriez plus sagement de vous adresser au seigneur; et cependant, parlez.

— Oh! pouvez-vous tuer une femme! Je suis faible et souffrante! Si vous saviez, hélas! combien de remords...

— Madame, vous me répétez le rôle de ce matin.

— Que vous êtes dur et cruel! Tel je vous trouve en ce moment, tel vous trouverez Dieu dont vous invoquez la puissance.... Oui, je fus criminelle, et néanmoins j'espère l'indulgence divine, car je me repens, monsieur! oh! croyez à mon repentir!

— Je ne peux croire qu'à votre peur.

— Ma légèreté fut coupable, mais mon cœur ne l'était pas.

— Madame, ne mentez point à vos derniers momens.

— Je vous dis vrai, monsieur! J'ai menti tout à l'heure, hélas! il me pressait de le sau-

ver : vous menaciez ses jours; j'ai menti! Mais que Dieu me condamne, si je m'écarte en ce moment de la sainte vérité. Je vous aimais.... ne riez pas, car c'est la vérité; je vous aimais alors, j'étais digne de vous quand je reçus votre serment. Hélas! pourquoi faut-il que j'aie violé le mien? Pourquoi? vous choquiez mes préjugés; mon étroite raison ne pouvait monter jusqu'à vous : on profita de ma faiblesse... Oh! soyez indulgent, Dieu vous regarde, monsieur!

— Dieu nous regarde! il punit le mensonge et la duplicité. Que ce soit tout à l'heure ou maintenant, madame, il est certain que vous m'avez trompé dans cet interrogatoire, comme vous m'aviez trompé pendant toute votre vie. Eh bien! votre dernier mensonge est-il fait?

Alors se fit entendre le pas régulier d'un homme qui montait les marches de l'escalier; Amélie éleva les mains, comme pour implorer un instant de répit : elle espérait la malheureuse! Lucien prêta l'oreille : on entendit frapper contre la porte.

— Oscar! à mon secours! cria vivement

Amélie emportée par le désespoir. Elle courut, mais plus rapide encore, Lucien avait fait rouler les verrous.

— Encore Oscar! Vous y pensez donc bien? dit-il avec un sourire terrible, dont elle tressaillit.

— Entrez! forcez la porte! Au secours! au secours!

— Eh quoi, madame! pensez-vous échapper à la vengeance qui m'est due? ne comprenez-vous pas que la balle de ce pistolet vous atteindra partout où vous serez? Je ne voudrais pas vous tuer, tandis que votre âme s'occupe d'espérances frivoles. Tâchez de vous convaincre qu'il n'est point de salut pour vous, et de penser au juge devant lequel vous allez paraître.

Un nouveau bruit se fit entendre dans les escaliers : c'étaient des pas nombreux, des paroles confuses.

— Ouvrez! dit une voix, ou bien nous forcerons la porte.

— Forcez! mais justice sera faite lorsque vous entrerez!

Bientôt des coups redoublés retentirent, les battans s'ébranlaient. Amélie ne pouvait prier; il lui paraissait impossible de mourir à son âge, et sous les yeux de tous ces hommes du dehors, qui s'efforçaient de la sauver. Non! elle ne pouvait prier. Ses yeux hagards couraient alternativement de la porte à Lucien, et de celui-ci vers la porte. A cette anxiété pitoyable, joignez l'horreur d'une mort si prochaine, le regret vague, immense, des choses de la vie, et vous pourrez comprendre à peine les angoisses qui la déchiraient.

A l'instant où l'un des battans s'entr'ouvrit et craqua, Lucien tendit le bras : Amélie vit ce mouvement.

— Oh! n'entrez point! s'écria-t-elle.

Le bruit d'une explosion couvrit ces paroles, un cri déchirant s'éleva. Les domestiques s'étaient élancés dans la chambre; ils soutenaient entre leurs bras Amélie palpitante, et la poitrine ensanglantée!

Oscar n'était point là. Trop effrayé pour revenir, il avait envoyé le docteur. Celui-ci regarda la blessure, puis il hocha la tête avec

incertitude; et, s'approchant de Lucien :

— Monsieur, vous venez de commettre un crime dont la justice doit instruire ; si vous tenez encore à votre honneur ou à vos jours, ne perdez pas un seul instant, fuyez!

— Non, je ne tiens pas à mes jours, je ne tiens pas non plus à ce que vous nommez l'honneur; je me retire, parce que ma vengeance est accomplie.

Lucien sortit paisiblement, nul domestique n'osa s'opposer à son départ.

Des groupes curieux s'étaient formés aux portes de l'hôtel, et grossissaient à chaque instant. Lucien les traversa sans presser sa marche : on le considéra long-temps, tant il était terrible à voir; mais sa tranquille insouciance ne permettait pas l'ombre d'un soupçon. Car on s'est habitué à certains types d'assassins, on croit aux meurtriers qui fuient, la main sanglante et l'œil égaré, dans les rues : tout ce qui sort de cette allure routinière passe pour impossible.

C'est que, dans la plupart des hommes, le meurtre est une faiblesse; il était, chez Lucien, le signe extérieur d'une régénération!

MORT DE STELLA.

I.

A la suite de cette terrible scène, il eût été naturel que les facultés de Lucien retombassent dans cet état de prostration, qui vient d'ordinaire après les crises violentes; mais soit que Lucien fût désormais un homme nouveau, soit que la fièvre le soutînt encore, il lui sembla

que jamais ses idées n'avaient été plus nettes, plus arrêtées. Le voile qui lui dérobait le vrai sens de la vie était à jamais déchiré, et depuis qu'il avait rompu avec la société, en se faisant justice, au mépris des lois sociales, il se croyait doué d'une parfaite intuition; en un mot, il se prit à envisager l'action qu'il venait de faire, et la conséquence qu'elle devait avoir, avec un calme et un sang-froid admirables. Sa conscience était pure, son âme tranquille : son esprit peut-être était un peu agité, ou plutôt le seul sentiment qui animât ces nobles et puissantes facultés se réduisait à une sorte d'étonnement. — Pourquoi ces choses? pourquoi le monde? à quoi bon la vie?

Car ce sont là des questions qui se représentent toutes les fois que l'intelligence se trouve placée, par le hasard ou la volonté, dans une situation indépendante des impressions ordinaires de l'existence, et propre à faire juger la création avec impartialité.

Or, cette condition d'indépendance et d'impartialité est précisément la seule qui rende la question insoluble; et il n'est personne qui,

en pareil cas, ne se soit avoué que la réponse n'était pas possible. Mais, je le répète, dans la situation d'esprit où se trouvait Lucien, le défaut de solution à la question qu'il se faisait n'avait d'autre résultat qu'un peu d'étonnement : il était comme surpris de vivre, et sentait désagréablement l'existence. Au reste, rien ne pouvait le forcer à prolonger cet état de malaise, et le cours naturel de ses idées l'amena nécessairement à la pensée du suicide.

Ainsi, du point de vue élevé où il s'était placé, le suicide lui paraissait la conséquence la plus simple et la plus rigoureuse de l'impossibilité où il se trouvait d'assigner un but à la vie. Et s'il redescendait à d'autres considérations, s'il écoutait la voix de ce monde si futile, de cette société si vaine qui ne pouvait tarder à se venger de ses mépris, le suicide était encore le plus commode, et peut-être le seul moyen d'échapper au châtiment qui le menaçait. Il ne lui fut donc pas difficile de prendre un parti.

Mais par une bizarrerie qu'excuse à peine la

faiblesse de la nature humaine, Lucien, décidé à mourir, voulut faire ses adieux à ce monde qu'il haïssait comme un être importun, et n'eut pas même le courage de son égoïsme. Un instinct vague, celui peut-être qui pousse quelquefois le condamné à embrasser son bourreau, un dernier besoin d'épanchement, une dernière convulsion de la volonté dirigea ses pas vers la demeure de Stella.

Les événemens que nous venons de raconter l'avaient empêché de retourner chez cette jeune femme, depuis la scène où Lionnel avait joué un rôle si étrange, en sorte qu'il ignorait complétement l'effet qu'avait produit sur Stella cette secousse violente.

Stella était mourante. Une voisine qui, par compassion, l'assistait dans sa dernière agonie, se retira dès que Lucien fut entré; et cet homme qui croyait avoir épuisé totalement la faculté de souffrir, cet homme qui, tout à l'heure, défiait les sentimens humains de pénétrer jusqu'à son cœur, pleura devant le malheur de Stella. Il pleura en voyant ces traits flétris par la douleur, et ce front déjà glacé par la mort.

Stella le reconnut, et ses lèvres pâles frémirent encore d'un léger sourire. Lucien s'approcha et lui prit la main.

— Et vous aussi, dit-il, vous mériticz un meilleur sort.

— Je suis heureuse, murmura Stella.

Sa voix était si faible, que Lucien comprit à l'instant combien il était impossible d'avoir avec elle un entretien suivi. Il resta près de la pauvre femme, sans quitter sa main froide et humide, et chercha à comprendre le sens de ces paroles : Je suis heureuse!

Enfin, après un instant de silence, Lucien, continuant la série d'idées qui dominaient dans son esprit, prononça quelques mots à voix basse, comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Heureuse de mourir? dit-il.

— Oh! non, répondit Stella. Je regrette la vie... Cette scène de l'autre jour m'a tuée; mais je la bénis, car, sans elle, je ne saurais pas...

En ce moment, un homme entra précipitamment : c'était le docteur.

— Vous ici! s'écria-t-il en voyant Lucien.

— Pas un mot de plus, docteur; songez d'abord à votre malade.

Et il lui faisait signe de garder le silence.

Le docteur prit à son tour la main de Stella; mais il n'eut pas besoin d'un long examen pour voir que la vie allait bientôt abandonner la pauvre créature; et, se tournant vers Lucien :

— Il faut vous retirer, dit-il. Vous n'avez rien à faire ici.

— Non, non! s'écria Stella, restez. Par pitié pour moi, docteur, qu'il reste... Je veux qu'il me voie mourir.

— Au fait, dit Lucien avec un sombre sourire, j'ai besoin d'un exemple!

Ces paroles retentirent dans la chambre muette, et lorsque la voix du docteur rompit le silence effrayant qui les suivit, on eût dit que chacune des syllabes de Lucien vibrait encore, pleine et durable, aux oreilles étonnées de Stella et de M. Ludolph.

— Ah! dit enfin celui-ci, il paraît que je suis entouré de mourans!

Et son regard froid et scrutateur sonda un instant l'âme de Lucien. Il vit que le sens fatal

de cette ironie était bien arrêté dans l'esprit du jeune homme; il comprit que la pensée du suicide avait absorbé toutes les autres.

Stella, aussi, avait compris; mais elle ne savait pas, comme le docteur, ce qui venait de se passer, et elle crut, la pauvre fille, que cette détermination était la suite naturelle de celle qui avait porté Lucien à provoquer Lionnel. De même sa vanité, et de fortes apparences, lui laissaient croire que Lucien Spalma s'était battu pour elle.

La présence de Lucien à son lit de mort, et la manière dont il la voyait s'éteindre, acheva de la persuader qu'il voulait la suivre et qu'il se tuerait par amour pour elle, par désespoir. O vanité! tu nous parles encore quand l'espérance nous a quittés!

Stella fut plus fière, peut-être, du dessein de Lucien qu'elle n'en fut effrayée. Un instant de réflexion eût nécessairement changé le genre de ses émotions; mais le premier moment fut à l'orgueil, et la mort ne lui en accorda pas un second.

Stella essaya de se soulever; ses yeux éteints

s'attachèrent fixement sur ceux du jeune homme. Mais bientôt ses forces l'abandonnèrent, sa tête retomba sur le chevet du lit, et elle expira en murmurant ces mots : — Il m'aimait!...

Et un nouveau silence, long et solennel, régna dans cette salle désolée.

Lucien n'avait pas entendu sans peine les dernières paroles de Stella ; il reconnaissait combien la pauvre fille s'était abusée, et il se pardonnait difficilement le mensonge involontaire que lui avait fait commettre sa présence auprès du lit de mort. Il voyait bien cependant que cette pensée avait été consolante pour Stella dans ses derniers momens, mais il ne s'excusait pas même à ce prix.

Quant au docteur, toujours froid et impassible, il suivait avec calme les mouvemens de Lucien. Il comprit que Stella s'était trompée en croyant à l'amour du jeune homme ; mais sans s'arrêter à rechercher la cause de cette erreur, il reconnut qu'il lui restait un homme à sauver, et qu'il n'avait pas de temps à perdre. Et dans cette même chambre, où la mort venait de descendre, devant ce corps inanimé, devant

ce spectacle de misère et de douleur, ces deux hommes s'assirent pour causer froidement de la douleur et de la mort.

— Que comptez-vous faire? dit le docteur.

— Vous le savez déjà, mon digne ami; je n'ai pas à choisir.

— Ainsi, vous vous êtes décidé pour le suicide?

— Oui.

— Autrefois je vous aurais dit : Êtes-vous donc si heureux? Aujourd'hui je vous demanderai : Êtes-vous donc si misérable?

— Je ne vois pas ce qui peut m'arriver de pire.

— Eh bien! que fuyez-vous, si vous n'avez plus rien à craindre?

— Comptez-vous pour rien le dégoût de la vie?

— Pour vous, Lucien, la vie n'est rien. Si vous voulez raisonner convenablement sur un pareil sujet, nous la laisserons de côté, n'est-ce pas? Parlons, si vou le voulez, de la douleur que vous éprouvez, de celle que vous voulez éviter; mais la vie!...

Et en même temps il montrait à Lucien la couche, où reposait le corps de Stella.

— Je n'ai pas, dit Lucien, la prétention de raisonner en philosophe sur ce chapitre. Il me serait facile peut-être de ressasser ici, en homme déterminé, tous les sophismes qu'on a pu avancer en faveur de la mort volontaire, au risque d'être aussi bien refuté que Saint-Preux; mais je crois, sans tenir beaucoup à le prouver, que celui qui se tue a toujours de meilleures raisons pour le faire qu'on ne saurait lui en donner pour le retenir. St-Preux invoque la raison pure, et ne se tue pas. Milord Édouard crie au sophisme, et sa lettre n'est qu'un long sophisme. Je vous avoue que si la logique des écoles devait me guider dans ma détermination, j'aurais moins d'égard à la force des argumens du premier qu'à la faiblesse du second dans sa réponse. Ceci soit dit pour vous épargner la peine de rechercher dans votre mémoire ce que l'homme doit à la société.

— Fort bien; mais ce n'est pas Lucien Spalma, je l'espère, qui sacrifiera sa vie sans but, sans objet, et, je le dis à dessein, sans

prétexte. Vous souriez; vous me rappelez la scène sanglante de ce matin, et vous croyez sans doute justifier votre dessein à mes yeux parce qu'il sera justifié, peut-être, aux yeux du monde. Oui, j'en conviens, un autre que Lucien Spalma aurait le droit d'en finir avec l'existence. Quand on a usé ses forces au service de l'humanité, ou bien quand on souffre un mal incurable, le mieux qu'on ait à faire, c'est de chercher le repos dans la mort. Mais vous, Lucien, vous n'avez pas ce droit. Vos forces sont encore grandes et actives, et vous ne souffrez pas assez pour que le suicide soit une action juste.

— N'en suis-je pas le meilleur juge?

— Non, car vous subissez encore l'influence du monde, ou bien vous cédez à la réaction qui devait suivre le mouvement de votre délivrance. Choisissez : est-ce pour le monde que vous vous tuez? Mais alors, ce que vous avez fait comme un acte de souveraine justice passera pour un acte de démence furieuse. On vous pardonnera peut-être votre mort comme le complément d'un accès de folie; puis vous se-

rez jugé. Est-ce pour vous-même, comme vous le prétendez? Mais si vous êtes réellement ce que je vous crois, si vous avez su vous placer au dessus du niveau des idées bornées et des préjugés puérils; si vous savez enfin que ce n'était pas la peine de naître, vous devez savoir aussi que ce n'est pas la peine de mourir.

— Mais alors, que ferais-je au monde? La société, qui n'a pas su m'utiliser quand j'étais en paix avec elle, me repousse aujourd'hui que je lui ai déclaré la guerre. Elle a raison, et je ne lui en veux pas. Cependant je ne lui dois rien que je sache, et je m'appartiens pleinement à moi-même; je puis disposer de mon existence à ma fantaisie. Or, la vie n'est rien, vous l'avez dit vous-même. Tant que j'ai cru pouvoir la supporter, je l'ai fait, en tâchant de lui assigner un but; mais désormais je n'ai plus de but possible, et je veux en finir avec l'ennui de mon inutilité.

— Peu d'hommes vous ont connu, Lucien, et j'éprouve moi-même une espèce d'orgueil à vous rendre justice. Mais quoi! parce que vous êtes fort, et que votre force n'a pas trouvé son

emploi, vous ne sauriez mieux l'utiliser qu'à vous briser vous-même? Mettons de côté les circonstances pénibles où vous vous trouvez; car ce n'est pas là ce qui vous sollicite à mourir. Eh bien! d'où vient donc ce dégoût si violent de la vie? Vous l'avez dit, jeune homme, c'est de la conscience de votre inutilité. Eh bien! agissez et vous voudrez vivre.

— Toujours le même motif! Mais ne sentez-vous pas, vous, docteur, le vide de vos consolations? Ne sauriez-vous me dire quelque autre chose? Sur ma parole, voilà qui est puissamment raisonné : Travaillez, et vous aimerez la vie! Vivez, et vous voudrez vivre! Mais, monsieur, il fallait dire aussi à cette femme que vous avez laissé mourir : Levez-vous, et vous serez guérie.

— A vous, Lucien, je le dirai, oui, levez-vous, et soyez homme! Est-ce aux hommes de faire que votre existence n'ait plus de but pour vous; que vous n'ayez mieux à faire dans ce monde qu'un caillou et un brin d'herbe; que vous soyez né pour autre chose que pour mourir? Non, vous aviez une noble tâche, et vou ne l'avez pas remplie. Pourquoi?

— Un jour, vous me l'avez dit, docteur, j'ai encore présent à la mémoire cet accent sévère et inflexible avec lequel vous avez prononcé un mot... un seul mot... : La volonté! oui, la volonté m'a manqué, je le sens, je le vois; mais je ne dois pas compte au créateur de plus qu'il ne m'a donné. Quant à mon rôle ici-bas, je l'ai joué en conscience. J'étais né esclave, et j'ai passé ma vie à obéir.

— Eh! ne voyez-vous pas que vous venez de briser vos fers, que désormais vous êtes libre, que vous pouvez aussi *vouloir !* Et vous parlez de mourir quand vous devriez commencer à vivre.

Lucien ne répondit pas. Pendant quelques instans il parut méditer profondément; et le docteur, accoutumé à lire sur son visage les nuances les plus variées de la pensée, se contenta de suivre du regard le cours des réflexions intimes du jeune homme. Bientôt il s'aperçut que Spalma luttait contre une incertitude pénible, et il ne laissa pas à cet esprit mobile le temps de s'y arrêter.

— L'Orient vous reste, dit-il doucement.

Spalma ne put retenir un mouvement de surprise. Il semblait en effet que le docteur avait entendu la question qu'il se faisait à lui-même : — Que puis-je faire encore ?

Pour lui, cette réponse venait comme une inspiration du ciel, et ses yeux brillèrent un moment d'un éclair d'enthousiasme. Puis, souriant avec tristesse :

— Je vous remercie, docteur, d'avoir cru en moi. Si j'avais les moyens de quitter la France, je tâcherais d'être digne de votre opinion ; mais je n'ignore pas que j'appartiens à la justice humaine, et je ne sais comment lui échapper. Au surplus, ordonnez ; je m'abandonne à vous.

— Soit, il ne s'agit plus que de diriger cette admirable docilité, qui pourrait bien n'être au fond qu'un vieux reste de paresse, et le désir de vous débarrasser sur moi de votre responsabilité à l'égard de vous-même.

— Comme vous voudrez. Seulement je vous préviens que c'est là mon dernier essai.

M. Ludolph se leva et emmena Lucien. Celui-ci, en sortant, jeta un dernier regard sur

le lit où gisait la jeune femme froide et inanimée, et murmura en gémissant : Pauvre Stella !

— Oui, Lucien, dit le docteur, et il ne lui a manqué à elle aussi que de la volonté.

II.

Le docteur Ludolph se hâta de profiter de sa victoire. Grâce à son adresse et à son influence, Lucien put échapper aux recherches de la police et gagner en toute sûreté le midi de la France, où il devait trouver facilement une occasion de s'embarquer pour le Levant.

Quel était donc ce mot magique devant lequel était tombée la résolution, en apparence si inflexible, de Lucien Spalma? Comment cet homme si dénué d'espérances, si pressé de mourir, avait-il puisé subitement la force de supporter la vie dans cette mystérieuse parole du docteur : *L'Orient vous reste !*

Pour le comprendre, il faut nous reporter au temps où Lucien, acceptant le mouvement donné par Oscar à ses nobles et puissantes facultés, avait tendu toutes ses idées vers l'économie politique, science qu'on lui avait présentée comme la plus féconde en résultats utiles. D'abord, il eut peine à dissimuler sa répugnance pour ce genre d'abstraction. Accoutumé jusque-là à planer dans un monde bien supérieur, comme dans un éther pur et vivifiant, il sentit que dans notre petite atmosphère, infectée de passions basses, la partie vitale était malheureusement absorbée par les poitrines étroites de la foule. La comparaison devait lui sembler triste. Cependant peu à peu il s'habituait à l'humanité ; sa pitié méprisante se changeait insensiblement en compassion douce.

Il avait cherché d'abord comment on devait conduire les hommes, et bientôt il en était venu à étudier les moyens de les rendre heureux. Son coup d'œil d'aigle avait aisément dévoré l'espace qui sépare les abords de la science du sanctuaire où elle devient belle et sublime, et il jouissait avec plénitude du bonheur de découvrir encore des vérités ignorées, qu'une douce illusion lui faisait prendre pour des vérités utiles, lorsque les graves événemens que nous venons de raconter vinrent briser ce dernier lien qui l'attachait à l'humanité.

Souvent Lucien, dans ses longues méditations, avait étudié cette étrange civilisation orientale, si mal comprise de nos politiques. Il avait suivi dans toutes leurs phases ces constitutions, où un despotisme immémorial retient les peuples de l'Asie loin du contact de notre progrès européen. Combien de fois, en recherchant les causes de cette admirable stabilité, il avait envié la riche nature qui charge les nations orientales des chaînes matérielles du bonheur, et leur ferme la carrière d'inquiétudes où l'Europe se fait gloire de marcher. Enfin, il avait senti que

l'Orient était la patrie de l'intelligence pure, de la vraie poésie ; et ce n'était pas sans une vive douleur qu'il avait vu les envahissemens de notre civilisation sur celle de l'Orient.

Or, au moment où il se trouva en guerre avec les lois et la société européenne, il pouvait encore passer comme transfuge au camp de la société asiatique. Un mot du docteur Ludolph lui fit considérer cette action comme un devoir sacré envers l'humanité. Il résolut de soutenir l'Orient ébranlé dans ses croyances, dans ses mœurs, dans sa poésie. Il voulut être l'apôtre de la nature dans une contrée où des besoins factices commencent à se faire sentir, et accepta avec un transport réel, non pas la vie nouvelle à laquelle il semblait naître, mais la mission presque divine que lui imposait sa dernière croyance.

LIVRE QUATRIÈME.

LA TRAVERSÉE.

I.

Dans les premiers jours de mai 18..., le sloop sarde *le Saint-Vincent* appareilla en rade de Toulon pour se rendre à Smyrne. Son voyage avait commencé sous de fâcheux auspices. Il y avait déjà plusieurs jours que ce navire avait quitté le port, et le vent de sud-est le plus ob-

stiné le retenait encore en vue des côtes. En vain le capitaine, qui avait apparemment un grand intérêt à la promptitude de la traversée, essaya de gagner le large à force de courir des bordées, il lui fallut trois fois mouiller honteusement ses ancres au milieu des bâtimens qui, moins pressés ou moins présomptueux, partageaient son inaction forcée sans s'évertuer à en sortir. Enfin le vent sauta tout à coup à l'ouest, et le sloop se couvrit de voiles. Les flots s'ouvrirent complaisamment devant sa proue impatiente, et en moins de deux heures il avait déjà disparu à l'horizon.

A Toulon, la manœuvre bizarre et ignorante de ce navire avait excité la curiosité des oisifs du port. On commença par rire des tentatives, puis on s'en demanda la cause. Avait-il à bord quelque marchandise embarrassante ou de garde difficile? Portait-il au commerce du Levant quelques nouvelles importantes? Pourquoi craignait-il de marcher de conserve avec deux honnêtes bricks de Marseille qui devaient suivre la même route?

Toutes ces questions recevaient, suivant l'u-

sage, autant de solutions qu'un problème de philosophie, jusqu'à ce que l'intérêt passager qu'on attache dans les ports à un navire en vue eût perdu son objet sous le niveau de la Méditerranée. Seulement il résultait de l'examen des curieux que *le Saint-Vincent* avait fait très-peu d'affaires en France, et qu'il repartait sur son lest. Le capitaine Martini, qui le commandait, n'avait jamais joui d'une grande considération parmi les armateurs. D'ailleurs son équipage, composé d'un Grec et de deux Maltais, paraissait bien faible pour un voyage dans l'Archipel. Au résumé, il y avait dix contre un à parier que la traversée ne serait pas heureuse.

Ce que le bruit public répandit enfin au moment où le navire venait de disparaître dans les vapeurs de l'horizon, c'est qu'il avait à bord un agent de la maison R... de Paris, que l'on prétendait chargé d'une affaire de banque auprès du gouvernement égyptien, et un jeune homme que ses passeports avaient désigné sous le nom de Lucien. Cette version fut la dernière qui eut cours, et l'on parla d'autre chose.

La petite ville avait dit vrai. En effet, le ban-

quier R... venait d'expédier au gouvernement égyptien un ministre plénipotentiaire. Celui-ci, pour être plus libre de ses mouvemens et pour tenir sa mission secrète, avait nolisé *le Saint-Vincent*, où il s'était embarqué seul. Or, il avait assez mal réussi, comme on le voit, dans le dessein de garder l'incognito, en sorte qu un beau soir un canot du port lui amena un compagnon de voyage qu'il ne pouvait refuser : c'était Lucien Spalma.

Désormais Lucien n'avait plus qu'une pensée : l'Orient! Une fatalité puissante, inflexible, l'appelait sur d'autres bords, et suppléait à cette force de volonté qui lui avait manqué jusque-là dans toutes les occasions de sa vie. Jeté dans l'Occident par une erreur de la nature, Lucien n'eût pas cherché à en sortir, mais sa destinée avait rompu tous les liens qui l'attachaient au monde européen. Un pouvoir occulte, un Dieu avait pris soin d'écarter un à un tous les obstacles qui s'élevaient entre cet homme et la terre d'Asie. Lucien était parti instinctivement autant que par besoin. Il marchait donc vers Smyrne comme l'oiseau re-

tourne vers son nid, comme l'aiguille aimantée vers le pôle, et lorsqu'il ne lui resta plus que la mer à traverser, le hasard, ou plutôt le destin, lui fit entendre dans une hôtellerie un nom qui devait lui épargner même la peine de chercher des moyens de transport.

Dans une salle basse de l'auberge où Lucien était descendu, quelques habitués causaient nonchalamment du vent du sud-ouest; la conversation en vint naturellement sur le compte du sloop *le Saint-Vincent.*

— Ce pauvre diable de Martini est encore à la cape, dit quelqu'un.

— Son départ et ses manœuvres font causer toute la ville, ajouta un autre.

— Je vais vous dire ce qui en est, répondit le maître de la maison. J'ai logé le seul passager qu'il ait à bord : c'est un jeune homme de Paris qui se rend à Smyrne et de là en Égypte pour négocier un emprunt de quelques millions : il se nomme Émile Drouin.

— Drouin! interrompit Lucien; et vous dites qu'il est encore en rade?....

— Sans doute... et ce n'est pas ce qui l'amuse

le plus, j'imagine. Il avait frété le navire tout exprès pour lui; mais *le Saint-Vincent* n'a jamais appris à marcher vent debout.

Lucien n'en demandait pas tant. Malgré son antipathie pour les camarades de collége, il n'hésita pas à se présenter sous ce titre à Émile Drouin. Celui-ci, charmé de l'aventure, fit aussitôt préparer une espèce de chambre à son ancienne connaissance, et quelques heures après le navire s'éloigna comme nous l'avons dit. L'homme commercial avait hâte d'expédier ses affaires, et Lucien n'était pas moins pressé de fuir la terre de France, en sorte que la première bouffée de vent fut pour eux, et qu'ils eurent gagné le large avant que les autres bâtimens eussent songé à appareiller.

Dans un généreux empressement à accueillir son nouveau compagnon de voyage, Drouin n'avait pas eu le temps de lui demander ce qu'il allait faire en Orient. Il faut dire aussi que Spalma eût été fort embarrassé de répondre à cette question. Drouin pensa au premier abord que son camarade pouvait être rangé dans la classe des voyageurs enthousiastes, suivant la

division proposée par Sterne. Les antécédens de Spalma donnaient d'ailleurs une grande probabilité à cette hypothèse, en sorte que l'agent commercial se sentit tout à coup ému de pitié et de mépris pour son obligé. Son premier soin fut de lancer quelques bonnes épigrammes contre les amateurs d'inscriptions grecques, de vieilles colonnes, de pots de terre et de médailles effacées, car on ne saurait concevoir la haine qui anime le voyageur affairé contre le voyageur curieux, à moins d'avoir joué l'un ou l'autre de ces rôles; mais Lucien ne parut pas s'apercevoir des desseins hostiles du commercial. Il le laissa déblatérer tout à son aise sur le compte des pélerins de Jérusalem et des antiquaires d'Athènes, et ne jugea pas à propos de lui faire de plus amples confidences.

Quant à Drouin, tout fier de voir que ses plaisanteries n'étaient repoussées, il s'applaudit beaucoup d'avoir acquis un compagnon de voyage aux dépens duquel il put se divertir pendant la traversée. La première journée se passa ainsi. Le sloop fuyait toujours devant le vent, et Lucien se prêtait assez bien aux

causeries de Drouin, lui répondant par monosyllabes, mais avec calme et politesse, et faisant tous ses efforts pour soutenir la conversation.

Mais si, dans les premiers instans, la nouveauté de la situation et l'agitation du départ ne permirent pas à Émile Drouin de remarquer ce qu'il y avait d'étrange dans les manières et dans la conduite de Lucien Spalma, il lui fut bientôt impossible de méconnaître les souffrances intimes du nouveau venu. Tant que les côtes furent en vue, Lucien ne détourna pas ses regards de la haute mer. Son visage triste, ses traits abattus se rembrunissaient encore à l'aspect de la terre, et c'était toujours avec une contraction nerveuse qu'il reportait ses yeux vers le vide de l'horizon, toutes les fois qu'un mouvement involontaire les avait par hasard ramenés vers la France. Drouin ne comprenait rien à ce manége. Il s'était attendu à voir briller des larmes de regret, telles que le voyageur enthousiaste en accorde ordinairement à la patrie; il espérait peut-être quelques vers virgiliens ou autres à l'occasion du navire fendant les ondes et fuyant les champs adorés de la France; il se pré-

parait à jouir de son compagnon, qu'il regardait comme un jeune homme éminemment sentimental. Mais point. Lucien éprouva seulement quelques légères atteintes du mal de mer, et ne joua pas un instant avec les poésies homériques.

Mais à peine la dernière ligne de l'horizon se fût-elle rectifiée dans le niveau de la Méditerranée, que Lucien devint un autre homme. Il grimpa d'abord dans les haubans pour s'assurer qu'on ne voyait plus la terre, puis redescendit joyeusement en sifflant une valse à la mode. Ce fut son adieu à la patrie.

Drouin s'approcha, fort étonné d'un pareil accès de gaîté; mais quand il vit Lucien pâle et défait, il pensa que le mal de mer tourmentait toujours son camarade. Lucien lui dit cependant qu'il ne souffrait plus et qu'il n'avait jamais été plus heureux; puis il s'éloigna brusquement et se retira dans sa cabine. L'autre ne put s'empêcher de hausser les épaules en murmurant : — Toujours le même.

II.

Lorsque le navire passa devant Stromboli, le capitaine crut devoir éveiller ses passagers pour leur faire admirer une éruption de ce petit volcan. La nuit était noire, et les globes de feu que lançait le cratère se détachaient comme de brillans météores sur un ciel sans

étoiles. Drouin regarda fort attentivement et admira de toutes ses forces. Lucien refusa de se relever, et prétendit qu'il était malade. Cette humeur bizarre commençait à impatienter l'agent commercial; il se repentait presque d'avoir mis tant d'obligeance à se charger d'un voyageur aussi fantasque, et d'avoir si peu réfléchi avant d'accepter sa compagnie. Au reste, il résolut d'avoir avec lui une explication dès le lendemain matin, et de savoir au juste à quoi s'en tenir sur son compte.

Lorsque le jour parut, Lucien se plaça comme il put à l'extrémité de l'avant. Il tenait presque embrassé le mât de beaupré, et s'occupait fort activement à regarder dans la mer. Cette position gênait singulièrement les manœuvres ; cependant il s'obstina à la garder, malgré les gronderies des matelots et les observations de Martini. En vérité, il y avait de quoi douter de son bon sens. Drouin fut obligé de le venir chercher au poste incommode qu'il occupait depuis quelques heures, et commença par cette question :

— Lucien, es-tu fou ?

— Ce n'est pas à moi de répondre.

— En conscience, je n'ose pas m'en charger de peur de te faire du tort..... Je t'ai pris d'abord pour un de ces admirateurs fervens de ruines et de platras, qui font mille lieues pour ne pas trouver l'emplacement d'Ilion, et tu n'as pas encore déclamé un seul vers d'Homère. J'ai pensé ensuite que la nature seule avait des charmes pour toi, et tu négliges une éruption de volcan. Voici maintenant Charybde et Scylla, voici les rives délicieuses de la Calabre et de la Sicile, et tu ne compares pas le spectacle inoffensif du détroit avec les horribles descriptions que les géographes en ont empruntées des poètes. Tu es fou, car tu n'es pas curieux; tu es fou, puisque tu voyages pour ton plaisir et que tu ne regardes rien sur ta route.

— Vraiment; tu voudrais peut-être que je prisse des notes. Je te félicite, au surplus, de tes goûts artistiques. Je croyais que tu allais en Orient pour affaires.

— Oui sans doute; mais cela ne m'empêche pas de jouir en homme du spectacle magique que nous avons devant les yeux. Vois donc

comme ces nuages éblouissans se groupent au sommet des montagnes, là, derrière Messine. Va! tu n'as pas le sentiment du beau si tu n'aimes pas ces majestueuses ondulations, ces nappes d'argent qui se déroulent devant le soleil.

— Soleil d'Occident, dit Lucien.

Et là-dessus Drouin se prit à rire, parce qu'il savait que le soleil était le seul de son espèce.

— C'est donc un autre soleil que tu vas voir à Smyrne? ajouta-t-il.

— Oui.

— En ce cas, je ne te demanderai plus si tu es fou.

— Ah! j'oubliais, dit Lucien, j'y vais chercher aussi une femme.

Pour le coup, Drouin ne pouvait plus douter du dérangement moral de son camarade. Il se retourna en souriant, et murmura quelques paroles fort spirituelles, en manière d'épigramme, contre le beau sexe français. Tout à coup il lui vint une idée : — Grand Dieu! s'écria-t-il, serais-tu saint-simonien?

— Non, répondit Lucien; je te dis que je

vais chercher une femme en Orient, parce que j'ai tué la mienne en Occident. Il faut que je me sauve, vois-tu. La loi de ton Europe me proscrit, mais je remercie la loi. Je ne veux pas mourir ; j'irai vivre en Asie.

Drouin ne crut pas un mot de cette histoire, et se promit bien de se débarrasser du pauvre fou à la première occasion.

Les hommes de l'équipage s'étaient senti tout d'abord une certaine répugnance pour Lucien. Il les gênait souvent dans leurs manœuvres, ne leur parlait jamais, et paraissait n'avoir d'autre souci que d'admirer une à une les lames qui passaient le long des flancs du navire. Un soir, le vent commençait à fraîchir et le capitaine Martini à perdre la tête, Lucien se tenait sur le pont en proférant quelques paroles inintelligibles. Soit que l'aspect de Spalma fût réellement terrible, soit qu'il y eût dans son accent quelque chose de solennel, le matelot grec qui se trouvait près de lui se recula en faisant le signe de la croix, et s'en fut à l'autre bord du navire conter sa terreur aux deux Maltais.

En ce moment Drouin monta sur le pont,

et ne fut pas peu surpris de voir son camarade entouré d'une auréole de flammes : c'était un feu follet qui se glissait le long des cordages et se balançait au dessus de la tête de Lucien, toujours occupé à compter les vagues. Drouin n'était pas superstitieux; mais cette apparition fantastique le troubla beaucoup. Les matelots, frappés par l'approche d'une tempête, regardaient cet événement comme un présage funeste, et le capitaine Martini semblait moins rassuré que jamais.

Bientôt la violence du vent emporta l'une des voiles hautes; la houle devint plus menaçante, et le sloop trembla sous chaque coup de mer. *Le Saint-Vincent* marchait assez bien, mais c'était un vieux navire ; sa membrure fatiguée n'était pas impénétrable à l'eau, et l'équipage dut bientôt recourir aux pompes.

Au bout de quelque temps, Émile Drouin et Spalma voulurent relever les matelots chargés de ce pénible service; mais à peine Lucien eut-il touché à la première machine, qu'elle se brisa sous sa main. Martini était dans la consternation; le matelot grec se mit à pleurer en

implorant la Panagia. Les deux Maltais n'en étaient pas encore là, ils avaient servi sur une frégate anglaise, où l'on apprenait aux matelots plus de jurons que de prières : il juraient donc. Mais Lucien n'avait pas moins de part dans leurs malédictions que le vent furieux qui les chassait sans relâche.

La nuit tomba rapidement. Martini déclara qu'il ne reconnaissait plus sa route, et que si la tempête durait un jour de plus, il fallait que chacun songeât à son âme. En vain Drouin tâcha de relever le moral abattu de ce pauvre homme : les prières et les menaces échouaient devant son désespoir.

— Je l'ai bien dit, s'écriait-il, je l'ai toujours dit, c'est l'homme de feu qui nous porte malheur...

Et il désignait Lucien.

Celui-ci souriait sans répondre, et Drouin s'épuisait en beaux raisonnemens contre les préjugés du capitaine.

Cependant la tempête ne diminuait pas de violence. En moins de deux heures, le navire avait fait six pouces d'eau, et le Maltais qui

tenait le gouvernail renonçait à son tour aux imprécations pour imiter le matelot grec. Tout à coup il entend un cri perçant, et dans les sombres replis d'une vague, il aperçoit son compatriote entraîné par la lame. Le navire était lancé; tout secours humain était désormais impossible, et le malheureux fut bientôt englouti. Un faux mouvement de Lucien, qui cherchait à raidir un cordage, avait précipité dans le gouffre le second Maltais.

A ce spectacle terrible, une crainte surnaturelle s'empara de tous les assistans. Durant quelques minutes, Lucien parut vraiment comme le mauvais génie qui rassemblait au dessus du pauvre sloop les nuages et les tempêtes. Pâle, et les yeux hagards, il tendait vainement les bras vers le malheureux qui se noyait ; son immobilité douloureuse glaçait de frayeur et l'équipage et Drouin lui-même. Tout à coup un éclair rapide brilla sur le navire ; on n'entendit qu'une seule explosion, et la foudre vint frapper le mât sur lequel Lucien s'était appuyé, puis tout rentra dans son obscurité primitive. Lucien n'était pas blessé, et le mât

était encore debout. Alors les matelots commencèrent à murmurer.

Comment douter de la funeste influence de cet homme? N'était-ce pas lui qui avait brisé la pompe? N'était-ce pas sa main qui avait précipité dans l'abîme leur malheureux compagnon? Et d'ailleurs le démon seul pouvait résister au tonnerre et aux flammes, et on se rappelait avec frayeur cette auréole qui au commencemant de la bourrasque avait entouré Spalma. Enfin, en remontant jusqu'aux circonstances de son arrivée dans le navire, on reconnaissait que le vent de sud-est avait régné tout exprès pour lui donner le temps de s'embarquer, et que le temps n'avait changé qu'au moment où le sloop était en son pouvoir. La conclusion naturelle de tout ceci était le sacrifice de Lucien Spalma. Il fallait le jeter par dessus le bord pour délivrer *le Saint-Vincent* d'un ennemi aussi acharné.

Telle était l'exaltation morale de Drouin dans cet instant de soulèvement, que les frayeurs superstitieuses des marins avaient fini par pénétrer dans son âme. Il regardait réellement

Lucien comme l'unique cause de son désastre. La force que donne l'éducation s'était évanouie devant le danger; et le pauvre Drouin priait comme le Grec, se lamentait comme Martini, et aidait machinalement aux manœuvres désespérées du Maltais. Cependant la proposition barbare des matelots le révolta; il recula devant un meurtre aussi gratuit, et donna le temps à Lucien de se réfugier dans la cabine. Alors la fureur de l'équipage ne connut plus de bornes, peu s'en fallut que Drouin lui-même ne périt victime de leur exaltation. Mais en ce moment le navire, abandonné à lui-même, fut couché sur le côté. Martini fit mettre la chaloupe à la mer, et il y descendit avec Drouin et son équipage. Tout à coup une lame un peu forte rejeta la frêle embarcation contre les parois du sloop ; la chaloupe fut brisée comme du verre, et les quatre malheureux qui la montaient s'engloutirent avec elle.

Le lendemain matin, les vigies de la corvette anglaise *Queen-Mary* signalèrent un bâtiment submergé sous le vent de l'île de Candie. On n'y trouva qu'un pauvre homme à demi-as-

phyxié, qui déclara se nommer Lucien Spalma.

On le fit causer; mais il répondit si singulièrement aux questions du capitaine et des officiers, qu'on le crut fou. Ce fut dans les livres de bord du *Saint-Vincent* qu'on trouva les renseignemens nécessaires sur ce navire : Lucien paraissait incapable d'en donner aucun. La corvette se rendait à Smyrne; elle y déposa Lucien avec la lettre de recommandation suivante :

A monsieur le consul général de France, à Smyrne.

Monsieur le consul général,

J'ai recueilli à mon bord un de vos compatriotes, submergé avec le sloop sarde *Saint-Vincent* par le travers de Candie, dans le coup de vent du 26 courant. Son état de dénûment n'est pas le seul titre qu'il ait à vos secours; nous le croyons atteint d'une affection cérébrale, qui motiverait peut-être son entrée dans

l'hôpital fondé à Smyrne par votre prédécesseur, et nous le remettons avec une entière confiance à votre bienveillance et à votre humanité.

Agréez, etc.

GEORGES SCHAFMAN,

Capitaine de corvette au service de S. M. britannique.

En conséquence, Lucien fut conduit à l'hôpital et traité comme fou.

L'ORIENT.

I.

Les fleurs du soir ouvraient timidement leur calice au premier souffle d'une brise parfumée, et les derniers rayons du soleil s'éteignaient dans les eaux du golfe de Smyrne. C'était l'heure où la magnifique nature de l'Orient, saturée de lumière et de douce chaleur, commence à re-

venir à la vie active et à s'agiter comme au sortir d'une extase de glorieuse béatitude. Sur les plus hautes branches des cyprès, on entendait déjà le chant des oiseaux, la gazelle se jouait au pied des citronniers odorans et des orangers en fleurs, et le silence de la journée était rompu par la voix de tous les êtres; on eût dit que la création tout entière exhalait son bonheur dans un soupir d'amour, et murmurait la prière du soir.

En ce moment, deux hommes suivaient le chemin de Smyrne à Constantinople. A leur aspect misérable, à leurs vêtemens couverts de poussière, on eût pu craindre que les fatigues d'une longue marche sous un soleil brûlant ne leur fissent proférer quelques plaintes; mais les accens de la souffrance ne devaient pas trouver place au milieu de ce concert sublime. Sous le desk du fakir, qui couvrait les deux voyageurs, battaient deux cœurs tranquilles comme la scène qui les environnait; le bas de leur robe était déchiré sans doute par les rosiers sauvages, qui bordaient la route; mais sur leur visage l'expression calme et réfléchie d'un senti-

ment de bien-être parfait, ne permettait pas de croire que la douleur eût pénétré jusqu'à leur âme, absorbée par la contemplation du plus beau des spectacles.

Cependant l'impression produite sur les deux pélerins par l'harmonie enivrante de la nature asiatique, se modifiait inégalement selon l'âge et l'expérience de chacun d'eux. Le plus jeune semblait transporté d'enthousiasme ; il marchait à grands pas, et s'arrêtait tout à coup comme pour jouir avec plénitude du coup d'œil magnifique qui s'offrait à son admiration, ou pour respirer plus à l'aise les parfums dont l'air était chargé. Cependant à travers l'expression de joie qui dominait sur son visage, un observateur habile eût facilement reconnu les rides précoces de la douleur. On voyait que cette âme, si énergiquement ébranlée par une jouissance inconnue, avait accoutumé de souffrir, ou n'avait encore cédé qu'à ce bonheur mêlé de larmes, que nous appelons mélancolie. Tout était nouveau dans le monde de bien-être matériel et de magnificences inouïes qu'elle contemplait alors, et elle n'était pas encore façonnée à de pareilles sensations.

Le plus âgé des deux fakirs présentait, par son aspect calme, serein, un contraste frappant avec l'expression d'inquiète admiration qui agitait les traits de son compagnon de voyage. C'était un de ces vieux religieux que leur dévotion au prophète de l'islamisme soutient si long-temps dans le pélerinage de la vie. Il avait déjà joui bien souvent des merveilles de la nature orientale; son front chauve avait été bien souvent éclairé par le reflet brillant du soleil asiatique, et bien souvent le souffle odorant de la brise du soir avait agité sa barbe blanchie par le temps. Peut-être aurait-on trouvé habituellement un peu d'apathie dans le regard de cet homme; cependant la présence de son compagnon donnait cette fois plus d'activité à ses sensations; il jouissait d'une scène qui lui était bien connue, mais en partageant pour la première fois cette jouissance, il la doublait, et le vieillard semblait se rajeunir à l'enthousiasme du jeune homme.

Au reste, il n'eût pas été difficile pour tout homme intéressé à découvrir un étranger dans le moins âgé des deux fakirs, de reconnaître

à d'autres marques encore que ce n'était pas là un enfant de l'Asie. Son desk paraissait l'embarrasser dans sa démarche vive et saccadée ; on voyait que les plis mystérieux et graves d'une robe orientale embarrassaient pour la première fois des membres accoutumés à des vêtemens plus étroits et plus courts. Mais livré tout entier à je ne sais quelle ineffable surexcitation, il laissait à son compagnon le soin de régler ses pas et d'assurer sa fuite : — car c'était un fugitif, c'était Lucien Spalma.

Grâce à l'habit de derviche que lui avait procuré le vieillard, Lucien avait réussi à tromper la surveillance de ses gardiens, et à se soustraire au traitement qu'une pitié mal entendue lui faisait subir dans l'hospice de Smyrne. Le religieux, dans l'espoir de conquérir un fidèle de plus à la loi du prophète, et frappé des sentimens exaltés du jeune malade, avait résolu de l'emmener à Constantinople. D'ailleurs, suivant les idées qui règnent dans l'Asie, un fou est pour le peuple un être sacré ; il avait regardé comme un devoir d'arracher le pauvre Franc au mépris de ses compatriotes; et en ce

moment tous deux se rendaient à Constantinople, où une fête religieuse appelait tous les derviches de l'Asie mineure.

Lorsque la nuit fut noire, les deux voyageurs quittèrent le sentier où ils avaient marché, pour se diriger vers un caravanseraï qui se trouvait à quelque distance dans les terres. Des marchands arméniens, des pélerins arabes, des soldats turcs y avaient déjà cherché un refuge, et cet asile hospitalier était rempli d'étrangers; chacun d'eux avait pourvu au soin de sa monture ou de ses marchandises : quelques uns dormaient, étendus sur de moelleuses couvertures, d'autres prenaient le repas du soir, ou se préparaient à partir pour achever une longue route, pendant la fraîcheur de la nuit : le plus grand nombre s'était rassemblé auprès d'un jeune homme, dont la figure animée et spirituelle attira d'abord les regards de Lucien. Au milieu d'un nuage odorant qui s'élevait des pipes allumées, les traits anguleux de l'Arabe avaient perdu quelque chose de leur dureté : le feu de ses yeux était comme voilé par cette gaze mouvante, et le sourire de sa

bouche, respirait une mollesse et un abandon qui contrastaient vivement avec le caractère grave de son costume et l'expression mâle et sévère de sa physionomie.

— C'est un poète, dit à Lucien son compagnon de voyage; on prétend que dans votre Europe la race des poètes est une race méprisée: vous voyez que chez nous, l'auréole de popularité qui l'entoure, le défend du mépris et du besoin.

Lucien s'approcha, et s'assit comme les autres en face du jeune homme.

En ce moment, un murmure flatteur remerciait le poète de ses chants harmonieux, et l'invitait à recommencer. Il s'incina, et quelques instans après, l'idiome persan, si doucement accentué, résonna ainsi dans sa bouche en cadences mélodieuses:

J'aime mon esclavage, car mes chaînes sont tressées de roses: ô ma bien-aimée, ces chaînes ne sont pas encore assez pesantes: enlace-moi de tes bras, afin que je n'échappe point à ta puissance.

Cependant je souffre dans tes fers; la soif de

tes baisêrs me dévore, et ton absence est a faim cruelle qui use mes forces. Ne me laisse pas mourir, ô ma bien-aimée, dans le désespoir et dans les larmes.

Ou bien si tu veux mettre un terme à mes maux; si tu trouves que ton esclave n'est pas encore assez humble, assez dévoué, viens, et que tes lèvres, appuyées sur les miennes, ravissent à mon corps le dernier souffle de la vie.

Il chanta encore, mais cette fois sur un mode plus sévère, et dans la langue énergique de l'Arabie.

Ta beauté a resplendi aux premières lueurs de l'aube, comme un drapeau éclatant; aussitôt la rose, l'églantine et la fleur du myrte se sont voilées, honteuses de la fraîcheur de tes joues; les rossignols de nos jardins ont célébré ta venue; mais ton amant, victime de tes rigueurs, a exhalé son dernier soupir sans pouvoir briser la chaîne accablante de son amour.

Ta fuite dédaigneuse, comme un glaive tranchant, a brisé ma vie, mais ton souvenir immortel circule dans mes veines avec mon sang. Ah! lorsque tu déchires mon âme, lorsque tu

détends tous les ressorts de mon être, ne semble-t-il pas qu'en héritant de la beauté de Joseph tu n'aies voulu me laisser pour tout legs que la douleur de Jacob ?

Le poète se tut.

Lucien admira de toute son âme ces chants naïfs et harmonieux ; les autres auditeurs, plus accoutumés à cette poésie, en louèrent l'auteur en termes graves mais convaincus.

CONSTANTINOPLE.

Le lendemain, lorsque la suave et fraîche aurore apporta des parfums dans l'air, et étendit sur la terre sa blanche clarté, nos deux voyageurs aperçurent à leur horizon la capitale de l'Orient. Cette vue, à cette heure, parut à Lucien avoir comme une teinte mélancolique.

Car, il faut en convenir, le premier aspect de Constantinople a quelque chose de triste, aussi bien que d'imposant. Les dômes argentés des mosquées semblent peser sur la ville comme des couvertures de plomb; et les maisons peintes en rouge tranchent mélancoliquement sur le vert des arbres. Mais des hauteurs de Scutari, où Lucien arriva bientôt, rien ne lui parut magnifique comme le tableau qui se déroulait devant ses yeux. Alors il embrassait d'un seul regard un panorama incommensurable. C'était le château de Iédi Koulleler (les sept tours) situé sur la mer de Marmara; c'était le dôme de Sainte-Sophie, dont Constantin avait fait une église, dont Mahomet II a fait une mosquée. Plus loin, voici le port si noble, si grandiose, que les monts de la Thrace ceignent de leur couronne lointaine. A quelques pas de là, le cimetière des Turcs domine les casernes de Dolma. — Baktchi; cette nappe d'eau immense et tranquille, c'est le Bosphore qui va se réunir à la mer de Marmara. Et au dessus de tout cela, Lucien ne voyait-il pas surgir, comme de grands fantômes, les montagnes gigantesques de l'Asie mineure;

Constantinople, comme toutes les grandes villes d'Orient, est une ville sérieuse et calme. Rarement le silence des rues est troublé, rarement dans les maisons on entend le mélange de voix et de cris divers, qui fait l'unique harmonie de nos cités occidentales. Le soir seulement, à l'heure où la brise est douce, où la mer de Marmara soupire mélodieusement, on voit glisser le long des murs les dames turques, qui se détachent avec leurs grands voiles blancs sur les maisons rouges, comme des statues de marbre sur un fond de granit.

Lucien s'extasiait sur ces beautés si magiquement agglomérées, et cependant il n'avait point encore remarqué la merveille la plus éblouissante entre ces éblouissantes merveilles : il lui restait un témoin sublime à interroger, une grande voix à entendre.

Il est, en Orient, un monument unique, résumé complet de toutes les joies, de toutes les grandeurs, de toutes les puissances. Là, chaque sultan a imprimé la trace de son nom, chaque siècle a déposé une de ses magnificences. Imaginez ce que le luxe a de plus

somptueux, l'appareil militaire de plus terrible, l'amour de plus voluptueux. Tout ce que vous aurez entassé dans vos rêves, ce monument le contient et l'enferme. Vous avez respiré les parfums les plus purs de l'Arabie, ne les comparez pas aux parfums de ce séjour enchanté. Vous avez rêvé quelquefois des jardins immenses, des fleurs veloutées et brillantes, des chutes d'eau transparentes et limpides, des bassins sablés d'or, alimentés par des ruisseaux qui murmurent mélodieusement. Ecoutez! vos rêves sont des réalités. — Cette demeure splendide étalera de toutes parts à vos yeux des merveilles sans nombre. Ici des guerriers à l'œil farouche, le yathagan à la main. Là, des troupeaux de jardiniers si nombreux, qu'on en a fait une milice. Plus loin, des créatures noires, à l'air si hébété qu'on a peine à les reconnaître pour des hommes. Plus loin encore par-delà ces guerriers farouches, par-delà ces jardiniers enrégimentés, par-delà ces créatures noires, un chœur de femmes voluptueuses et belles, comme les houris du prophète.

Les femmes, en effet, ne devaient-elles pa

être les dominatrices de cet impérial séjour, les divinités de ce sanctuaire éblouissant?

Et lorsque Lucien apprit toutes ces merveilles, et qu'il en demanda le nom, on lui répondit : le *sérail*.

Cependant, le compagnon de route de Lucien l'arracha à son extase, et le conduisit, par une allée bordée de tombeaux tières que de noirs cyprès ombrageaient de leur ombre, au but religieux de leur voyage, à la cérémonie des derviches tourneurs.

Ils arrivèrent bientôt à la porte d'une mosquée; ils y pénétrèrent humblement, et furent se placer dans les galeries du pourtour. Déjà les prières étaient commencées, et les derviches s'apprêtaient à terminer leurs mystères. Ici je dois raconter scrupuleusement comment se complète le prodige.

Voici d'abord que les derviches tournent chacun sur eux-mêmes, répétant d'un ton grave et majestueux quelques versets du Coran, et accompagnés d'une musique simple et naïve. Bientôt les premiers symptômes de l'étourdissement se manifestent en eux : les formes ter-

restres commencent à disparaître, les lignes de la nature sont plus vagues, plus indécises, la silhouette tremblante des objets de ce monde s'efface dans le rayonnement rapide des couleurs. Alors, grâce à cette confusion de contours brisés par le tournoiement, l'esprit se dégage des chaînes pesantes du dessin matériel, les sens idéalisés se retirent peu à peu dans la seule abstraction de l'existence.

Ainsi donc, plus de formes pour encadrer la pensée, plus d'horizon pour borner son essor. Ce n'est point dans un espace limité par les lois mathématiques que l'esprit s'élancera, avide de jouissance et de vérité; car désormais la barrière qui séparait l'étendue de l'immensité ne s'élève plus contre lui. L'espace est un : la nature est annulée; la matière est une : la distinction des corps n'existe plus.

Et pourtant il reste encore les couleurs; le mouvement de rotation n'est pas encore assez rapide pour que la confusion des lignes s'étende sur les diverses modifications de la lumière. Cependant, à mesure que la vitesse du tournoiement s'accroît, les reflets du soleil sur les

parois dorées de la mosquée vont rejoindre les rayons qui se jouaient dans l'enceinte. L'éclat des pierreries, qui ornent le khandjar ou le turban des fidèles, se perd aussi au milieu des étincelles qui jaillissent de toutes parts. Les mille nuances dont se pare la foule des assistans se rapprochent et se marient, le cafetan rouge du soldat, le turban vert d'un descendant d'Omar, la robe bleue des derviches, tout se réunit pour former la blancheur la plus éblouissante. La couleur a disparu à son tour, il ne reste plus que la lumière pure, simple et vraiment éthérée.

Qui pourrait, en ces instans, raconter les émotions étranges des derviches, leurs bizarres sensations? Comment saisir au passage chaque vibration de leur âme, au contre-coup des chocs violens que subit leur organisation physique? Dans quel ordre d'idées chercherons-nous une formule aux sentimens ascétiques qui les transportent en ces sublimes extases?

Car notre vie occidentale, si monotone, si vide de poésie, nous permet à peine d'envisager de loin les mystères de leurs ravissemens

ineffables. Et, quand bien même l'expression ne me manquerait pas, quand bien même les mots que peut prononcer une langue humaine ne seraient pas en présence de telles pensées, comme la mesure devant l'infini, le scepticisme des temps modernes nous ridiculiserait nécessairement la perception d'un pareil spectacle.

La musique pourtant, la musique, cette consolation du ciel à notre misérable nature, pourrait compenser, par l'enivrement qu'elle procure à nos sens, ces ardentes jouissances réservées au seul Oriental. Croyez-vous que ce derviche, par exemple, lorsque son corps vient d'atteindre sa plus grande vitesse dans le mouvement de rotation qu'il lui a imprimé, lorsque son âme est parvenue au dernier degré de sa capacité d'émotions, ne découvre pas un monde tout nouveau, un espace nouveau, des idées nouvelles, comme celui qu'entraîne, dans les champs de l'imagination, le génie fougueux de Beethoven, ou le drame brûlant de Mozart.

Suivons le derviche dans la progression de ses idées; et, s'il est posssible, ne l'abandon-

nons pas à son passage de la vie réelle à la plus haute spiritualité. A peine a-t-il commencé son pieux exercice qu'il se trouve placé tout d'abord en présence d'une grande pensée : en effet, c'est en récitant les premiers versets du Coran qu'il a accompli ses premières révolutions circulaires : *Au nom de Dieu clément, miséricordieux !* s'écrie-t-il, et tandis que son esprit, tendu vers cette idée comme l'œil vers le but, semble mesurer les espaces qu'il lui faut franchir avant de se trouver face à face avec la Divinité, le corps s'avance toujours sur la route de la béatitude, et se débarrasse peu à peu de ses plus grossières perceptions.

Mais cet enivrement des sens de la vie n'a pas encore porté à son comble la surexcitation toute mystique du derviche tourneur. Une fois en possession de la lumière, il cherche encore un autre bien qui, pour lui, n'a pas de nom, parce que la vie commune le lui présente moins souvent qu'à nous-mêmes; je veux parler du son musical. Déjà le frémissement des fibres de son cerveau semble annoncer l'accord d'un orchestre magnifique, les nerfs se tendent

à tous les tons, se diapasonnent, se raidissent à tous les timbres, et les effets les plus riches de notre instrumentation, l'harmonie la plus forte de notre science occidentale se trouvent devinés, prévus, réalisés par la fièvre d'un fakir ignorant. Jamais la marche si majestueuse des basses n'a frappé son oreille, jamais les sublimes caprices du violon n'ont étonné ses sens, et pourtant les traits les plus agiles, les réponses les plus bizarres, le rhythme le plus original, rien n'est oublié. Ici le chant se dessine avec clarté et précision, encadré et soutenu par une harmonie simple. Plus loin la teinte générale du tableau devient sombre, et la pensée mélodique semble se traîner dans les larmes, se revêtir de vêtemens de deuil. Alors le travail de l'orchestre commence à se faire sentir, la voix terrible du trombonne, le roulement funèbre des timbales, l'éclat de la trompette, se détachent tour à tour sur le fond harmonique, jusqu'à ce qu'un ensemble triomphal relève la pensée aux plus hautes magnificences du ciel.

C'est alors que le derviche tourneur a telle-

ment identifié son corps et son esprit, qu'étourdi par sa violente rotation et tombé à terre de lassitude, il se croit réellement dans le sein de la Divinité. C'est alors aussi que l'enthousiasme des assistans fut à son comble; tous proclamèrent la gloire des saints hommes, et se précipitèrent dans l'estrade où les dervichès avaient tourné, afin de baiser le pan de leurs robes sanctifiées.

Les tableaux successifs qui s'étaient pressés devant les yeux de Spalma depuis son arrivée en Orient, avaient influencé bien impérieusement son âme; il s'était senti comme rafraîchi par des eaux salutaires et divines, et lorsqu'il sortit de la mosquée des derviches tourneurs, son imagination reposée, son cœur saintement exalté eussent donné des preuves irréfragables de sa régénération.

La nuit était tombée, et c'était la veille du *Courban-Bairam;* tout Constantinople s'illuminait.

Il est difficile d'imaginer un spectacle plus poétique et plus resplendissant; non pas que la lumière par elle-même jette un grand éclat:

pour ceux qui connaissent les prestiges du gaz, ce n'est pas là ce qui les étonne. Mais la position même de Constantinople, la variété pittoresque de ses sites, la structure originale de ses maisons, produisent des effets qu'on ne saurait trouver ailleurs. Figurez-vous tous ces édifices qui s'élèvent les uns au dessus des autres, et que des montagnes immenses surplombent de tous côtés de leurs sommets colossaux. Ici les minarets des mosquées qui s'élancent dans les airs comme des flèches pieuses; là les rotondes des kiosques, qui dessinent à travers le feuillage leur frêle architecture et leurs gracieuses coupoles. Et à chacun de ces minarets, à chacun de ces kiosques, à chaque sommité, à chaque angle, à chaque point, des lampes de feu parsemées et suspendues, comme des diamans sur une robe de femme.

Tantôt la lumière serpente en festons magiques, et enclot la ville d'une ceinture resplendissante; tantôt, c'est un globe lumineux qui s'élance, solitaire et brillant, comme une étoile de plus au ciel.

Voici *Sainte-Sophie* avec une couronne de

flamme à son sommet, une aigrette étincelante au front; plus loin, c'est la mosquée du faubourg de *Tophana* qui se mire avec ses deux minarets dans les flots du Bosphore, et semble promener l'incendie qui la couronne au sein des eaux tranquilles; partout des contrastes soudains, des oppositions imprévues. A côté de cette immense mosquée de *l'Hyppodrome*, qui ressemble à une forteresse, tant ses murs sont imposans et superbes, un petit *Messdjid* élance vers les profondeurs du firmament son dôme effilé, et son invisible minaret entouré de lampes peintes, qu'on prendrait de loin pour une guirlande de roses. Ici des feux qui se perdent dans les nues, là des feux qui se plongent dans les flots, des feux en flèches, en festons, en couronnes, en feuillages, des feux partout, et partout avec un aspect différent et varié. Enfin tout cela sous un ciel pur, dans un climat parfumé. par une nuit silencieuse et calme. Dites, n'est-ce pas là un spectacle à jeter notre poète dans l'extase la plus exaltée?

Une foule gravement joyeuse inondait les rues; chacun semblait prendre une part de la

gaîté générale avec ce même élan religieux qui nous fait mêler nos voix dans une prière publique. Des masses se succédaient sans interruption et sans fin, et Lucien partageait dans son cœur l'enthousiasme mystique du noble peuple. Tout-à-coup un cortége plus régulier fixe son attention errante.

C'étaient d'abord des soldats orientaux, aux riches vêtemens, aux armes étincelantes; puis suivaient des étrangers en habits de fête; enfin, sur un cheval pompeusement enharnaché, se tenait un homme froid et dédaigneux, qui semblait prendre en pitié cette joie tranquille, ces calmes voluptés.

Lucien regarda fixement cet homme, qui semblait une tache obscure sur cette trame brillante, et à sa figure sèche et lisse, à son regard sardonique et faux, à son grossier sourire de scepticisme, il reconnut Oscar de Savigny.

Ainsi il fallait donc pour complèter la destinée de ces deux hommes qu'ils se retrouvassent encore sur cette terre étrangère:

Lucien Spalma, pélerin.

Oscar de Savigny, ambassadeur de France.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Cette histoire n'est terminée que dans une de ses deux phases. Vous avez vu tous les projets successifs de Lucien étouffés par d'insurmontables douleurs ; vous avez vu l'acharnement d'Oscar à l'exploitation de son ami. A peine une résolution naissait-elle dans l'esprit du *poète* que l'*égoïste* venait la contrebarrer et la détruire. Toutes les souffrances que la société peut causer se sont donc accumulées sur la tête de Spalma, tous les succès faciles et immérités ont poursuivi Savigny. L'un a constamment gémi sous les rigueurs de la fatalité, l'autre a obtenu les plus scandaleuses faveurs de la fortune.

Maintenant vous demanderez peut-être la punition de l'égoïste, la récompense du poète. Vous voudrez savoir comment, au milieu d'un peuple sympathique à la poésie, Lucien se releva peu à peu, et monta degré par degré

jusqu'au portique du temple de l'immortalité; puis quel fut l'abîme où Oscar roula de faute en faute, de mépris en mépris; comment enfin ces deux existences s'achevèrent, celle-ci dans l'opprobre, celle-là dans la gloire.

Ce dénouement, d'une patente moralité, sera contenu dans une intrigue nouvelle, et le lecteur le pourra connaître plus tard, s'il s'est intéressé à l'idée et aux caractères que nous avons développés dans cette première partie.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE TROISIÈME.

	Pages.
Scepticisme	5
Un Portefeuille de Poète	13
Le docteur Ludolph	55
Une Revanche	65
Oscar de Savigny	87
Les trois Demandes	105
Les Toasts	133
L'Agrafe en diamant	158
Un Déjeuner tragique	185
Le Rôle	209
Le Jugement	233
Mort de Stella	263

LIVRE QUATRIÈME.

La Traversée	285
L'Orient	307
Constantinople	317